demandois. Il se mit avec eux dans le carrosse que je leur avois envoyé, & s'il comptoit de n'être reconnu de personne

entre les siennes, lorsque les Médecins

gence, vinrent troubler un entretien dont je commençois à me promettre tant de fruit. Un preſſentiment ſecret m'avoit fait appréhender d'être interrompu. J'avois écarté d'un ſigne de main quelques domeſtiques qui s'étoient préſentés à la porte de la chambre, & Fanny qui étoit plus empreſſée que perſonne de nous rejoindre, avoit compris fort habilement, ſur leur rapport, que je ne ſouhaitois pas ſans raiſon d'être ſeul avec Cécile. Cependant l'impatience avec laquelle j'avois envoyé chercher les Médecins, fit juger à mes gens qu'ils ne pouvoient trop promptement les introduire. Cette précipitation, qui les empêcha de reconnoître le Duc de Monmouth dans le déguiſement où il étoit, fut une imprudence fatale, dont le ménagement que j'ai pour mes propres douleurs ne me permet point encore de nommer le triſte effet. Le Duc, à qui j'avois marqué ſans obſcurité que mes promeſſes avoient ſuppoſé non-ſeulement le conſentement du Roi ſon pere, mais encore celui de ma fille, & que déſeſpérant d'obtenir l'un & l'autre, je le priois de ne pas s'offenſer du parti que je prenois de rompre mes engage-

ſans ſe livrer à tous les tranſports d'une paſſion déſeſpérée. N'ayant point de troiſieme voie à choiſir entre les ſupplications & la violence, il s'étoit déterminé à revenir à Paris, malgré tous les riſques auxquels il y pouvoit être expoſé, en remettant à prendre ſes réſolutions ſuivant les circonſtances. Il ne s'étoit fait accompagner que d'un domeſtique, dont la fidélité & le courage étoient éprouvés; mais ayant fait partir avant lui quelques autres gens de confiance, auxquels il avoit marqué le lieu de leur demeure à Paris, il étoit ſûr de les retrouver au beſoin. A ſon arrivée, ayant pris facilement des informations ſur l'état de ma fille, il avoit appris ſa langueur, & l'uſage qu'elle commençoit à faire du ſecours de la médecine. C'étoit ſur cette connoiſſance qu'il avoit arrangé ſes projets. Au lieu de chercher à me voir, il s'étoit figuré que le parti le plus ſûr étoit de ſe procurer la vue de Cécile, pour s'efforcer de l'attendrir; ſans compter que l'ardeur de l'amour lui faiſoit regarder cette ſatisfaction comme le bonheur ſuprême. Le prétexte de la médecine lui parut également favorable pour ce deſſein, & pour la néceſſité où il

DES GLAIRES,

DE LEURS CAUSES, DE LEURS EFFETS,

ET

DES MOYENS

PROPRES A COMBATTRE

CETTE HUMEUR.

Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b22041539

42550

DES GLAIRES,

DE LEURS CAUSES, DE LEURS EFFETS,

ET

DES MOYENS

PROPRES A COMBATTRE

CETTE HUMEUR.

Par J.-L. DOUSSIN-DUBREUIL, Docteur en Médecine, Membre de la Société Académique des Sciences de Paris, de la Société libre d'Institution, de celle des Inventions et Découvertes, du Lycée des Arts, du Comité central de la Vaccine, etc.

CINQUIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

Prix 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. franc de port.

A PARIS,

Chez FUCHS, Libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, N°. 334.

AN IX. (1801).

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

INTRODUCTION.

Des observations attentives et multipliées m'avaient donné depuis long-tems de fortes présomptions que la plupart des maladies chroniques provenaient des glaires. Frappé de cette idée, je résolus de me livrer tout entier à l'examen de ce principe morbifique qui m'avait paru trop négligé; je m'appliquai dès-lors sérieusement à en étudier l'origine et les effets; je le suivis dans ses progrès insensibles, je l'observai dans son action sur les divers organes, et je parvins à reconnaître comment il pouvait se compliquer avec d'autres vices des humeurs, en aggraver les accidens, et détériorer *lui seul* l'harmonie intérieure.

Satisfait de mes recherches à cet égard, je ne crus pas devoir me borner à une connaissance stérile. Je m'occupai, avec tout l'intérêt que devait m'inspirer un sujet aussi important, à découvrir les moyens propres à attaquer avec succès l'humeur glaireuse et la faire évacuer sans le moindre inconvénient.

Les expériences multipliées que j'ai faites ont été couronnées du succès le plus complet, et j'offre aujourd'hui à la méditation des savans le résultat de mes recherches sur les causes les plus ordinaires de ce genre d'humeur. Je tâcherai de prouver son influence dans la plupart des maladies chroniques, je dirai 1°. ce que j'entends par glaires ; 2°. j'indiquerai les causes qui donnent lieu à leur formation, les signes qui leur appartiennent, et les difficultés que présente souvent leur évacuation. J'essaierai d'expliquer leurs effets sur les nerfs, sur l'or-

ganisation physique en général et sur le moral de ceux qui en sont le plus tourmentés; je parlerai enfin des indications qui doivent le plus particulièrement fixer l'attention du médecin pour rendre facile l'évacuation de cette humeur dont la ténacité a fait inutilement jusqu'ici le sujet des recherches des praticiens les plus distingués.

J'ai cru devoir mettre ainsi sous les yeux du lecteur diverses questions qui m'ont été faites sur quelques circonstances particulières, avec les solutions demandées; en un mot j'ai cherché à réunir, soit d'après mes données antérieures, soit d'après les nouveaux apperçus que je dois à une expérience de plusieurs années, tous les éclaircissemens, toutes les notions dont pourront avoir besoin les personnes attaquées de l'humeur glaireuse et des maladies chroniques qui en dépendent immédiatement.

Ayant pour but de m'exprimer avec clarté et d'être entendu non-seulement des personnes déjà instruites, mais encore de celles qui n'auraient que de faibles notions sur l'organisation du corps humain et les accidens multipliés qui en dérangent l'harmonie, j'éviterai, autant qu'il me sera possible, d'employer le langage d'ailleurs propre à la science, et d'en prodiguer les termes techniques : par la même raison, je ne négligerai pas d'exposer des vérités qui ne sont point neuves dans cet art, lorsqu'elles me paraîtront nécessaires au développement et à l'intelligence d'autres vérités importantes que je crois avoir saisies, en observant avec attention la marche de la nature, et en analysant les meilleurs écrits sur l'art de guérir.

DES

DES GLAIRES,

DE LEURS CAUSES, DE LEURS EFFETS,

ET

DES MOYENS

PROPRES A COMBATTRE CETTE HUMEUR.

ARTICLE PREMIER.

Des Glaires.

J'ENTENDS par glaires, une humeur visqueuse et gluante qui ne se détache et ne se vuide qu'avec peine ; qui résulte, soit de digestions mal faites, soit d'une portion plus ou moins considérable de la matière de la sueur ou de la transpiration insensible, qui, ne pouvant s'échapper par les voies que lui a frayées la nature, est forcée de s'arrêter, soit dans le tissu de la peau, soit dans celui des organes qui l'avoi-

sinent ou qui occupent le centre, y est coagulée par un principe acide avec lequel elle a de l'affinité (1), et réduite en une gelée plus ou moins épaisse, dont la couleur et la consistance varient suivant les tempéramens et les organes qu'elle affecte.

Les glaires sont ou blanches ou d'un gris noir, et quelquefois d'un jaune plus ou moins pâle. Celles qui viennent de l'estomac, et que plusieurs personnes vomissent tous les matins, sont plus liquides que celles qui viennent du poumon, et que l'on crache en flocons. Les glaires que l'on rend dans les urines, et qui, après avoir surnagé un certain tems, vont s'attacher au parois du vase, ou se précipitent au fond en forme de boue épaisse

---

(1) Cet acide est démontré par l'odeur aigre qu'a la transpiration des personnes qui ont beaucoup de glaires, toutes les fois qu'elle s'échappe abondamment, soit par la faiblesse de l'individu, soit par une crise bienfaisante de la nature. Un savant à qui j'ai lu cet article, m'a assuré qu'il avait été reconnu par le célèbre *Lavoisier*.

et gluante ; celles qui s'échappent par la matrice, et qui, après avoir séjourné à l'extrémité des vaisseaux qui y aboutissent, forment ce qu'on nomme *fleurs blanches* (1) ; celles qui se trouvent dans la

---

(1) Lorsque l'humeur glaireuse s'arrête dans la matrice (ce qui, comme je viens de le dire, donne naissance aux *fleurs blanches*), et que les personnes ne se soignent pas, on doit appréhender plusieurs accidens : car cette humeur déjà âcre par elle-même, le devenant encore davantage par son séjour, agace les nerfs qui s'y trouvent en grand nombre, et y établit un point irritant qui augmente l'affluence de l'humeur glaireuse ; ce qui, ajoutant à son humidité naturelle, occasionne, chez quelques femmes, des descentes de matrice ; chez d'autres, des excoriations qui dégénèrent souvent en ulcères, dont le caractère donne quelquefois des doutes ; et chez presque toutes, des démangeaisons fatigantes. Les hommes sont également sujets à des écoulemens glaireux, qui, comme je le dirai par la suite, sont souvent pris pour vénériens. J'observerai ici que c'est à tort qu'on a recours aux demi-bains froids ou aux injections astringentes seules, telles que les décoctions de grenades, l'eau composée avec l'extrait de Saturne (*a*), ou autre du même genre ; ces médicamens qui pourraient, par leur action réper-

(*a*) *Eau de Goulard.*

matière fécale des personnes dont la constipation ou la diarrhée dépendent de la faiblesse des intestins, présentent entre elles des différences remarquables (1).

---

cussive, empêcher l'humeur d'aborder sur ces parties, seraient moins nuisibles, si en même tems on avait soin de la détourner et de l'évacuer par les selles, par un usage un peu long de purgatifs légers pris chaque jour; mais elles renferment au contraire (pour me servir de l'expression vulgaire), le loup dans la bergerie, lorsqu'on n'a pas rempli cette indication : aussi les fleurs blanches en deviennent-elles plus opiniâtres, et les hommes conservent-ils long-tems, et souvent toute leur vie dans le canal de l'urètre, des embarras purement glaireux qui leur occasionnent des difficultés d'uriner, et qui les obligent quelquefois, s'ils ne veulent pas finir dans les tourmens les plus cruels, à faire le sacrifice d'une portion souvent considérable de la partie malade.

(1) Si les glaires détruisent le ton par-tout où elles se rencontrent, il n'est pas étonnant que les membranes des intestins en étant imprégnées, ceux-ci ne puissent se contracter suffisamment pour en expulser la matière fécale tous les jours, comme dans l'état sain, et que ce ne soit que lorsqu'elle est en quantité suffisante pour former une masse capable de dilater le sphincter de l'anus, qu'elle s'échappe presque toujours en diarrhée, tous les trois ou quatre jours et quelquefois plus : plusieurs personnes, persuadées alors

Art. II.

Causes les plus ordinaires des Glaires.

Plusieurs causes, soit physiques, soit morales, peuvent rendre les digestions imparfaites, ou s'opposer à la libre excrétion de la matière de la sueur ou de la transpiration insensible, et donner lieu à la formation des glaires. Mais quelles qu'elles soient, elles agissent toutes ou en affaiblissant l'estomac, ou en s'opposant à la dilatation des pores et des conduits excréteurs (1). L'air trop épais et marécageux, l'eau qui ne circule point, celle qui tient en dissolution beaucoup

---

que leur constipation reconnaît pour cause trop de chaleur, font un usage abondant des antiphlogistiques, tels que la limonade, l'orgeat, les bouillons de veau, de poulets, etc. ainsi que des lavemens émolliens; mais loin d'aller plus facilement à la garderobe, elles augmentent la constipation en délabrant l'estomac, et en augmentant l'atonie des intestins.

(1) Les personnes qui ont beaucoup de glaires, ont en général les digestions difficiles et la peau sèche.

de matière argileuse, ou d'autres d'une qualité également relâchante ; les boissons rafraîchissantes ou acides, telles que la bière blanche, le cidre, la limonade, etc. etc. ; les farineux, tels que les pois, les fèves, les haricots et autres végétaux de la même nature ; la trop grande application à l'étude, les excès dans les plaisirs et les affections de l'ame, propres à ralentir les mouvemens du cœur ou à resserrer cet organe ; voilà les causes les plus ordinaires des glaires, dont les unes, comme je viens de le dire, agissent sur l'estomac, et les autres sur les pores et les conduits excréteurs.

Le tempérament et l'âge sont des dispositions particulières qui favorisent également la formation des glaires : aussi, l'homme phlegmatique dans tous les tems de sa vie, et même le sanguin dans sa vieillesse, sont-ils plus tourmentés de cette humeur ; ce qui fait que l'un et l'autre ont les nerfs plus sensibles et sont plus sujets aux catharres, aux rhumatismes, à la goutte, en un mot, à toutes les maladies dépendantes d'une humeur

glaireuse abondante. Mais si l'on observe que les maladies dont la cause appartient à la nature du tempérament, sont bien moins meurtrières que celles qui dépendent d'une dégénérescence forcée, on ne sera point surpris que le sanguin et le phlegmatique sur-tout, qui, à raison de leur humidité naturelle, sont attaqués de ces maladies aux moindres altérations de l'air, soient plutôt rétablis et souffrent beaucoup moins que le bilieux et le mélancolique, qui sont naturellement secs, et chez qui, par conséquent, l'humeur glaireuse étant moins susceptible de fluidité, ne se vuide que très-difficilement.

On conçoit sans peine comment l'eau et l'air chargés de particules grossières, de substances froides, ou contenant une grande quantité de mucilages, peuvent fournir beaucoup d'humeur glaireuse ou contribuer à sa formation ; mais il n'est pas aussi facile de concevoir comment la trop grande application à l'étude, les peines vives de l'ame et les excès dans les plaisirs peuvent produire les mêmes effets. C'est ce que je vais examiner dans les articles suivans.

Art. III.

De la trop grande application à l'étude.

Toutes les fois que l'ame est vivement occupée, il y a *réunion de force* à l'endroit où se passe le travail qui l'occupe; on peut même dire que tout se porte ou tend à se porter vers cet endroit. Quel qu'il soit, il peut s'y établir un foyer d'irritation qui oblige les fluides à y aborder de tous les points : cet abord ne peut avoir lieu sans que les parties les plus éloignées du foyer n'en souffrent; de là leur faiblesse, et par conséquent la perte de leur faculté expultrice. Que résulte-t-il, si le sujet exige une grande contention d'esprit, et si l'occupation est opiniâtre? L'organe où se passe le travail, et qui peut être fort souvent un des plus essentiels à la vie, accablé par le poids quelquefois énorme d'une portion de la matière de la transpiration insensible qu'entraînent avec eux les fluides forcés de se porter vers le point irrité, se dé-

munit de sa force réactive, ne peut, par conséquent, donner à cette humeur le degré d'impulsion dont elle a besoin pour reprendre son cours; cette portion d'humeur ne pouvant donc ni s'échapper au dehors, ni rentrer dans le torrent de la circulation, se trouve condensée par cet acide dont j'ai parlé, et réduite en une gelée plus ou moins épaisse, connue sous le nom de *glaires* : mais les choses n'ont pu arriver à ce point sans que le reste de l'organisation n'ait eu également à souffrir; aussi la faiblesse devient générale, les pores et les conduits excréteurs se resserrent, et l'autre portion de la matière de la transpiration insensible, forcée de rétrograder, est également réduite en gelée par le même principe coagulant (1).

(1) Cet état ne tarde pas à être suivi d'accidens plus ou moins graves, du genre de ceux dont il sera question dans le cours de cet ouvrage.

ART. IV.

Des peines vives de l'ame.

Rien n'est plus propre à faire comprendre ce qui se passe dans l'ordre physique toutes les fois que l'ame a des peines vives, que ce que je viens de dire à l'égard de la trop grande application à l'étude ; il est certain qu'il s'établit également un foyer d'irritation ; mais quelle différence dans sa manière d'agir ! Dans le premier cas, l'ame est sans inquiétude, et la force qui s'oppose à la dilatation du cœur et des conduits excréteurs n'agit que lentement, tandis que dans le second cas, l'action du foyer est prompte, et l'affluence de la matière de la transpiration vers ce foyer souvent telle, qu'en un clin-d'œil il se commet dans l'organisation des troubles souvent irréparables. Combien de fois, à la nouvelle d'un évènement fâcheux, n'a-t-on pas vu l'humeur bilieuse s'épancher presque subitement dans les liqueurs et leur donner sa couleur,

ainsi qu'à la peau (1); la matière menstruelle refluer et se déposer sur les principaux organes de la vie (2); le flux hémorroïdal et l'humeur goutteuse occasionner les mêmes accidens (3); les cheveux se blanchir ou tomber dans une nuit, etc. etc.! Je n'entreprendrai point de développer tous les effets des causes morales dans les différentes maladies; longtems cet état fut compté pour rien, même par des savans célèbres dans l'art de guérir, qui ne voyaient de dangers que dans les émotions brusques et inattendues, les ravages secrets des affections de l'ame; des chagrins vifs et concentrés, devenaient rarement le sujet de leurs méditations. Mais la philosophie s'est enfin liée à cet art, elle a épié l'action lente et successive, les progrès plus ou moins rapides des causes morales dans l'altération des organes et dans la dépravation des fluides;

---

(1) Jaunisse.

(2) Suppression des règles avec étouffement.

(3) Ce dernier accident est connu sous le nom de *goutte remontée.*

dès-lors il a été possible de faire des observations bien précieuses ; et dans ce nouveau champ ouvert aux recherches des vrais amis de l'humanité, si quelque chose afflige l'observateur le plus sûr de ses données, c'est la difficulté qu'il trouve à prévenir ou arrêter les désordres de l'amè, afin de réparer les désordres physiques ; aussi cet obstacle rend-il sa tâche plus pénible, et les effets des médicamens qu'il conseille sont-ils ou plus lents ou n'agissent-ils aucunement à l'avantage de ceux qu'il traite. Je ne saurais donc trop recommander à ceux qui veulent obtenir des remèdes dont ils font usage, le succès qu'ils en espèrent, d'éloigner, le plus possible, toute idée propre à resserrer le cœur ; car la cause du mal subsistant toujours, leurs effets ne seraient que momentanés.

Art. V.

Excès dans les plaisirs.

Pour être un peu plus méthodique, j'aurais peut-être dû placer les excès dans

les plaisirs au rang des causes physiques, mais tout est-il physique dans ce genre d'excès, le moral n'y entre-t-il pas pour beaucoup ?

J'ai dit que la trop grande application à l'étude où les peines vives de l'ame occasionnaient un foyer d'irritation qui absorbait la matière de la transpiration insensible, et la faisait refluer à l'intérieur en resserrant les conduits par lesquels elle tend naturellement à s'échapper ; les excès dans les plaisirs ne sont pas moins susceptibles de produire le même résultat, quoiqu'au premier appérçu leurs effets semblent tout-à-fait opposés : car si parmi les différens genres de plaisirs auxquels l'homme se livre avec un abandon indiscret au détriment des forces de la nature, et de cette alternative si sage du repos et de l'activité qui entretient le jeu des ressorts, l'équilibre des humeurs et l'harmonie dans les opérations compliquées du mécanisme du corps humain je choisis pour exemple celui de l'amour (et c'est le seul qui soit le plus propre à me faire comprendre) ; l'idée de

déperdition non-seulement d'une substance essentielle, mais d'une évaporation considérable de la matière de la transpiration insensible, s'offre d'abord à la pensée, et cette hypothèse est réellement contradictoire avec ce que j'ai dit des effets de l'application à l'étude ou des peines de l'ame; mais il n'en est pas moins vrai, qu'en dernière analyse, le résultat est le même. Dans l'application à l'étude et les peines de l'ame, l'effet se trouve immédiat; dans le second cas il n'a lieu que par réaction. Je m'explique :

Si dans l'application à l'étude et les peines de l'ame, la transpiration insensible est attirée vers l'intérieur; dans les excès des plaisirs, la force qui l'expulse en dehors éprouve une action exagérée qui fatigue les organes et dérange tellement les ressorts, que les pores et les conduits excréteurs, obligés de s'affaisser et de se fermer presqu'aussitôt, ne permettent plus l'excrétion de cette humeur: elle est donc forcée de rétrograder; elle n'affecte à la vérité aucun organe de préférence, ainsi qu'il arrive dans les deux

premiers cas ; mais comme elle reflue dans le sang avec lequel elle ne peut s'identifier, et que ce fluide fait continuellement des efforts pour s'en débarrasser, il en dépose le plus qu'il lui est possible sur ceux des organes qui, par leur structure, sont les plus propres à la recevoir et à favoriser sa congellation, tels que la membrane pituitaire, les cellules bronchiales, l'orifice supérieur de l'estomac, le foie, les reins, les membranes des intestins, les glandes du mesentère et les articulations ; aussi presque tous ceux qui ont commis des excès avec les femmes ou qui ont eu recours à ces moyens inventés par le vice et désavoués par la nature (1) sont-ils sujets, ainsi que l'homme trop studieux ou trop sensible, aux enchiffrenemens, aux rhumes de poitrine, à la cardialgie (2), aux épanchemens bilieux, aux coliques néphrétiques et du bas-

(1) La masturbation.

(2) Douleur à la fosse de l'estomac, souvent accompagnée de chaleur et de dérangement dans les digestions.

ventre, à la goutte, en un mot à toutes les maladies qui dépendent des empâtemens glaireux, et d'un sang qui péche par trop de viscosité.

Art. VI.

Signes des Glaires.

Les signes qui indiquent la présence des glaires, sont les suivans : la peau sèche et dure au toucher (1); le teint et

---

(1) Ces signes se rencontrent également dans les maladies aiguës, mais avec cette différence qu'ils n'existent que pendant la durée de la maladie, qui n'est pas de plus de quarante jours. Ainsi, si après ce tems la matière de la transpiration insensible ne revient plus humecter la peau et lui enlever son aridité, c'est une preuve qu'elle est tenue au centre par un principe tout-à-fait opposé à celui qui l'y avait attirée; ce qui détermine une maladie du genre chronique, d'autant plus difficile à détruire, qu'elle n'est qu'une conséquence de la faiblesse de la nature. Je crois devoir observer que cette faiblesse est presque toujours occassionnée par l'usage immodéré des boissons rafraîchissantes; ce qui est alors de la faute de ceux qui, n'ayant égard ni aux forces de l'estomac, ni au période de la maladie, ni au tempérament, ni à l'âge, ni à la na-

les

les lèvres pâles ou d'un jaune plus ou moins foncé (1); la bouche presque toujours fade et pâteuse, l'haleine aigre, la respiration gênée, la voix enrouée, des palpitations de cœur, des étouffemens, un sentiment douloureux au creux de l'estomac, des digestions lentes et pénibles et quelquefois accompagnées de coliques, qui ne paraissent se calmer que lorsqu'on a rendu beaucoup de vents par en bas, et quelquefois par en haut; des urines chargées d'un nuage blanc et épais, et qui, à la suite de maux de reins, entraînent avec elles des sables ou graviers (2); des douleurs aux articulations

---

ture de l'humeur désorganisatrice, ne voient jamais qu'incendie dans les liqueurs et trop de ton dans les solides. Il ne faut cependant pas toujours en vouloir à l'homme de l'art qui a souvent tout prévu, mais bien au peu de raison des malades, qui, malgré les recommandations, ne suivent pas scrupuleusement le régime qu'on leur prescrit.

(1) Ces symptômes qui annoncent un grand désordre dans les organes destinés à séparer l'humeur bilieuse du sang, ne se rencontrent guères que chez ceux qui ont eu de grandes frayeurs ou des chagrins très-vifs.

(2) Ce sont les glaires qui dans les reins arrêtent

et quelquefois au milieu des os (1); une pesanteur presque continuelle dans la marche, un écoulement d'humeurs épaisses, tantôt blanches, tantôt d'un jaune tirant sur le verd, connues chez les personnes du sexe, sous le nom de *fleurs blanches*, et chez les hommes sous celui de *gonorrhée bénigne*, ou sans virus (2); une toux fatigante et qui ne

---

les particules terreuses des alimens, les unissent étroitement et en forment peu-à-peu une masse quelquefois lisse, et quelquefois inégale, plus ou moins volumineuse, qui nécessite presque toujours l'opération de chirurgie connue sous le nom de Lithotomie, ou opération de la pierre.

(1) Ces douleurs sont souvent attribuées à l'action du virus vénérien: erreur bien funeste, lorsqu'elle est adoptée par des partisans du mercure.

(2) Il est impossible de distinguer la gonorrhée bénigne ou sans virus vénérien, de celle qui est maligne et par conséquent avec virus, parce que l'une et l'autre peuvent offrir les mêmes symptômes; c'est-à-dire la tension et la courbure de la verge, les cuissons en urinant, une rougeur plus ou moins vive au bout du gland, et que la matière peut être également jaune et verte; aussi n'est-il pas rare de rencontrer des victimes de la méprise que commettent ceux qui ne savent pas que cet accident, de même que celui qu'on

se termine que par l'expectoration de matières épaisses et collantes, dont la couleur est souvent d'un blanc jaune ou d'un gris cendré ; des soulevemens d'es-

---

est convenu de nommer fleurs blanches chez les personnes du sexe, peut être occassionné par des chagrins vifs, un usage immodéré de la bierre blanche, et, comme je l'ai déjà dit, par celui de la masturbation. J'ai connu un homme qui, toutes les fois qu'il éprouvait des chagrins un peu vifs, avait un écoulement qui parcourait toutes les périodes de la gonorrhée maligne; la matière était tantôt jaune, tantôt verte; on lui avait administré deux fois le mercure, qui, comme cela devait être, avait entièrement délabré son tempérament: ses nerfs sur-tout étaient dans un état pitoyable; il avait seize ans lorsqu'il fût contraint de subir le premier traitement; ses parens l'y forcèrent: l'homme de l'art qui le soignait et que je n'accuserai que d'ignorance, les avait tellement abusés sur la cause du mal, que la gonorrhée ayant résisté à ce premier traitement, ceux-ci exigèrent de leur fils qu'il se soumit à un second; il y a tout lieu de croire qu'il conservera cette indisposition jusqu'à la mort.

Si les personnes sujettes aux fleurs blanches s'observent, elles doivent s'appercevoir que cet écoulement est bien plus considérable, lorsque le moral est affecté. L'importance de ce sujet m'a déterminé à en faire un traité particulier, qui se trouve chez les mêmes libraires que celui-ci.

tomac suivis de vomissemens d'humeurs gluantes qui ont la transparence de l'eau (1); une extrême sensibilité au froid et une grande facilité à s'enrhumer. Voilà les signes non équivoques de la présence des glaires, dont une partie, circulant avec le sang et les autres liqueurs, rallentit leur cours en les rendant plus denses; et l'autre, en se fixant sur les principaux organes de la vie, les prive de la faculté de remplir leurs fonctions respectives, et devient la cause d'une foule de maladies connues sous différens noms.

Art. VII.

Action des glaires sur les nerfs.

Les glaires agissent sur les nerfs ou en s'opposant à la circulation parfaite du fluide nerveux, ou en agaçant et tiraillant les fibres qui les composent (2); ce

(1) C'est ce qu'on nomme *phlegmes*: quelques-uns disent *pituite*.

(2) C'est, comme je l'ai dit, à l'acide qui condense la matière de la transpiration, qu'on doit attribuer

qui occasionne chez les uns des attaques de paralysie, et chez les autres des mouvemens involontaires, avec ou sans douleur, connus sous le nom de *spasme* ou *convulsion* : aussi les personnes sujettes à la paralysie, aux rhumatismes, à la goutte, aux crampes, aux maux de reins et autres affections nerveuses, ont-elles beaucoup de glaires, et ne se doutent pas que cette humeur soit la cause de leur maladie.

Art. VIII.

Effets des Glaires sur le moral.

Les personnes qui ont beaucoup de glaires, sont, en général, tristes et d'une sensibilité extrême : le moindre évènement les affecte ; elles n'ont point de stabilité dans leurs décisions ; leurs idées sont incohérentes : sans cesse occupées des maux qu'elles souffrent, elles sont

---

l'agacement et le tiraillement des fibres nerveuses; mais cet effet est souvent augmenté par des vers qui prennent naissance dans la sabure glaireuse.

incapables d'opérations difficiles ; elles ne trouvent rien qui les récrée ; elles n'ont ni le courage, ni même le desir de tirer parti de mille situations heureuses : la solitude est pour elles un besoin, la nonchalance un penchant qu'elles ne peuvent vaincre, et le mouvement un supplice.

Art. IX.

De l'évacuation des Glaires.

Les glaires ne s'évacuent pas avec la même facilité chez tous les sujets, et cela dépend du plus ou moins de densité qu'elles ont. On conçoit facilement que plus un corps est épais, plus le dissolvant a de peine à séparer ses molécules et à lui donner de la fluidité. Le tempérament, comme je l'ai déjà dit, est une des causes de ce plus ou moins de densité, qui dépend également du lieu que les glaires occupent ; ainsi, par exemple, celles qui engorgent les articulations et qui donnent naissance à la maladie qu'on

nomme *goutte* (1), sont bien plus difficiles à évacuer que celles qui empâtent l'estomac et les intestins ; les glaires qui engorgent le foie présentent également des difficultés, sur-tout si la cause qui a donné lieu à leur formation, ou qui les a, si j'ose le dire, attirées sur cet organe (2), a été vive et soutenue, comme il arrive dans les maladies qui résultent d'un chagrin violent.

Je me suis convaincu que pour évacuer cette humeur, il fallait nécessairement lui

---

(1) J'invite ceux qui pourraient douter de la vérité de cette assertion, à observer les goutteux, et ils verront que la plupart transpirent peu, que leur estomac est presque toujours mauvais, et que tous ont beaucoup de glaires.

(2) S'il m'était permis d'indiquer l'organe qui a le plus à souffrir, toutes les fois que l'ame a des peines vives, je désignerais le foie ; je m'y croirais autorisé par la structure de cet organe, par la quantité considérable de rameaux nerveux qui s'y rencontrent, les douleurs souvent vives qu'on éprouve à la région qu'il occupe : les empatemens glaireux que l'anatomie y découvre chez les personnes mortes de chagrin, et par la nécessité où se trouve la bile de refluer dans le sang.

opposer des purgatifs, que sans leur secours, il était impossible d'en débarrasser les organes et sur-tout l'estomac qui en contient un volume souvent tel, que les malades en seraient suffoqués, s'ils ne pouvaient la vomir. Je sais que je me trouve en contradiction avec quelques personnes qui craignent d'irriter les nerfs ; ce raisonnement erroné que je combats aujourd'hui avec des armes bien victorieuses, celles de l'expérience, ne peut venir que de ce qu'on n'a point assez étudié et les causes et la nature de l'humeur glaireuse, et que toutes les tentatives faites jusqu'ici pour l'évacuer ont été infructueuses, qu'elles ont même présenté beaucoup d'inconvéniens ; les plus remarquables sont ceux qui résultent presque toujours de l'emploi des drastiques ou purgatifs forts et des minoratifs ou purgatifs doux employés seuls. Les premiers ne bornent point leur action à l'humeur glaireuse, par le grand feu qu'ils occasionnent et leur qualité presque corrosive ils donnent beaucoup trop de ton aux solides et nuisent à l'estomac et aux intestins, en leur

enlevant avec cette humeur la lymphe destinée à les préserver de l'impulsion trop vive des substances dont l'élaboration leur est confiée. ; les seconds, ne contenant rien de propre à soutenir le ton des solides (point essentiel), ne peuvent être continués long-tems, ce qui souvent est très-nécessaire; néanmoins c'est dans cette dernière classe que doivent être pris ceux qui sont propres à évacuer les glaires (1), mais il est nécessaire d'unir ces purgatifs aux toniques qu'il convient de choisir parmi les végétaux lègèrement aromatiques et ceux légèrement amers.

C'est en adoptant cette méthode qu'on attaquera avec avantage l'humeur glaireuse, qu'on réussira à séparer ses molécules, à la rendre assez fluide, pour qu'une portion puisse être évacuée par les selles (2), et l'autre s'échapper par les

(1) On ne devrait pas plus dire les glaires que les biles, mais en cela je suis l'usage reçu par tous ceux qui ont eu occasion d'employer le mot glaire.

(2) Une ou deux selles par jour suffisent, un plus grand nombre pourrait fatiguer le malade et même nuire à son rétablissement.

pores, et que loin d'irriter les nerfs, on les fortifiera au contraire, qu'on ranimera le principe de la vie, et qu'on pourra continuer de se traiter un tems proportionné à la gravité des accidens.

Néanmoins je m'abstiendrai de donner dans cet ouvrage aucune recette propre à combattre spécialement les glaires ; je me bornerai, pour remplir le but de tout homme qui écrit en médecine, celui d'être réellement utile, à indiquer les classes des substances dans lesquelles le praticien (dont il suffit que je sois entendu) devra choisir les remèdes convenables aux affections de ce genre ; je suis trop éloigné, d'ailleurs, d'en supposer aucun d'incapable de doser ces remèdes avec sagesse et circonspection, pour croire indispensable de placer ici des formules dont les malades pourraient, quelques précautions qu'on prenne, faire un fort mauvais emploi.

Je vais appuyer ma théorie de quelques observations qui présentent en même tems des particularités propres à intéresser les personnes qui auraient à se plaindre de

l'humeur glaireuse : comme ces observations doivent contribuer à résoudre une question d'une importance majeure, je nommerai, autant qu'il me l'a été permis, ceux qui en sont les sujets.

Première Observation.

Le citoyen Faytou, négociant à Langres, âgé de quarante-deux ans, était né avec un tempérament robuste qu'il conserva jusqu'à vingt-deux ans, époque de son mariage ; il avoit alors beaucoup d'embonpoint.

Dans la première année de son établissement, son tempérament changea ; cet embonpoint, ses forces et de très-belles couleurs se dissipèrent ; il devint même extrêmement maigre, et vécut dans cet état jusqu'en vendémiaire an trois, qu'il me consulta ; il y avait donc déjà vingt ans qu'il était valétudinaire. Voici ce qu'il me marquait le 27 fructidor suivant (depuis vingt années) :

« J'ai été presque continuellement incom » modé, non pas de violentes douleurs à

» l'estomac, mais d'une foiblesse conti-
» nuelle à cet organe, avec une impuis-
» sance de digérer, obligé de m'observer
» comme un vieillard sur le choix des ali-
» mens que je prenois, me purgeant fré-
» quemment sans en être soulagé. Les se-
» cousses révolutionnaires dont j'ai eu
» ma part, avaient achevé de ruiner ma
» malheureuse santé ; mon tempérament
» était totalement appauvri ; et lorsque je
» me décidai à suivre les conseils que vous
» donnez aux personnes attaquées de
» glaires, je ne pouvais plus digérer que
» des liquides, encore c'était cinq ou six
» heures après les avoir pris, et j'en sen-
» tais la digestion toujours douloureuse;
» mes forces étaient épuisées, je ne pou-
» vais rester debout trois minutes, sans
» éprouver à l'estomac des tiraillemens,
» une pesanteur qui m'abattait, des vents
» en quantité prodigieuse que je ne rendais
» jamais que par le haut, mais après de
» longues coliques légèrement doulou-
» reuses ; assez fréquemment je montais à
» cheval pour de très-petits voyages ; mais
» aussitôt un mal de cœur me saisissait, et

» après un soulèvement d'estomac qui me
» faisait jeter un quart de verre d'une hu-
» meur extrêmement lympide : j'étais sou-
» lagé par-là ; mais à chaque demi-heure
» il fallait recommencer ».

« L'inquiétude que me donnait ma situa-
» tion ne faisait que l'empirer : chargé de
» famille et d'entreprises considérables, je
» marchais à ma destruction, et j'étais prêt
» à y arriver à l'âge où l'homme sent toute
» son existence ; j'avais pour dernière res-
» source usé des eaux minérales de Bour-
» bonne, sans en être soulagé ; mon médecin
» me pressait d'aller les prendre sur les
» lieux, espérant que le bain et l'avantage de
» la saison me seraient favorables : j'ai heu-
» reusement résisté ; je ne me sentais pas de
» confiance en ce remède, qu'on m'assurait
» être le seul qui me convint, je reconnus à
» mon état tous les indices d'une abondance
» de glaires, d'après les symptômes décrits
» dans votre ouvrage ; il ne me restait qu'à
» constater l'efficacité des moyens que vous
» conseillez en pareil cas pour combattre
» l'humeur glaireuse : le premier jour j'eus
» quatre évacuations abondantes ; jugez

» combien j'étais faible ! le second jour,
» je fus assailli par un desir ardent de
» dormir qui ne fit qu'augmenter jusqu'au
» soir, je dormis beaucoup, et évacuai
» encore deux ou trois fois ce jour-là,
» comme le premier jour, des matières
» glaireuses, visqueuses et gluantes; mes
» urines étaient très-colorées; je me sentis
» déjà un peu plus fort, mais ce grand
» sommeil (1) me donnait quelques soucis;
» cela ne m'empêcha pas de continuer mon
» traitement : le troisième jour, je dormis
» encore davantage ; et dès ce jour mes
» forces furent sensiblement augmentées;
» j'éprouvais déjà quelques-uns de ces cha-
» touillemens agréables que donne à l'es-
» tomac une bonne digestion. Les jours
» suivans je diminuai la dose des médica-
» mens; je trouvais incommode d'en pren-
» dre une heure avant dîner, n'étant pas
» assez éloigné du déjeûner, et encore da-
» vantage une heure avant souper, parce
» que cela m'empêchait de prendre quelque
» chose dont je sentais le desir et le besoin.

(1) L'original porte *cette insomnie*, ce qui est une inadvertance de diction.

» J'ai continué ainsi pendant vingt jours,
» allant toujours de mieux en mieux; obligé
» de faire un voyage de huit jours, j'ai sus-
» pendu tous ces remèdes, me promettant
» bien de les reprendre au retour; mais
» rendu chez moi, j'étais si bien portant
» que je pouvais me dispenser d'y recourir.
» Je jouis maintenant de la meilleure santé;
» mes forces sont revenues; cependant je
» vais reprendre encore quelques jours le
» même régime pour achever de détruire
» certain reste d'humeur glaireuse et éviter
» des rechutes ».

Je ne doute nullement, d'après les détails dans lesquels vient d'entrer le cit. Faytou, qu'il n'ait préféré conserver sa mauvaise santé à continuer d'évacuer chez lui l'humeur glaireuse, qui seule occasionnait tous les maux dont il se plaignait depuis longtems, s'il eût été autant effrayé de la grande faiblesse qu'occasionnèrent les évacuations, qu'il le fût du desir presqu'insurmontable de dormir; desir qui était subordonné au besoin où se trouvait la nature de se réparer au plus vîte.

Le cit. Fayton s'est fait, quelque tems

après, un plaisir de venir me témoigner de vive voix sa satisfaction.

Et le 15 brumaire dernier, j'ai appris d'un de ses amis qu'il continuait de se bien porter, et qu'il n'avait pas eu la plus légère atteinte de cette maladie.

Seconde Observation.

Une femme employée avec son mari auprès d'un des chefs de l'hôtel des Douanes de Bordeaux, me consulta au mois d'août 1789, pour une perte rouge qui la tourmentait depuis dix-huit mois; le mal semblait s'être irrité par tous les remèdes qu'on lui avait opposés jusqu'alors : la pâleur extrême de son teint, la sécheresse de sa peau, l'abattement de ses forces, la croûte muqueuse qui recouvrait la matière de ses selles, le sédiment blanchâtre et visqueux dont ses urines étaient chargées, la difficulté avec laquelle les fonctions de l'estomac s'exécutaient, tout annonçait le caractère glaireux; je présumai donc qu'une humeur de la même nature, devenue corrosive par son séjour, rongeait

les

les membranes des vaisseaux qui fournissent du sang aux organes de la génération, d'où je conclus qu'il fallait procurer l'évacuation de cette humeur, empêcher qu'elle ne se reproduisit, et réparer le ton des vaisseaux utérins affaiblis ou déchirés. Je devais donc avoir recours aux évacuans et aux toniques; j'y préparai la malade par une boisson appropriée; son traitement dura six semaines, pendant lesquelles elle évacua beaucoup d'humeur glaireuse, et les forces devinrent meilleures: elle rendit, pendant les 12 à 15 premiers jours, par la matrice, une quantité considérable de caillots de sang noir et visqueux, dont plusieurs étaient de la grosseur d'un œuf. Je fus obligé de quitter la malade pour venir à Paris; mais un mois et demi après on me manda que sa perte était totalement disparue, que son appétit renaissait, que son estomac remplissait ses fonctions, que son teint se colorait, que sa santé se consolidait de plus en plus, qu'enfin on n'avait plus à craindre le retour de son ancienne incommodité.

Troisième Observation.

La citoyenne Lelièvre, rue Copeau, faubourg Saint-Marcel, vint me consulter au mois de janvier 1792, pour une maladie chronique qui la tourmentait depuis long-temps. Parmi les accidens qu'occasionnait l'humeur glaireuse, il s'en présentait certains bien capables d'alarmer, et de faire désespérer de sa guérison; sa figure était bouffie et d'un jaune pâle, ses yeux ternes et livides, son nez extrêmement gros et plein de mal, son haleine était d'une fétidité peu supportable, l'arrière-bouche, à la voûte du palais, présentait un ulcère oval d'un pouce de diamètre, et dont les bords extrêmement durs étaient épais de quatre lignes. La malade éprouvait un mal-aise général: tout annonçait la dissolution prochaine des humeurs, et elle était d'autant plus à craindre, que l'ulcère s'opposant à la déglutition de matières solides, elle ne pouvait prendre une nourriture proportionnée aux besoins de la nature; je pensai qu'il fallait se

hâter d'évacuer l'humeur glaireuse dont l'estomac étoit si chargé, qu'il ne pouvait plus digérer les alimens les plus légers ; ces évacuations que j'entretins pendant près de deux mois, produisirent le meilleur effet.

Tous les accidens dont je viens de parler n'existaient plus, excepté l'ulcère dont les chairs étaient belles, mais qui fut encore un mois et demi à se cicatriser. La malade, qui demeure maintenant chez son neveu, épicier, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 37, continue de jouir depuis ce tems d'une excellente santé.

Quatrième Observation.

Je fus consulté le premier thermidor an 6, pour Madame Rochet, de Villerupt près Longwy, département de la Moselle. Cette femme, suivant le mémoire qui me fut adressé par son époux, maître de forges de cette ville, était âgée de près de cinquante ans ; elle avoit perdu quinze ans auparavant, un fils et une sœur qu'elle adoroit : cet événement l'affecta tellement que ses cheveux devinrent gris en vingt-

quatre heures ; l'estomac est l'organe qui a le plus souffert des suites de l'impression qu'a faite sur elle cette nouvelle inattendue ; dès-lors les digestions ont été lentes, pénibles et douloureuses, ses selles très-rares ; elle ne pouvait même s'en procurer que par le secours de lavemens ; peu de sommeil, des tournoiemens de tête fréquens, des enflures douloureuses aux articulations ; l'humeur glaireuse à laquelle on a cru devoir attribuer ces accidens, était, depuis cette malheureuse époque, devenue chez elle si abondante, qu'elle était forcée d'en rejeter tous les jours par la bouche, le matin sur-tout ; sa peau était constament sèche ; elle avait pris des purgatifs qui la soulageaient pour peu de temps ; les mêmes accidens reparaissaient, et le mal semblait même empirer, lorsqu'il se procura cet ouvrage, qu'il lut, dit-il, avec attention, et qui le détermina à attaquer l'humeur glaireuse, d'après les principes qui y sont exposés ; elle n'obtint d'abord aucune évacuation, mais elle en eut bientôt d'abondantes qui se répétèrent deux fois chaque jour pendant cinq semaines ; les

coliques qui les précédaient étaient légères ; la matière de ces évacuations ressemblait à de la raclure de boyaux (1) : ce sont ces propres expressions.

De cette nouvelle manière de se traiter, il résulta que son estomac parut reprendre du ton, que l'appétit revint et que les digestions ne furent plus douloureuses, mais seulement un peu lentes ; l'insomnie disparut, la peau fut moins sèche ; enfin sa situation s'améliora sensiblement ; néanmoins il lui restait encore un engorgement douloureux aux articulations, qui lui faisait craindre la formation de quelques nodosités.

Cette observation caractérise parfaitement les effets des peines vives de l'ame ; et l'on ne peut s'empêcher d'admettre le retour de la transpiration insensible à l'intérieur, comme cause immédiate de tous les accidens dont se plaignait madame Ro-

(1) L'humeur glaireuse ressemble en effet quelquefois à de la raclure de boyaux ; elle a alors beaucoup de ressemblance à celle qu'on enlève des boyaux, dont les charcuitiers tirent parti pour leur commerce.

chet ; le dérangement de ses digestions, la constipation, les vertiges fréquens, l'enflure douloureuse des articulations, l'humeur glaireuse devenue abondante tandis que la peau était sèche, sont autant de symptômes qui l'attestent ; aussi la malade n'a-t-elle commencé à éprouver du mieux qu'en faisant usage des remèdes propres à restituer à son estomac le ton qu'il avait perdu, et à évacuer par les selles l'humeur glaireuse qui aurait présenté trop de difficulté à l'être par toute autre voie.

Ce mieux continua jusqu'aux environs de floréal dernier, que son mari m'apprit qu'elle venait d'être encore très-incommodée d'un flux de ventre glaireux et sanguinolent, qui l'avait réduite à une faiblesse extrême, d'un rhume douloureux et incommode, d'une toux souvent suivie de vomissemens considérables de matières glaireuses.

C'était le cas de revenir aux remèdes qui l'avaient soulagée huit mois auparavant ; mais comme j'avois marqué de n'y recourir que lorsque je le jugerais nécessaire, et que je me trouvais fort éloigné de la

malade, on abandonna à ses propres forces la nature qui fut parfaitement secondée par une fièvre dont les accès se répétèrent plusieurs jours de suite : c'est au travail de cette fièvre que j'attribue l'heureuse issue de cette maladie ; j'eus la satisfaction d'apprendre, le 11 floréal suivant, que tous les accidens n'existaient plus, que l'appétit revenait, et qu'il ne restait plus à la malade qu'un peu d'enrouement. Je n'ai point reçu de ses nouvelles depuis ce tems, ce qui me fait présumer qu'elle se porte bien.

Cinquième Observation.

J'ai dit dans mon traité de la gonorrhée bénigne et des fleurs blanches, que les maladies chroniques étaient plus multipliées que jamais ; cette vérité n'est que trop démontrée par l'expérience ; ces maladies dépendent presque toutes du défaut d'excrétion de la transpiration insensible ; mais toutes n'ont pas le même foyer ; l'humeur morbifique ne s'établit pas chez tous les sujets sur les mêmes parties ; dix indi-

vidus également doués d'une très-grande sensibilité sont exposés aux mêmes contrariétés ; l'ame de tous est aussi péniblement affectée ; et malgré les efforts que fait la nature pour s'opposer aux ravages qu'occasionne dans l'ordre physique l'influence que les passions y exercent, chez tous la transpiration cesse d'avoir lieu dans les proportions nécessaires ; elle rétrograde, elle embarrasse le sang qui, si je puis m'exprimer ainsi, n'est point le maître de lui donner une direction salutaire : chez l'un elle se porte à la tête où elle occasionne des vertiges et des douleurs importunes ; chez l'autre à la poitrine, et bientôt il éprouve des suffocations ; chez celui-ci au foie, et aussitôt la bile s'épanche et jaunit la peau ; chez celui-là elle se jete sur le rectum, remplit les vaisseaux qui s'y distribuent, y établit un point irritant ; de là les hémorroïdes, ainsi que j'aurai occasion de le dire dans un article particulier ; chez les autres, l'humeur se place sur les articulations où des douleurs pongitives ou lancinantes se font ressentir ; chez d'autres enfin, elle affecte le

diaphragme, l'estomac, les intestins, les glandes mézaraïques ; et des crispations avec des étouffemens, des digestions lentes et pénibles, des coliques plus ou moins violentes en sont le triste résultat. C'est de ces derniers accidens dont se plaignit, il y a cinq ans, le citoyen Martin, habitant de Vandœuvre : ce citoyen ne pouvait prendre aucun repos ; toute place lui était incommode ; il éprouvait tour-à-tour les douleurs les plus vives dans l'estomac et dans les intestins, et des étouffemens considérables ; les douleurs étaient quelquefois telles qu'il était forcé de se rouler pendant plusieurs heures de suite. Ce moyen lui semblait le seul propre à adoucir son mal ; il ne digérait qu'avec la plus grande peine. Comme le citoyen Martin n'éprouvait tous ces accidens que depuis le moment où il avait eu des chagrins très-vifs, et que sa peau était constamment sèche, je ne pus les attribuer qu'à l'humeur glaireuse qui d'ailleurs était chez lui très-abondante : aussi après avoir peu à peu évacué cette humeur par les selles, sa santé s'est rétablie, et s'est soutenue

jusqu'au mois de fructidor dernier qu'il a éprouvé de nouveaux accidens semblables aux premiers ; je conseillai alors à son médecin de recourir aux mêlanges des purgatifs doux, et des toniques dont il a obtenu les mêmes effets que la première fois.

De toutes les observations qui m'ont paru propres à confirmer ce que j'ai dit des effets de l'humeur glaireuse, il n'en est point où ils soient plus caractérisés que dans la suivante ; elle est bien longue, mais elle renferme des détails qui pourront intéresser beaucoup de personnes. J'ai cru devoir la livrer à l'impression, telle qu'elle m'a été envoyée par le malade lui-même.

« Je suis âgé de trente ans et attaqué, depuis l'âge de vingt, d'une pituite opiniâtre qui apparaît constamment deux fois par jour et en abondance, le matin à mon réveil, quelquefois deux ou trois heures plus tard, mais toujours avant le dîner, quelquefois même immédiatement après, et cela sans avoir fait le moindre excès dans le boire ni le manger.

» Le plus souvent trois ou quatre heures

après mon dîner, sans doute au moment où la digestion s'achève, j'éprouve les plus grands mal-aises ; j'ai à me plaindre de ces mal-aises depuis mon enfance, ainsi que des bâillemens qui précèdent l'expectoration de cette pituite ou qui arrivent après ; il est à remarquer aussi, qu'alors il monte dans ma bouche une quantité de salive, tantôt grasse, tantôt liquide, épaisse, gluante ou fade, et que je m'efforce de cracher quelquefois une demi-heure ; cet accident se renouvelle jusqu'à trois fois par jour ; à peine ce crachement est-il achevé que j'éprouve un mal-aise général, comme pesanteur de tête, migraine, rupture de tout le corps, la bouche mauvaise et pâteuse, dégoût et des larmoyemens considérables ; il me sort aussi par le nez une grande quantité d'eau ; l'appétit ne se fait jamais sentir, la langue est blanche et chargée, malgré l'attention que j'ai eue de me purger deux fois par an, depuis que j'habite ce pays. J'ai pris les eaux de Miers pendant la saison avec tout le régime nécessaire ; les eaux me soulagent à la vérité, mais ce n'est que

pendant le tems que je les prends ou un mois tout au plus depuis quelques années.

» Les incommodités dont je viens de vous faire le tableau, se renouvellent à chaque saison ; ma peau, depuis les premières atteintes, a été presque constamment sèche, je ne vais que très-difficilement à la garde-robe.

» J'ai eu les fièvres, il y a quatre ans, au mois de juin ; elles me durèrent trois mois, pendant lesquels je fus purgé, saigné et traité par différens moyens ; mon médecin me faisait espérer que cette crise me délivrerait de mes infirmités, mais à peine la fièvre eut-elle cessé que cette pituite reparut comme à l'ordinaire ; du reste, je n'ai point essuyé depuis, aucune forte maladie, comme fièvre maligne, putride, etc. Je tiens d'une famille bien saine et bien constituée, beaucoup de mes parens ont vécu très-âgés, je parais moi-même bien constitué.

» Je ne vous dissimulerai pas que ma jeunesse a été très-ardente, et que j'ai peut-être commis des fautes qui ont pu

contribuer au délabrement de ma santé, qui, depuis trois ans sur-tout, a tellement décliné, que la vie m'est devenue insupportable. D'ailleurs, l'idée que ma guérison est impossible, est pour moi accablante.

» J'ai, vous l'imaginez bien, consulté beaucoup de gens de l'art, qui n'ont reconnu pour cause de mes maux, qu'une humeur pituiteuse ou glaireuse; l'estomac est languissant, sans activité, froid; il me semble qu'il n'a jamais de ton. J'éprouve, comme je viens de le dire, des dégoûts, et pour peu que je mange, je sens presque toujours le poids des alimens avec gonflement et douleurs dans les hanches; ma tête est prise pour plusieurs heures; toute la journée j'éprouve des rapports et des flatuosités; il me semble que rien ne se digère; tout l'hiver dernier cette pituite s'est présentée sous une forme nouvelle; elle s'annonçait plusieurs heures avant, par beaucoup de rougeur et de chaleur au visage : bien avant de la cracher, j'éprouvais un grand froid à la plante des pieds, ainsi que dans les jambes, un

mal de tête douloureux; le col, la nuque et les épaules, me faisaient également souffrir.

» Je suis quelquefois sujet à des bourdonnemens d'oreilles, ainsi qu'à un état de langueur et de maladie habituel, qui durent trois ou quatre heures après mon dîner, souvent même, je me sens fatigué toute la matinée; mon teint est pâle et livide, blême ou flétri; mes yeux sont abattus et troubles, et mes forces anéanties; je me lève assez ordinairement dans un état de faiblesse, de langueur et d'engourdissement; je suis forcé de marcher courbé et de m'asseoir à chaque instant, comme si j'avais couru la poste, et quoique j'aie peu soupé, je sens mon estomac plein et languissant, j'y éprouve des tiraillemens; ma tête est lourde; je suis comme assoupi, préoccupé; ma bouche est mauvaise, pâteuse, blanche, puante, chargée, et quelquefois d'une sécheresse aride et privée de salive; la plante de mes pieds est si froide, que le plus grand feu ne peut la réchauffer; je suis presque toujours constipé. Souvent, deux ou trois heures avant

de rendre la pituite dont je vous ai parlé plus haut, il s'empare de moi un noir et un sombre mélancolique, faiblesse de vue, comme éblouissement qui ne finit pas, même après que l'expectoration a eu lieu ; et en général dans l'hiver, et même le dernier qui a été très-rude, pour peu que je m'approche du feu, il me monte à la tête des feux qui m'étouffent.

» Si je ne prenais quelque chose pour arrêter l'expectoration de la pituite, ce qui m'épuiseroit beaucoup, j'en aurais la bouche toujours pleine. Cette pituite est tantôt grasse, tantôt liquide, épaisse, salée, se réduit en eau, et tache le plancher, après s'être présentée sous la forme d'eau verdâtre, roussâtre, colante et gluante. Je croyais que cette infirmité n'était ordinaire que dans un âge avancé. A cette infirmité se joignent des hémorroïdes sanguines qui me tourmentent beaucoup, et qui fluent le plus souvent, mais qui, avant de fluer, se portent à la tête, me causent beaucoup d'inquiétude, comme des vertiges, des éblouissemens, et m'occasionnent des douleurs, des élancemens et des

chaleurs terribles dans les reins, où toute la chaleur du corps semble être concentrée. Cet état, tout-à-fait triste pour moi, est toujours accompagné d'un assoupissement; le sommeil est nul ou troublé par des songes et des rêves inquiétans et fâcheux; mon imagination est tantôt exaltée, tantôt éteinte, l'été même j'ai la respiration gênée et oppressée. Lorsque le flux a lieu, tous les accidens diminuent et se terminent par des douleurs sourdes dans les reins et au fondement, douleurs que je n'éprouve jamais à la vérité, qu'après avoir été à la garde-robe, mais qui me forcent de rester un quart-d'heure assis. Depuis deux ans le mal semble s'être aggravé; j'ai toujours la précaution de me purger de temps à autre, mais je n'en éprouve aucun soulagement; il me semble, au contraire, que cela me mettait dans un état de maladie qui durait plusieurs jours.

» Au commencement de ce printemps encore, j'ai pris cinquante grains d'ipécacuanha, et le surlendemain une médecine en règle; ni l'un ni l'autre de ces moyens n'ont produit l'effet que j'avais droit

droit d'en attendre, et malgré tout ce que j'ai fait jusqu'ici, mon mal n'a fait qu'empirer.

» J'oubliais de vous dire que depuis très-long-tems et dans toutes les saisons, j'ai toujours eu sur le corps et la poitrine sur-tout, même sur la figure, des boutons assez nombreux, sensibles, rouges d'abord, qui, avant de se dessécher, devenaient blancs ; à peine quelques-uns étaient-ils disparus que d'autres reparaissaient.

» L'exercice est un précepte de santé pour moi, que j'ai mis et mets toujours en usage, autant que je peux ; mais après une heure de promenade, je suis souvent fatigué à ne pouvoir plus me tenir debout ; je m'enrhume très-aisément : aussi évitai-je avec soin les endroits humides ».

J'ai déjà parlé des avantages de la fièvre ; rien ne concourt plus que cet état de crise à la guérison des affections chroniques : ces avantages sont sentis par tous ceux qui se forment une idée exacte de l'empâtement universel qui donne lieu à ces sortes de maladies : aussi le père de la médecine,

le savant Hippocrate a-t-il bien eu raison d'avancer que la nature était le meilleur médecin, *Natura medicatrix*; sans doute parce qu'il savait que la fièvre pouvait dissiper les engorgemens les plus considérables, et en diriger la matière vers la peau, les intestins, la vessie ou autres émonctoires; ce que ne peuvent souvent les remèdes les mieux indiqués et le plus soigneusement administrés. Il y avait donc tout lieu d'espérer de faire tourner cette crise bienfaisante à l'avantage du malade, si on se fût dispensé d'employer la saignée, nécessaire, il est vrai, dans les cas d'une inflammation qui pourrait faire appréhender, ou la rupture des vaisseaux sanguins, ou la gangrène, mais toujours dangereuse dans les cas contraires, parce qu'elle conduit à l'atonie; d'ailleurs il n'y avait rien de mieux à faire que de combiner les purgatifs doux avec les toniques, parce qu'alors on aurait tout-à-la-fois évacué la pituite ou les glaires dont l'estomac et les intestins étaient surchargés, comme cela paraît démontré par les vomissemens et la constipation qui fatiguaient le malade de-

puis un tems très-long; on eut aussi par cette réunion de moyens fortifié les solides, et il y avait tout lieu d'espérer que dès-lors la transpiration aurait cessé de rétrograder vers ces organes, et que l'état du malade se serait amélioré; je n'hésitai donc point d'attribuer cette maladie à l'humeur glaireuse; elle seule me paraissait agir immédiatement sur les solides à la faiblesse desquels elle devait sa formation, faiblesse qu'à son tour cette humeur avait successivement augmentée à un point qui laissait peu de ressources; je portai également mon attention sur l'âcreté de son sang, âcreté qui était bien caractérisée par les boutons qui se manifestaient sur toutes les parties du corps au commencement de chaque saison. Quoique ce jeune homme n'eut point osé m'avouer (ce qu'il a fait depuis sa guérison) qu'il s'était livré à la masturbation dans un âge peu avancé, je crus devoir lui attribuer les accidens extraordinaires dont il me fit la description; je ne m'attachai pas seulement à évacuer peu à peu par les selles l'humeur glaireuse, je lui ordonnai de bons con-

fortatifs, une nourriture succulente, mais légère, de bon vin dont il prenait de tems à autre la moitié d'un verre pur, l'exercice à cheval, le matin sur-tout, en un mot, tout ce qui me parut propre à augmenter l'oscillation des vaisseaux, et combattre avec avantage la viscosité des humeurs.

Sixième Observation (1).

Destinés à combattre les erreurs de toute espèce, nous avons sur-tout à nous prémunir contre celles qui, confondant les écoulemens vénériens, avec ceux qui reconnaissent d'autres causes, influent trop souvent sur la tranquillité des familles et sur la santé des individus. Malheureusement jusqu'ici, on n'a point assez fixé les idées sur les sources aussi différentes que multipliées de ces sortes d'accidens.

Alexandre B..... citoyen d'Amiens, âgé de 31 ans, s'apperçut, il y a environ un

---

(1) Je donne ici cette observation telle que je l'ai lue, le 11 nivôse dernier, à la Société Académique des Sciences, séante au Louvre.

an, d'un écoulement par la verge avec des cuissons considérables, qu'il crut devoir attribuer à l'usage trop fréquent de liqueurs spiritueuses ; comme la matière était d'un jaune verdâtre, son chirurgien consulté lui fit prendre deux flacons d'une dissolution de sublimé qu'il mêlait avec le lait, et dans le même traitement lui fit administrer dix ou douze frictions mercurielles. Ces remèdes plusieurs fois répétés ne firent qu'aggraver les symptômes, et rendirent l'estomac incapable de digérer les alimens les plus legers. Après ce traitement qui dura quatre mois, l'écoulement subsistant toujours, le même chirurgien voulut avoir l'avis d'autres hommes de l'art qui, après l'avoir sondé, déclarèrent que son écoulement était causé par la présence d'une pierre dans la vessie, et lui conseillèrent l'opération. Le jeune homme se rendit à Paris et entra le deux frimaire dernier à l'hospice de l'Unité, rue des Saints-Pères, où les citoyens Boyer et Deschamps le sondèrent trois fois dans l'espace de vingt jours ; ces chirurgiens habiles n'ayant rien rencontré, décla-

rèrent que le malade n'avait qu'un catharre de la vessie. Sorti de cet hospice le vingt-deux du même mois, il me pria de l'aller voir le 4, rue Cerisée n°. 11, proche l'Arsenal ; je reconnus en effet le catharre, une urine très-chargée d'une matière épaisse et gluante le caractérisait parfaitement.

Je viens de dire que l'estomac remplissait mal ses fonctions ; ce viscère avait été vivement affecté par l'usage du sublimé corrosif, qui, comme on le voit d'après l'exposé que je viens de faire, était non-seulement contr'indiqué, mais même capable, comme cela est arrivé et arrive toujours en pareil cas, de porter le trouble dans toutes les fonctions de l'économie animale ; lorsque je le vis pour la première fois, il venait de faire un usage beaucoup trop long de bouillon de veau et de petit lait ; ce jeune homme était donc plus mal que jamais ; les personnes qui l'entouraient comptaient peu sur son retour à la santé ; il était presque tombé dans le marasme, la vessie était surchargée de cette matière gluante dont je viens de parler, et qui portait avec elle un caractère d'acri-

monie tel, que le jeune homme ne pouvait uriner sans faire les hauts cris. Je ne pouvais attaquer victorieusement par des injections cette humeur dans le lieu même; si la vessie la recélait, elle ne s'y formait pas, on ne pouvait en accuser que le système de la digestion immédiatement attaqué, crispé, pour ainsi dire, par les liqueurs fortes, et arrivé ensuite au plus haut degré de délabrement par l'usage du sublimé corrosif, remède qui dans la main des empiriques est un poison; je ne crus donc pouvoir guérir mon malade qu'en fortifiant l'estomac et les intestins, en les débarrassant en même tems de l'énorme volume de Glaires, dont une très-grande quantité se rendait sur les reins, et delà dans la vessie; unir des végétaux légèrement aromatiques à des purgatifs doux pris dans la classe des raisineux, telle est l'indication que l'on doit suivre constamment pour obtenir, en pareille circonstance, des résultats satisfaisans; et c'est aussi en suivant cette indication, que j'ai été assez heureux pour améliorer le sort de mon malade qui aujourd'hui digère

parfaitement, a considérablement acquis d'embonpoint, et n'éprouve plus en urinant aucune cuisson.

Septième Observation.

Si, comme je l'ai déjà dit, l'humeur glaireuse peut se porter à l'extrémité du rectum, et y établir un foyer d'irritation dont l'activité est presque toujours relative à son acrimonie : si cette acrimonie est telle qu'elle puisse corroder des vaisseaux, il en résultera une perte de sang plus ou moins considérable. L'humeur glaireuse peut encore, en se jettant sur toute autre partie, y occasionner des ravages bien plus désastreux, et j'ose assurer que la plupart des phtisies pulmonaires ne reconnaissent point d'autre origine; je dis la plupart, parce qu'il en est quelques autres qui sont produites par la répercussion de quelques vices, comme le dartreux, le psorique, qui, comme on sait, peuvent aussi par leur qualité stimulante, établir un foyer morbifique.

Je fus consulté en l'an 4, au mois de

pluviôse, par un ancien homme de loi d'une des principales villes du département de Vaucluse; cet homme qui avait alors 66 ans, avait eu dès le plus bas âge de très-grands chagrins, et à 23 ans il se fit extirper une loupe qui lui était survenue à la tête; mais bientôt après, il lui en survint une autre à la nuque, qui, au moment où il me consultait, était devenue fort grosse; l'épaississement des liqueurs auquel on a fort raison d'attribuer ces sortes d'engorgemens, s'était manifesté dès l'âge de 18 ans par des rhumes de poitrine et de cerveau multipliés.

En 1771, à la suite d'un travail de cabinet opiniâtre et forcé, la transpiration cessa d'avoir lieu; sa poitrine s'engorgea de nouveau, et il en résulta un crachement de sang dont la durée fut courte, mais qui lui laissa pendant quelques semaines une sécheresse de poitrine, et pendant plusieurs années, du moins par intervalle, une douleur plus ou moins forte dans cet organe, sur-tout lorsqu'il souffrait des impressions du froid, ou lors-

qu'il éprouvait de vifs chagrins ; néanmoins sa santé reprit le dessus, et jusqu'en 1784 il avait lieu d'en être entièrement satisfait ; mais il se livra dès cette époque avec excès au travail du cabinet, et quoiqu'il fut au mois de juillet, il s'apperçut du défaut presqu'absolu de transpiration, et le 6 du même mois, il éprouva un second crachement de sang, peu abondant à la vérité, mais qui reparut de tems à autre jusqu'à la fin de septembre suivant ; la sécheresse de poitrine dura aussi quelques semaines, et la douleur fut plus opiniâtre ; elle fut sans doute entretenue par de nouveaux chagrins très-cuisans, qui lui donnèrent peu de momens de tranquillité jusqu'en 1788 ; l'année précédente, c'est-à-dire en 1787, il avait été atteint d'un pissement de sang qui céda en peu de tems à l'usage des anti-flogistiques ; toujours accablé de chagrins, il ne cessait de mener une vie languissante, lorsqu'en 92, à la fin du mois d'octobre, il éprouva un second pissement de sang qui se renouvella trois fois jusqu'au commencement d'avril même année, mais qui chaque fois céda

en très-peu de tems à l'usage des antiflogistiques. En 93, il éprouva encore le 10 août et 25 septembre suivant, d'autres pissemens de sang; celui qui lui prit le 10 août, céda encore aux mêmes moyens, mais il ne fut pas aussi heureux le 25 septembre, les précédens n'avaient été accompagnés d'aucune douleur, le dernier au contraire, lui en laissa au col de la vessie et la difficulté d'uriner augmenta; ces accidens étaient accompagnés d'une constipation telle qu'il ne put plus se procurer de selles que par des lavemens qui souvent même ne produisaient aucun effet; le malade ne cessait d'avoir des chagrins; à la fin du mois d'octobre nouveau pissement de sang, avec beaucoup plus de douleurs que la fois précédente; les bains de fauteuil qui lui furent ordonnés ne purent être continués long-tems; alors on jugea à propos de mettre le malade à la diète blanche qu'il abandonna aussi au bout de vingt-un jours; le pissement de sang étant devenu plus fort, ainsi que la douleur au col de la vessie, on crut en trouver la cause dans le lait qui était trait d'une

vache dont le travail journalier devenait nécessaire, l'usage en fut supprimé et le calme reparut. Peu de tems après, le malade quitta le lit, se promenant dans sa maison, s'asseyant seulement avec difficulté, et sentant ses forces revenir, il comptait même sur sa guérison, quand au milieu de nivôse, se trouvant obligé de rembourser de grosses sommes et de remplir son emprunt forcé (ce qui réduisait considérablement sa fortune à un âge où il pouvait le moins s'en passer), le pissement de sang reparut au bout de trois jours, il en fut délivré par l'usage des anti-flogistiques, et fut bientôt en état de sortir, la difficulté de s'asseoir diminuait; il s'attendait donc à passer heureusement l'hiver, mais dans les derniers jours de pluviôse, ayant éprouvé une nouvelle suppression de transpiration, le pissement revint encore. Depuis cette époque jusqu'en l'an 4, il ne cessa de garder la chambre, étant même le plus souvent dans son lit.

Je n'ai donné jusqu'ici qu'un extrait de ce long mémoire, parce qu'il contient

d'autres détails peu intéressans, mais la fin me paraît trop importante pour n'en donner que l'analyse : ce qu'on va lire est donc entièrement de son médecin.

« Dix jours après cette suppression et le pissement de sang, le cit. F...e fut frappé d'une rétention d'urine : il fallut envoyer à 4 lieues chercher un habile artiste pour le sonder, et pendant plus de 24 heures le malade fut dans les plus pénibles douleurs.

» L'opération fut heureuse et l'ischurie continuant, l'artiste introduisit à demeure une sonde flexible de gomme élastique de Bernard ; depuis cette époque le malade n'a point cessé d'avoir une telle sonde dans la vessie.

» Dix jours après cette opération, la sonde ne donna plus cours aux urines, elle fut tirée, et ses yeux se trouvèrent pochés d'une matière blanche, épaisse et gluante ; on reconnut alors l'existence des glaires dans la vessie.

» La sonde heureusement remise se trouva de nouveau engorgée au bout de dix jours, ses yeux furent engluées d'une semblable matière, mais pour la mettre,

il fallut avoir recours à l'artiste étranger, ce qui, pendant vingt-quatre heures, fit grandement souffrir la vessie.

» Les glaires ne paraissaient pourtant pas fort abondantes; elles étaient comme de petites cotonades voltigeant dans le verre dans lequel on vidait l'urinal tenu dans le lit: jusqu'alors et durant l'espace d'un mois, les urines furent toujours plus ou moins sanglantes.

» Dès que le sang eut disparu, on commença des injections d'eau d'orge amalgamée à une petite quantité d'eau d'arquebusade: déjà aussi on avait reconnu l'âcreté des glaires et des urines qui produisirent des callosités sur la partie du prépuce et pour lesquelles on usa d'abord avec succès d'un petit bain de lait donné à la partie calleuse et ensuite d'une lotion d'eau de chaux.

» Vers les premiers jours de floréal suivant, il fallut encore recourir à l'artiste étranger, ce qui faisait perdre à la vessie le peu de rétablissement qu'elle avait pu gagner.

» Peu de jours après, le malade se mit

à l'usage des bains domestiques qu'il porta au nombre de quarante, jusques vers les derniers jours de prairial suivant : ils parurent salutaires ; le malade restait levé une bonne partie de la journée, il trouvait peu de difficulté à s'asseoir, il se promenait dans son jardin, il gardait la cheville à la sonde sans douleur, d'abord un quart d'heure, et d'un jour à l'autre successivement l'espace de trois heures, rendant aux dernières époques deux ou trois gobelets d'urine d'une belle qualité et presque sans aucune trace de glaires, sur-tout sans douleurs au col de la vessie ; mais bientôt des malheurs vinrent changer son état.

» Dans la fin de prairial, et pendant plusieurs mois consécutifs, des calamités multipliées, très-affligeantes, vinrent fatiguer son ame trop sensible. Dès le premier messidor il fut tourmenté si constamment et de telle manière, que durant vingt-cinq journées consécutives il ne put avoir aucun sommeil ni repos quelconque, sa journée était un tissu de mouvemens violens, d'impatience et de colère ou de sentiment douloureux de pitié, et cet état continua encore

plusieurs mois, non dans la même violence, mais d'une manière toujours cruelle ; à peine avait-il la nuit quelques heures de sommeil : ajoutez à ces maux, l'horreur d'entendre journellement alors passer devant sa maison, qui bientôt retentissait des coups mortifères, les victimes nombreuses traînées au supplice, parmi lesquelles se trouvaient tantôt un frère, tantôt un autre parent, tantôt quelqu'ancien ami.

» Aussi le 25 messidor les urines parurent sortir subitement très-épaisses, et furent très - fétides ; le malade fut sans forces et obligé de rester au lit : il devint même si faible, qu'en thermidor suivant il fut deux fois à l'agonie.

» Sa situation s'améliora en fructidor suivant et en vendémiaire de l'an 3 ; dans ce dernier mois, il commença l'usage du lait d'ânesse qu'il continua quarante jours, et vers la fin de ce régime, un nouveau gros chagrin qu'il éprouva le 11 brumaire, le réduisit encore dans le lit, d'où, depuis un mois, il sortait une partie de la journée, et où il a presque toujours resté depuis lors.

» Les

» Les glaires, qui avaient beaucoup diminué en vendémiaire, devinrent plus abondantes, plus épaisses et plus puantes, durant l'hiver affreux de l'an trois. Le printems lui devenait favorable, lorsqu'il fut assailli encore d'un nouveau genre de chagrin; il fut obligé de soutenir plusieurs procès pécuniaires personnels, qui exigèrent de lui plusieurs mémoires jusqu'à la fin de l'été, et même durant le cours de l'automne qui n'a pas été favorable à son état, ainsi que l'hiver actuel quoique peu rigoureux.

» Depuis la fin de l'automne, le malade se lève à peine une heure chaque jour, à onze heures du matin, après avoir rendu son lavement; durant l'été précédent, il se levait presque toujours avant midi, quelquefois après dîné, et se promenait un peu dans son jardin.

» Depuis brumaire dernier, il s'assied pourtant avec peu de difficulté, quoique ses forces aient diminué.

» En ce moment (20 pluviôse an 4), les glaires sont très épaisses et très-âcres, quelquefois elles filent comme un gros

cordon attaché fortement au fond de l'urinal.

» Leur couleur est ordinairement blanchâtre, quelquefois tirant sur le jaune, quelquefois sur le gris. Si on le met sur un linge qui laisse filtrer l'urine, elles ressemblent à de la glaire d'œuf.

Les urines de la nuit sont ordinairement bien puantes, elles ont l'odeur du son pourri.

« Les glaires engorgent facilement la sonde, qu'il faut, depuis près de six mois, changer presque tous les jours. Depuis long-tems on a observé que le fonds de l'urinal étant rincé, rendait une eau blanchâtre plus ou moins épaisse dans laquelle voltigeaient de petits filets de glaires : y aurait-il quelqu'ulcère à la vessie ou à son col (1) ».

---

(1) La lecture de ce mémoire encore très-long, est bien propre à tranquilliser les personnes qui se croiraient poitrinaires, parce qu'elles auraient éprouvé plusieurs crachemens de sang, faire apprécier les avantages de la métastase, et justifier l'application des exutoires dans l'intention d'attirer des humeurs qui se portent vers un point très-essentiel à la conservation de

Telle était la situation tout-à-fait alarmante de ce malade ; en le suivant depuis les premiers momens où il commença d'être incommodé, il était aisé de reconnaître qu'il avait dû en partie tous les accidens qu'il avait successivement éprouvés, jusqu'à celui où il me consultait, à une constitution pituiteuse ou glaireuse qu'avaient pu aggraver les chagrins qu'il eut dans un âge où le cœur ne peut sans danger subir des resserremens multipliés ; la fibre avait chez lui trop peu d'énergie pour s'opposer, dans un âge plus avancé, au retour forcé de l'humeur de la transpiration vers l'intérieur, et pour peu qu'on porte son attention sur le tort que peuvent occasionner les peines vives de l'ame, on sera même surpris que cet homme ait pu vivre aussi long-tems ; mais comme je l'ai fait remarquer au commencement de cet

---

la machine animale. On ne dit point dans ce mémoire qu'on ait eu recours à ce moyen peu utile à la vérité dans un cas semblable à celui-ci ; mais presque toujours victorieux, lorsqu'une maladie reconnaît pour cause la répercussion de quelques humeurs viciées.

ouvrage, les maladies, dont la cause appartient à la constitution, sont bien moins meurtrières que celles qui dépendent d'une dégénérescence forcée, sur-tout lorsqu'elle a lieu dans un âge déjà avancé. Aussi toutes les fois que le délabrement est porté au point où se trouvait ce malade, ces symptômes se renouvellent souvent, et il est très-difficile de les dissiper. La vie sédentaire que menait le cit. F...e, les chagrins réitérés qu'il ne put éviter, peut-être aussi son peu d'exactitude à suivre les conseils des médecins qui avaient sa confiance, rendirent infructueux les moyens qui furent employés.

Ne pouvant attribuer sa maladie qu'à l'humeur glaireuse, je crus que les remèdes propres à la combattre, pourraient, sinon le rendre à une santé parfaite, au moins améliorer son état: je les lui conseillai, et il les prit avec succès. Son traitement qu'il suivit avec exactitude dura six mois; depuis ce tems, jusqu'en l'an 7, que j'ai cessé de recevoir de ses nouvelles, il n'avait point pissé de sang, les urines continuaient toujours de couler librement,

et il n'avait éprouvé à la poitrine aucun des maux qu'il avait connus avant l'époque où l'humeur commença de se porter sur la vessie.

De toutes les maladies de ce même organe que j'ai eu occasion d'observer, je ne citerai que les deux suivantes ; elles me paraissent propres à intéresser les jeunes médecins qui se livreraient à l'étude des maladies chroniques, les personnes qui, éprouvant un écoulement muqueux par les organes de la génération en concevraient des inquiétudes, et à prévenir par-là, les désordres auxquels donneraient lieu de semblables accidens.

Huitième Observation.

Le citoyen de V.... N... âgé de 73 ans, lieutenant-colonel au service d'Espagne, et frère d'un ancien fermier-général, se fit opérer, il y a vingt-cinq ans, d'un sarcocele ; l'opération réussit parfaitement, mais depuis, il était atteint de tems à autre d'une très-grande difficulté d'uriner, il fatiguait beaucoup, il n'urinait jamais

sans rendre une très-grande quantité de glaires; la plupart du tems son linge était taché en jaune ou en noir; comme il apprit que j'avais fait un ouvrage sur cette matière, il me pria de lui donner mes soins; je l'ai traité pendant deux ans, l'an 4 et l'an 5. La première année je le soulageai peu, la seconde année seulement j'ai pu réussir à éloigner ces accidens dont les intervalles étaient de six mois, lorsqu'il se détermina à retourner en Espagne. Comme je n'ai reçu depuis aucune lettre de lui, j'ignore s'il a continué de se bien porter.

A l'instant où j'écris cette observation, je reçois de Grenoble un mémoire à consulter; il y est question d'une dame, sujette à des fleurs blanches, que son mari a pendant long-tems soupçonné devoir appartenir à une cause peu légitime: Je ne savais, me marque-t-il, à quoi attribuer cet écoulement dont le caractère en a imposé à plusieurs médecins de notre ville, et quoique je n'éprouvasse rien de mon côté, je ne m'abandonnais pas moins à des soupçons injurieux. Je vois aujour-

d'hui, en lisant votre traité sur les glaires, que la maladie de mon épouse, qui dure depuis quatre ans et demi, n'est due qu'à une très-grande frayeur que lui causèrent des hommes introduits furtivement chez moi pour m'assassiner. Je me rappelle en effet actuellement que cet écoulement parut dès le lendemain de son effroi, et que depuis ce tems, sa peau a été constamment sèche, ses nerfs ont considérablement souffert, son estomac est on ne peut plus délabré et surchargé de glaires; elle y éprouve des tiraillemens assez fréquens; son sommeil est souvent interrompu; heureusement qu'elle n'a point suivi les conseils de ceux qui, prétendant reconnaître, à l'inspection de son linge, la présence d'un vice vénérien, voulaient la soumettre à un traitement mercuriel.

D'après les observations que je viens de rapporter, on voit déjà combien peuvent varier les acoidens qui résultent du retour de la matière de la transpiration vers l'intérieur, et quels services alors peuvent

rendre les purgatifs sagement combinés avec les toniques. Il est encore beaucoup d'autres accidens produits par la même cause, et qui, par les mêmes moyens, peuvent, les uns se dissiper en totalité, et les autres plus ou moins s'atténuer : tels que l'hydropisie, l'asthme ou la difficulté de respirer, les hémorroïdes, l'engorgement des articulations, auxquels on a donné le nom de *goutte*; l'épilepsie, lorsqu'elle est occasionnée par des affections morales propres à resserrer le cœur, les catarrhes de la vessie, l'incontinence d'urine comme sa suppression, les écoulemens bénins chez les hommes, connus sous le titre de gonorrhée bénigne, et chez les femmes sous celui de fleurs blanches, souvent même les affections nerveuses.

Neuvième Observation.

Jean Dodet, du Village de Chassaigne, département de la Charente-Inférieure, était atteint d'une hydropisie anasarque; elle était survenue à la suite de saignées trop copieuses que lui fit son chirurgien,

dans la vue d'arrêter les progrès d'une inflammation érésypélateuse fixée sur la jambe droite. Le développement de cette hydropisie se fit avec une telle promptitude, que l'enflure devint générale dans l'espace de huit jours ; son corps acquit bientôt une grosseur énorme ; le bas-ventre se remplit d'eau et présenta ainsi que le scrotum, un volume effrayant. Il me fut confié dans cet état au mois de juillet 1788 ; son traitement dura six semaines ; peu de tems après il fut en état de reprendre son travail.

Dixième Observation.

Le citoyen Ladey, âgé d'environ cinquante ans, né bilieux, devenu flegmatique par dégénérescence, était depuis long-tems fatigué de glaires ; les remèdes qu'il avait employés plusieurs fois, n'avaient fait qu'en augmenter le volume, en achevant de délabrer l'estomac ; lorsque je lui fis ma première visite, le 14 pluviôse an 2, cet organe ne pouvait plus supporter aucun aliment solide ; depuis

plusieurs jours le citoyen Ladey vomissait des phlegmes ; sa bouche était fade et pâteuse ; il ressentait à la région épigastrique, et sur-tout à la fosse de l'estomac, une douleur presque continuelle, accompagnée d'un grand feu. Les glaires, comme je crois l'avoir suffisamment démontré, sont formés de la matière de la transpiration, le principe qui l'a réduit en grumeau est acide ; c'est cet acide qui agace les nerfs et devient la cause d'une classe de maladies fort dangereuses et quelquefois inguérissables ; lorsqu'un agent opposé à cet acide le neutralise assez pour que la matière grumelée devienne fluide, l'air qui y est comprimé s'en dégage, se raréfie et distend les intestins ou autres cavités où il se trouve ; aussi on ne sera point surpris que le malade ne transpirât point, que ses nerfs fussent violemment affectés, et qu'il se plaignit de coliques venteuses. Le premier de ces deux derniers accidens se faisait ressentir depuis le 9 pluviôse d'une manière si cruelle, qu'il ne pouvait reposer un instant. Voici ce qu'il m'écrivait le 21 pluviôse : il y avait déjà sept jours

qu'il faisait usage des légers purgatifs et des toniques que je lui avais recommandés ; sa boisson ordinaire était une décoction de racine de patience et de bardane.

« Voilà douze grands jours que je souffre le martyre, je ne peux aller de mon lit au fauteuil sans faire les hauts cris ; il me semble que l'on me coupe les nerfs et les jointures des genoux : cependant, depuis que j'ai commencé l'usage de ce que vous m'avez ordonné, l'enflure d'une des jambes a diminué, et j'ai senti ce matin un peu de rétablissement de sueur. Salut : Ladey, *liquidateur, rue des Déchargeurs,* n°. 456, *section des Gardes-Françaises* ».

Cette lettre, comme l'on voit, ne présentait qu'un faible soulagement ; mais l'enflure d'une des jambes avait diminué, la transpiration avait paru se ranimer ; c'était d'un bon augure. Je le visitai le lendemain de sa lettre, et j'appris de lui que la nuit avait été plus tranquille que les précédentes, et que ses douleurs étaient considérablement diminuées : depuis ce jour, il me fut impossible d'aller le voir,

jusqu'à celui où il m'écrivit une seconde lettre ainsi conçue :

« Depuis six à huit jours, je n'ai plus qu'une douleur sourde dans les jarrets et de la foiblesse dans les genoux ; mon appétit va au mieux, la tête et le cœur se trouvent fort bien. Salut : Ladey. *Paris, ce* 10 *ventôse an* 2 ».

Je me rendis auprès de lui le même jour, et je trouvai sa situation si satisfaisante, que je le crus tout-à-fait hors de danger ; tous les symptômes avaient disparu. Je lui conseillai d'aller passer quelques jours à la campagne pour accélérer sa parfaite guérison et de se purger : il avait été abondamment évacué pendant sa maladie ; il ne s'agissait plus que de tenir le ventre libre : je le quittai dans l'espérance qu'il suivrait mes conseils : mais qu'elle fut ma surprise lorsqu'on vint m'apprendre, six jours après, qu'il était plus mal qu'il n'avait jamais été, que ne croyant pas que le porc lui fût contraire, et d'ailleurs n'ayant pas d'autre viande, il en avait mangé abondamment (Paris, comme l'on sait, fut, l'an 2, dans une grande disette de bœuf et

de mouton); que depuis une forte indigestion qu'il avait eue le 12, les accidens avaient reparu avec beaucoup plus de gravité qu'auparavant. Dans toute hydropisie, comme dans la plupart des maladies chroniques, et celles sur-tout qui sont accompagnées de troubles considérables dans les nerfs, le foyer morbifique est principalement dans l'estomac : si trop tôt on perd de vue les ménagemens qu'on doit à cet organe, on court les risques d'une rechûte souvent plus terrible que la maladie elle-même ; c'est ce qui arriva au citoyen Ladey. Je me hâtai d'aller le voir aussitôt la nouvelle reçue, et je le trouvai en effet plus malade que lorsque je le vis la première fois ; ses vomissemens étaient plus fréquens ; les jambes, les cuisses, le scrotum et le bas-ventre étaient tuméfiés : ce dernier contenait beaucoup de liquides, j'en sentis la fluctuation ; lascite était complète, je crus qu'il était urgent de recourir aux moyens déjà employés ; je fis comprendre à ceux qui entouraient mon malade, et à lui-même (car je le connaissais assez courageux pour pouvoir l'instruire

du danger où il se trouvait), que les symptômes ne disparaîtraient qu'en vidant au plutôt le bas-ventre et en restituant aux organes le ton qu'ils avaient perdu; mais qu'il était aussi nécessaire qu'il fît usage de bons consommés faits avec du bœuf, du mouton, une perdrix ou une poule, en y ajoutant plusieurs carottes jaunes ou rouges (on sait que les blanches nourrissent peu et n'ont presque point de qualité tonique), qu'il faudrait qu'il prît deux fois le jour quelques gouttes de quintessence d'absynthe, et tous les jours un petit verre de vin d'Alicante. Quoique tout cela ne parût produire qu'un bon effet, et qu'il me promit de l'observer scrupuleusement, je ne comptais que foiblement sur le succès; aussi ne fus-je point surpris de recevoir de lui la lettre suivante, cinq ou six jours après (1).

(1) Les personnes qui n'ont point été à portée d'observer les hydropiques, seront peut-être surrprises de ce que les lettres que je cite soient écrites par le cit. Ladey; mais il faut qu'elles sachent que dans cette maladie, l'ame conserve presque toujours toutes ses facultés jusqu'au dernier moment, et qu'il est même rare que les malades s'affectent de leur situation.

Paris, ce 21 ventose soir.

« L'enflure de la cuisse, de la jambe et du pied n'a pas diminué d'une ligne depuis dix jours; le scrotum et les jointures sont engorgés, de manière que je ne puis aller à mon fauteuil; me voici plus mal que je n'ai été, aux grandes douleurs près.

LADEY ».

Je fus le voir un instant après avoir reçu sa lettre. Je le trouvai au premier abord comme il me l'avait marqué; mais en parcourant les parties malades, je vis qu'il se croyait plus mal qu'il ne l'était; le ventre et le scrotum étaient un peu diminués; il y avait plus de ressort; les jambes, quoiqu'à-peu-près aussi gonflées qu'il me l'avait écrit, en avaient aussi davantage; son visage était moins bouffi, ses yeux plus vifs; il avait parfaitement supporté de fréquentes évacuations; je commençai à espérer; je fis augmenter sa nourriture solide, qui consistait en côtelettes de mouton et volailles rôties; le lendemain, la diminution des gonflemens lui parut sen-

sible, ainsi qu'à ceux qui l'entouraient; et depuis, mon malade fut de mieux en mieux; son estomac reprit ses fonctions, ses forces revinrent; le sommeil qui l'avait quitté reparut; et après une convalescence d'un mois, il regagna la santé la plus parfaite, dont il n'a cessé de jouir jusqu'à ce jour.

J'avais envoyé cette observation, telle qu'on vient de la lire, au citoyen Berthier, médecin, habitant Bruxelle en l'an 3; je crois devoir placer ici la lettre qu'il m'écrivit à ce sujet, et mes réponses aux objections qu'il jugea devoir me faire.

» J'ai lu avec plaisir l'observation que vous m'avez adressée, concernant le citoyen Ladey; j'aime à voir que vous étant particulièrement attaché à étudier une des causes les plus négligées, et dont les effets se modifient quelquefois d'une manière extrêmement grave, vous ayez dirigé toute votre attention vers cette cause, et cherché les moyens d'attaquer avec succès ce germe funeste d'un grand nombre d'accidens, qui jusqu'ici n'ont que trop embarrassé les gens de l'art. Mais ne craignez-vous pas de trou-

ver

ver peu de personnes disposées à suivre un traitement dont la longueur est propre à dégoûter ».

BERTHIER.

RÉPONSE.

Paris, ce 17 brumaire an 3 de la République Française.

S'il est des cas où la nature a besoin de secousses violentes pour se débarrasser de ce qui nuit à ses opérations, il en est aussi où trop de mouvement dans le jeu des solides, et trop de célérité dans le cours des humeurs ne peut produire qu'un effet contraire à ses vues, et ces cas-là sont en général, les affections chroniques; on ne peut espérer de réussir dans ces maladies qu'autant qu'on en attaque la cause avec infiniment de douceur, c'est pourquoi j'ai pensé qu'une ou deux évacuations glaireuses provoquées chaque jour, et soutenues un tems relatif à la gravité des accidens, m'offriraient beaucoup plus de succès que des évacuations copieuses et trop fréquemment répétées. J'ai été confirmé,

d'ailleurs, dans la détermination que j'avais prise par une réflexion importante : l'humeur glaireuse n'est pas susceptible de la même fluidité que les autres humeurs, et ne le devient que peu-à-peu ; il y aurait à craindre que les purgatifs donnés à une dose trop forte n'enlevât que la partie la plus liquide, ce qui rendrait le reste plus épais, et par conséquent trop difficile à évacuer : ajoutez à cela que les nerfs, toujours plus ou moins irrités par sa présence, le seraient encore davantage par des secousses inattendues ; il est, je le répète, des cas où la nature a besoin de moyens extrêmes, et la maladie du citoyen Ladey en fournit un exemple : mais si l'on fait attention à l'état où il se trouvait, on verra qu'il avait une hydropisie bien caractérisée ; qu'alors la matière de la transpiration où l'humeur glaireuse était répandue dans un grand volume d'eau, et qu'il était facile de l'évacuer promptement et en grande quantité, tandis que trop de lenteur aurait infailliblement causé sa perte. Je conviens que quelquefois ce traitement peut devenir très-long, ce qui,

comme vous le dites fort bien, est capable de dégoûter ; mais souvent aussi trois semaines ou un mois au plus suffisent pour obtenir la santé.

Onzième Observation.

Il y a, comme on sait, infiniment d'analogie entre les glaires et l'humeur laiteuse : lorsque ces deux humeurs se combinent ensemble, et qu'elles se placent sur les principaux organes de la vie, le danger devient presque toujours extrême, les nerfs s'affectent, le foie s'obstrue, les corps glanduleux s'engorgent, l'estomac perd de ses forces, la malade maigrit, se décolore, et tombe dans une faiblesse telle qu'elle périrait infailliblement si on ne s'empressait de porter à la nature des secours propres à évacuer ces humeurs et à restituer à la machine le ton qu'elles lui font perdre avec une promptitude étonnante ; mais comme le danger est en raison du plus ou moins d'importance des parties qui se trouvent attaquées, il sera moins grand si elles se portent sur le sys-

tème de la peau ou sur les articulations, que sur les seins, la poitrine, les glandes du mésentère, ou sur les vaisseaux sécrétoires de la bile ; les deux faits suivans confirment cette opinion.

Deux femmes d'un tempérament phlegmatique accouchèrent assez heureusement au commencement de septembre 1792; mais le peu de soin qu'on eut d'elles dans un moment où on devait agir avec le plus de précautions, donna lieu à la répercussion du cours du lait qui reflua dans le sang et se combina avec les glaires qui se trouvaient chez toutes deux très-abondantes, il y avait déjà six semaines que ces femmes étaient accouchées lorsqu'on vint me chercher ; l'une avait une éruption considérable sur toute la peau ; les articulations étaient très engorgées, mais le pouls était très-régulier ; le teint, sans être coloré, était bon; les yeux, quoique fatigués, ne présentaient aucun symptôme inquiétant; les fonctions se faisaient assez bien, et l'appétit était passable : l'autre avait une diarrhée qui, depuis trois semaines, ne lui laissait pas un seul instant

de repos. Son teint était pâle, ses yeux abattus, la poitrine était embarrassée; elle avait une toux sèche, l'estomac ne pouvait plus rien recevoir; la région du foie était très-volumineuse et sensible au toucher; les jambes et les cuisses étaient d'une grosseur énorme et œdémateuse, le pouls était petit et faible, tout annonçait sa fin prochaine; elle seule n'avait pas perdu l'espoir : je fis appliquer des cataplasmes résolutifs sur la région du foie, et leur fis faire usage de purgatifs doux que je fis étendre dans une décoction légèrement sudorifique, ce qui, continué pendant un mois ou environ, rendit la première à une santé désirable; mais l'autre ne devait pas en être quitte en si peu de temps. La nature trop faible n'avait pu porter à la surface l'humeur morbifique; les organes les plus nécessaires à la vie ne pouvaient remplir leurs fonctions respectives; la machine était par cela même appauvrie, il fallait combattre son ennemi avec beaucoup de prudence; trop d'efforts dirigés contre lui, comme trop peu, pouvait le rendre triomphant; l'idée fausse dans la-

quelle la crédulité entretient le vulgaire sur le mal que peuvent faire les remèdes qui ont une qualité purgative lorsqu'on a la diarrhée, semblait faire douter aux assistans de l'efficacité des moyens que je proposais. Elle fait continuellement sous elle, me disaient-ils, comment oserions-nous encore lui donner des remèdes purgatifs? Je ne pus m'offenser de ce que ma proposition avait paru diminuer la confiance qu'ils m'avaient d'abord montrée; ils ignoraient que les glaires avec lesquelles le lait s'était combiné, étant la seule cause de l'atonie des solides et du relâchement du tube intestinal, la diarrhée ne pouvait se guérir qu'en les évacuant et en détruisant la cause qui les avait produites; je m'efforçai de le leur faire comprendre et les déterminai à s'en raporter à moi, sans pourtant leur faire espérer du succès; car la malade était si faible que j'y comptais peu moi-même. Je lui fis donc continuer les purgatifs doux unis à des végétaux pris parmi ceux qui jouissent d'une qualité tonique. Lesquels agirent avec tant d'effet, qu'au bout de deux jours et au

grand étonnement de ceux qui l'entouraient, la diarrhée n'existait plus et que la malade semblait déjà se trouver bien de son nouvel état. En effet, dès ce moment, les forces commencèrent à revenir, elle gagna peu-à-peu de l'appétit, l'estomac reprit insensiblement son énergie, ses jambes et ses cuisses désenflèrent chaque jour, le foie se désobstrua; les nerfs, qui étaient grièvement affectés, ne la firent plus souffrir; enfin quatre mois s'étaient à peine écoulés que tout était rétabli dans l'ordre naturel et la malade rendue à une santé parfaite dont elle n'a cessé de jouir jusqu'à ce jour (1).

De l'Asthme ou de la difficulté de respirer.

Tous ceux qui connaissent l'action de l'air sur les organes de la respiration et l'harmonie qu'il doit établir, savent aussi combien les fonctions de ces organes sont gênées lorsque cet élément ne s'y introduit

(1) La citoyenne Foin, épouse du Peintre, rue de la Parcheminerie, n°. 411.

pas dans les qualité et quantité nécessaires, et combien souffrent les personnes qui se trouvent dans cette position ; si elles courent ou si elles montent vers quelqu'endroit élevé la respiration devient pénible. A l'enrouement succèdent une toux et des flatulences dans les parties circonvoisines du cœur, qui rendent la vie insupportable ; elles sont souvent incommodées par des rapports, leur sommeil est difficile et mêlé de songes quelquefois affreux ; la poitrine toujours opprimée le devient encore davantage à certains états de l'atmosphère ; si l'on consulte leur moral, on verra qu'elles ont un dégoût général pour la vie ; que les occupations, qui avant cette maladie faisaient leurs délices, ne leur paraissent plus qu'un fardeau pesant dont elles voudraient être débarrassées.

Ce ne sont point les seuls symptômes alarmans qui résultent de la pénurie de l'air ou de son altération, leurs effets deviennent plus désastreux par l'abondance de l'humeur qui obstrue les vésicules pulmonaires ou par le spasme des parties environnantes.

Dans l'état dont je viens de parler, la vie du malade n'éprouve aucun danger, aussi l'a-t-on appelé le premier degré de l'atshme ; mais il n'en est pas de même dans le second et le troisième degré de cette maladie ; non-seulement l'humeur qui obstrue les canaux aëriens rend la respiration difficile, mais elle empêche aussi la libre circulation du sang ; ce qui fait que, chez quelques sujets, les joues prennent de la couleur et les yeux sont proéminens comme si l'on exerçait une compression sur les vaisseaux du col ; ils ronflent tout éveillés ; il en est même dont la voix est si faible et si languissante, qu'on a de la peine à entendre les mots qu'ils prononcent ; ils recherchent avec avidité l'air frais et libre, la campagne et les lieux découverts leur présentent des promenades délicieuses ; ils ne sont jamais bien dans les endroits clos, parce qu'ils ne croyent pas y trouver assez d'air. Les deux mains sur les hanches ils s'efforcent de tenir le col et la gorge dans une situation très-élevée ; ils ouvrent la bouche de toute sa grandeur et ne croient jamais l'ouvrir assez

pour aspirer la quantité d'air dont ils croient avoir besoin; d'autres ont le visage pâle, à l'exception des joues qui sont rouges, les parties circonvoisines du front et du col sont en sueur, la toux est aiguë et continuelle, on ne crache qu'une petite quantité de matières glaireuses plus ou moins limpides, et dont la froideur est sensible.

Dans l'aspiration le col se gonfle, les parties circonvoisines du cœur se resserrent, le pouls est fréquent et concentré, les jambes diminuent et s'affaiblissent; quelquefois ces symptômes deviennent plus menaçans, les engorgemens dont j'ai parlé sont si considérables, que le malade a des accès de suffocation semblables à ceux qu'éprouvent les épileptiques; mais comme il n'est point de crises ou d'efforts de la nature qui ne soient autant de combats livrés à l'humeur morbifique, celle-ci perd de sa tenacité, un fluide apporté par l'air qui s'est introduit entre ses molécules, lui fait perdre de sa densité et abandonner une partie où elle devenait funeste; aussi voit-on souvent, avec une espèce de surprise aux accidens qui ont paru mettre le

malade dans le plus grand danger, succéder le plus grand calme, les crachats devenir tout-à-coup plus faciles; et, comme si les canaux s'étaient entendus pour se désobstruer au même signal, toutes les excrétions se rétablir.

On a pensé que la difficulté de respirer pouvait être occasionnée par des engorgemens purement sanguins. Je ne partage point ce sentiment, ce fluide ne peut seul en devenir la cause immédiate, il ne dilate outre mesure ses canaux naturels que parce que l'humeur glaireuse ou de la transpiration (1), dont il se débarrasse difficilement, augmente son volume. Je desire que cette opinion soit adoptée par les personnes qui trop souvent conseillent la saignée dans cette maladie qui n'exige, la plupart du tems, que les délayans et les

(1) L'humeur glaireuse est, comme je l'ai dit ailleurs, plus ou moins dense. Il n'est peut-être point de maladie où cette observation puisse être faite avec plus d'exactitude que dans l'asthme; on a donc eu raison de le distinguer en sec et en humide; on sait que l'air humide convient dans l'asthme sec, et l'air sec ou vif dans l'asthme humide.

incisifs, comme les fleurs de tussilage, de marrube, de pied de chat, de bouillon blanc et du miel. Néanmoins la difficulté de respirer est aussi quelquefois le résultat de quelques inconvéniens inséparables des états que l'on fait; des perruquiers, des tailleurs de pierre, ceux qui réduisent le plâtre en poussière, deviennent asthmatiques, parce que l'air porte dans le poumon une matière qui, arrivée à un certain volume, s'oppose à son introduction dans ce viscère; j'ai souvent ouvert dans les hôpitaux des ouvriers du genre dont je viens de parler, qui ne devaient cette maladie et la mort qu'à la poussière qu'ils avaient avalée dans l'inspiration Ainsi que Diemerbroechk, j'ai disséqué des tailleurs de pierre morts de l'asthme, et j'ai trouvé dans les cellules pulmonaires une grande quantité de poussière; les vaisseaux de cet organe en étaient si remplis, que je croyais souvent que mon scalpel pénétrait dans un monceau de sable.

Les personnes qui nettoyent la plume peuvent encore devenir atshmatiques en avalant du duvet. Diemerbroechk, que je

viens de citer, dit avoir vu mourir de l'atshme un homme qui en était tourmenté depuis long-tems ; je trouvai, dit-il, les cellules du poumon pleines de duvet. Les matelassiers, les cardeurs de laine et de coton, en un mot tous ceux qui, par état, travaillent dans un air chargé de poussière, peuvent devenir atshmatiques ; aussi le médecin doit-il avoir égard à la profession des malades et exiger d'eux, si la chose est possible, de l'abandonner, dès qu'ils s'apperçoivent qu'elle peut aggraver leur maladie.

Au reste, si nous en exceptons la difficulté de respirer à laquelle sont exposés les ouvriers dont je viens de parler et les personnes très-grasses (1). Cette affection n'est jamais que le résultat de la transpiration répercutée.

---

(1) Lorsque les personnes grasses et corpulentes se livrent à quelqu'exercice un peu violent, il résulte une dilatation extrême des vaisseaux qui rend la circulation difficile dans les poumons, et empêche l'air de s'y introduire en quantité suffisante, de-là l'étouffement qu'elles éprouvent, et qui est même chez quelques-unes accompagné de sifflemens.

De la Goutte.

On entend en général par goutte une maladie des jointures avec des douleurs plus ou moins violentes, le plus souvent sans fièvre, ordinairement accompagnée de rougeurs et de tumeurs, quelquefois sans l'un et l'autre.

On a cru devoir donner à cette maladie des noms relatifs aux parties affectées; ainsi on nomme *chiragre* celle des mains, *gonagre* celle des genoux, et *podagre* celle des pieds. On l'a nommée sciatique, lorsque la tête du fémur et la cavité cotiloïde de l'os ischium ou leurs parties circonvoisines sont le siége de la matière morbifique (1), les mots *régulière*, *anomale* et *vague* ont aussi servi à désigner celle qui observe de l'ordre dans sa marche, celle qui n'en observe point, et celle dont le paroxisme a lieu sans que l'humeur puisse avoir un siége déterminé.

---

(1) On l'a encore nommée Arthritis ou maladie articulaire.

Quoi qu'il en soit, si la goutte n'est pas la maladie la plus dangereuse, elle est souvent la plus digne de pitié par les douleurs affreuses qu'elle occasionne ; ce motif seul doit appeler l'attention de tout homme dévoué par état au soulagement de ses semblables.

Beaucoup d'auteurs ont écrit sur la goutte, et malgré le grand nombre de volumes qu'ils ont laissé sur cette matière, elle n'en reste pas moins couverte d'un voile épais et presqu'impénétrable ; le célèbre Stalh est de tous celui qui paraît avoir le plus approché de la vérité, en admettant, comme les sources les plus fréquentes de cette maladie, les affections vives de l'ame, telles que le chagrin, la trop longue contention d'esprit et l'abus des plaisirs : il est aisé de sentir que ce grand homme n'a pu adopter une pareille idée que parce qu'il savait que toutes ces causes agissent toujours en donnant à l'humeur de la transpiration, un mouvement rétrograde, que cette humeur est la seule qui puisse se coaguler et présenter aussi souvent autant d'opiniâtreté à se déplacer,

faire acquérir à la lymphe en s'identifiant avec elle un caractère dense ; qu'elle seule enfin peut obstruer les vaisseaux des articulations, les glandes sinoviales, etc. etc. Charier ou retenir avec elle des substances terreuses, gypseuses ou calcaires que l'on découvre par la dissection dans les articulations des goutteux. Stalh n'a donc pu admettre une idée sans l'autre, et je crois devoir être ici l'interprète de ce grand homme.

Mais, comme je l'ai dit plus haut, l'humeur glaireuse ne doit point toujours son origine à des causes morales, des causes purement physiques peuvent également la produire ; aussi la goutte dépend-elle souvent d'un séjour trop long dans des lieux froids et humides, de la cessation de quelques évacuations habituelles, d'un trop grand usage de bierre blanche, de cidre, de limonade, des farineux, etc. etc.

Les vices dartreux ou psoriques peuvent encore, lorsqu'ils sont répercutés, obliger, par l'irritation qu'ils exercent, la matière de la transpiration à se porter sur les capsules articulaires ; dans ce cas, ce n'est pas

seulement

seulement l'humeur glaireuse qui doit le plus particulièrement fixer l'attention du médecin ; il doit encore avoir égard à la nature du vice stimulant ou irritant qui la fait aborder sur les parties que je viens de nommer ; il sera donc sage de s'assurer, avant de se décider sur les remèdes que l'on devra conseiller dans la goutte, si le principe acide dont j'ai parlé plus haut, principe sans lequel la matière de la transpiration ne serait pas réduite en gelée ou glaires, et marcherait librement vers les voies qui lui sont naturelles pour s'échapper en vapeurs imperceptibles, doit être considéré comme la cause immédiate de l'abord de cette humeur sur les articulations ; ou si elle y est attirée par un des vices dont je viens de parler, il faudra donc établir un traitement relatif à ces différentes causes, autrement on n'obtiendrait aucun résultat satisfaisant des remèdes, parce que, convenables à certains cas de cette maladie, ils sont nécessairement contr'indiqués dans beaucoup d'autres.

Des Hémorroïdes (1).

La sécheresse de la peau qui est assez manifeste chez la plupart de ceux qui sont

---

(1) Hémorroïdes vient de deux mots grecs dont l'un signifie sang et l'autre écoulement; selon Aëtius cette maladie a pris le nom d'un serpent, nommé Hémorroïs, parce que les morsures de cet animal produisent une hémorragie.

Les hémorroïdes ne sont autre chose que des tumeurs variqueuses, ou le gonflement des veines hémorroïdales. Ce n'est pas seulement dans ces sortes de vaisseaux que le gonflement peut avoir lieu, il peut aussi exister ailleurs. Severinus (*de Recond. absces. nat. pag.* 290) dit avoir vu des hémorroïdes des narines. Quelques praticiens font mention des hémorroïdes de matrice; Hostius, selon Valentin, en a guéri une femme de Francfort.

Helwich prouve dans une longue dissertation insérée dans les Ephémérides d'Allemagne (*Decad.* 3 *année* 9 *et* 10. *obses.* 118. *pag.* 208), « que la bouche est » sujette à des hémorroïdes qu'on prend, dit-il, pour » une hémoptysie, parce que le sang qui remplit quelquefois la gorge, et qui sort par la bouche, vient » d'une veine dilatée dans cette cavité, et ouverte » d'elle-même, sur-tout quand cette évacuation n'a » point été précédée de fièvre, de toux, de vomissement ni de mal de tête; cette hémoptysie n'étant qu'un

tourmentés d'hémorroïdes, les pertes sanguino-glaireuses lorsque les hémorroïdes fluent, ou des selles en grande partie glaireuses, avec des cuissons lorsqu'elles ne fluent pas, tels sont les symptômes qui prouvent que cette maladie est le plus souvent produite par une portion plus ou moins considérable de la matière de la transpiration insensible qui, déposée dans les vaisseaux qui se distribuent à l'extrémité du rectum, les dilate outre-mesure, y gène la circulation du sang, et les rend, chez beaucoup de sujets, assez âcre, assez corrosif pour ronger le calibre de ses vais-

---

» flux de sang qui débarrasse les veines variqueuses, doit » être regardée comme hémorroïdale ; le même auteur » prétend encore, dans le même endroit, qu'il est plus » facile de reconnaître des hémorroïdes de la vessie, » parce que des vaisseaux hémorroïdaux communiquent » avec les veines de cette partie ». On sait en effet que quelques rameaux de la veine hémorroïdale externe, vont se répandre au col de la vessie ; aussi ne suis-je point étonné de voir quelquefois des pissemens de sang par la suppression du flux hémorroïdal. C'est la combinaison de cette humeur avec le sang qui donne à ce fluide la qualité noire qu'on lui remarque, lorsque les vaisseaux hémorroïdaux viennent à se rompre.

seaux et irriter les nerfs ; de-là le flux sanguin et les douleurs souvent excessives qu'on endure, quelquefois fort long-tems.

En admettant que l'humeur glaireuse joue le plus grand rôle dans le gonflement variqueux des veines hémorroïdales, que cette humeur y établit un foyer morbifique, que c'est elle qui communique au sang plus ou moins de densité ; on sera obligé de placer parmi les causes des hémorroïdes, toutes celles qui peuvent donner lieu à la formation des glaires, et je suis persuadé qu'il n'est aucun praticien un peu attentif qui n'ait observé que lorsque les hommes de lettres, les savans, les personnes qui ont commis des excès dans la masturbation, ou qui ont eu des chagrins vifs, celles qui habitent des pays marécageux ou qui font un usage trop abondant de la bierre blanche, des boissons rafraîchissantes ou acides, des farineux, etc. etc. se plaignent également et des hémorroïdes et de beaucoup de glaires.

Cette assertion est démontrée par des exemples trop multipliés pour que j'aie besoin de prolonger cet article par de nom-

breuses citations; je me bornerai à deux faits. Le premier est rapporté dans le troisième volume des actes de Berlin, année première, observation 75, page 157. Le second m'est particulier.

Premier Fait.

Un homme de quarante ans, toujours valétudinaire, résolut d'exciter chez lui le flux hémorroïdal; après s'être purgé pendant le mois de mai, les hémorroïdes survinrent, il en sortit une matière blanche comme le sperme de grenouille à la quantité de dix livres (1), cette évacuation l'af-

(1) Il est du caractère de l'humeur glaireuse d'être extrêmement blanche, et elle ne perd de cette couleur qu'autant qu'elle se mêlange avec d'autres humeurs, comme la bile et le sang; mais le plus souvent celle qu'on lui trouve, appartient à la matière fécale, qui, comme l'on sait, est sujette à bien des variations. C'est cette humeur qu'Hyppocrate a désignée par ces mots latins: *pituita alba*, pituite blanche. *Si a pituitâ albâ occupato alvi profluvium vehemens accedat, solutio fit.* Hypp. de judicat, pag. 398.

On l'a comparée, à cause de sa blancheur, à un blanc d'œuf, *clarum ovi.*

faiblit beaucoup, mais depuis ce moment il reprit sa santé (1).

Second Fait.

Depuis trois ans le citoyen Rafard de Brienne, chef de bureau au ministère des Finances, était tourmenté d'une jaunisse qu'une foule de remèdes n'avaient pu dissiper, ainsi que d'un flux de sang hémorroïdal qui lui prenait presque tous les mois et qui durait quelquefois pendant vingt jours, il les devait à un travail pénible de cabinet, par conséquent à une vie sédentaire. Cet ouvrage lui était tombé sous la main. Il n'hésita point, après l'avoir lu, de rapporter ces accidens à une humeur glaireuse qui, chez lui, était très-abondante ; le citoyen Rafard se détermina à

(1) Cette citation eût été plus exacte si on y eût fait mention des causes qui avaient déterminé les hémorroïdes ; mais je l'ai préférée à d'autres qui auraient eu plus de rapport à cet article, parce qu'en prouvant le fond de la question, elle présente, par la quantité énorme d'humeur glaireuse que rendit le malade, une particularité extraordinaire.

attaquer cette humeur avec les moyens que je conseille aujourd'hui, et telle a été leur efficacité à son égard que, depuis cinq ans, la jaunisse, les glaires et le flux de sang ne l'ont plus du tout inquiété.

On ne peut, sans faire preuve d'ignorance, mettre en question si les hémorroïdes sont une véritable maladie, on rencontre cependant tous les jours des personnes qui prétendent que leur flux est un bienfait de la nature qu'il faut toujours respecter et dont la suppression peut avoir les plus grands inconvéniens ; mais comme le dit Hilchen (Tissot, lettre à M. Zimmermann, page 49.), « que les partisans des » hémorroïdes les vantent tant qu'ils vou- » dront, qu'ils en élèvent l'utilité jus- » qu'aux nues ; quant à nous, nous croyons » être en droit de les regarder toujours et » méritoirement suspectes, car le flux hé- » morroïdal est un apanage des santés » chancelantes, et ces merveilles, que ces » médecins hémorroïdaux se promettent, » ne produisent souvent que des effets » très-fâcheux ».

Certes si, comme j'ai eu occasion de le

dire dans mon traité de la gonorhée bénigne, on supprime le flux hémorroïdal sans précaution, avant d'en avoir combattu la cause et détruit entièrement le foyer; on ne peut s'attendre qu'à des accidens plus ou moins graves; j'en ai moi-même vu plusieurs exemples; mais au contraire, si par un traitement méthodique, on commence par attaquer l'humeur qui fait affluer le sang dans les vaisseaux hémorroïdaux, si les remèdes qu'on emploie ont en même tems la faculté de diriger cette humeur sur le tube intestinal et de l'évacuer par les selles, on n'aura jamais à se repentir d'avoir terminé cet écoulement toujours dangereux dans ses conséquences, parce qu'on n'aura pas à appréhender de métastase; il est donc bien imprudent de publier que le flux hémorroïdal est une maladie nécessaire.

Si parmi les individus qui ont à se plaindre des hémorroïdes, il s'en trouve d'assez favorisés de la nature pour n'en être point incommodés, beaucoup plus mènent une vie très-malheureuse et digne de l'attention des médecins qui, loin de les entretenir

dans l'idée que cet écoulement les préserve de maladies graves, doivent faire tous leurs efforts pour en détruire la cause. Je sais bien que peu de personnes veulent s'astreindre à suivre un traitement qui ne peut être que long, sur-tout si les hémorroïdes existent depuis long-tems, parce qu'on ne saurait trop prendre de précaution pour en combattre la cause et empêcher que les humeurs ne se portent sur des organes essentiels à la vie (1). Aussi est-ce plutôt à l'indocilité, à l'impatience trop ordinaire des malades, qu'à la crainte de leur nuire, qu'on doit attribuer l'espèce de dégoût que montrent quelques gens de l'art à entreprendre cette maladie, comme

---

(1) On lit dans les Ephém. d'Allemagne, tom. premier an 3, obs. 331, pag. 468, que Sébizius ayant supprimé imprudemment un flux hémorroïdal, en appliquant sur l'anus un emplâtre de tabac, la personne devint scorbutique, et fut attaquée d'une fièvre quarte qui termina ses jours. On lit encore dans les nouveaux journaux d'Allemagne, vol. 2, obs. 168, pag. 428, qu'un tailleur, âgé de 60 ans, ayant supprimé ses hémorroïdes, en faisant un usage excessif des narcotiques, mourut de marasme.

elle pourrait l'être, et qui fait dire à quelques-uns d'eux, que l'on doit bien se garder de supprimer le flux hémorroïdal.

Si les douleurs qu'on éprouve souvent à l'anus et les désagrémens qu'occasionne toujours ce genre d'évacuations n'étaient point des motifs assez puissans pour déterminer les personnes attaquées d'hémorroïdes à s'en débarrasser, elles n'ont qu'à consulter les ouvrages de ceux qui ont écrit de bonne foi sur cette matière, elles verront que si des individus ont le privilège de porter la vie fort loin avec cette incommodité, si d'autres sont assez heureux pour qu'elles disparaissent sans le secours de l'art, si enfin il en est chez qui cette évacuation, lorsqu'elle existe depuis longtems, est aussi salutaire que le vessicatoire qu'on croit devoir établir pour débarrasser le sang d'un vice qui l'affecte; il en est un bien plus grand nombre qui, ayant trop compté sur ces avantages, ont été victimes d'une confiance aveugle dans les ressources de la nature, le plus souvent trop faibles pour vaincre un pareil ennemi. Ne sait-on pas d'ailleurs qu'il n'est

aucun de ceux qui sont attaqués d'hémorroïdes qu'elles n'exposent à chaque instant à des accidens extrêmement graves. On ne voit que trop souvent des fistules à l'anus en être le triste résultat (1).

---

(1) Hyppocrate dit que la suppression des hémorroïdes donne lieu à la manie, à l'*hydropisie* et la *phthisie;* Joubert et Sennert, à l'*épilepsie*, *Licthère*, à la *fièvre quarte*, à la *dyssenterie* et la *strangurie;* Amatus Lusitanus, à l'*hémoptysie;* Monavius à la *goutte* et des *tumeurs à la rate;* Paté, à la *galle*, à *des ulcères corrosifs* et des *fistules*. Un homme, dit Hunet Wolffius, Eph. germ. déc. 2 an 1, obs. 119, p. 193, avait des hémorroïdes qui fluaient dans un tems réglé; toutes les fois qu'il commettait quelques erreurs dans le régime, elles se gonflaient extraordinairement; son remède était alors d'y appliquer une figue broyée avec le miel rosat, de frotter ensuite la partie avec un morceau de drap rude pour ouvrir les veines; mais un jour un barbier les ayant ouvertes, il en sortit une si grande quantité de sang, qu'il en perdit les forces, et éprouva les douleurs les plus violentes; il fallait avoir recours aux astringens qui, en arrêtant le sang, arrêtèrent aussi l'humeur dans les vaisseaux hémorroïdaux, dont le calibre fut rongé, et il en résulta un ulcère fistuleux. Hunerwolphius assure que ce ne fut pas le seul accident; car l'acrimonie s'étant communiquée au cerveau, le malade fut attaqué d'une épilepsie, dont

Quels sont les gens de l'art un peu versés dans la pratique de la médecine qui n'ont pas observé que la moindre erreur dans le régime, un chagrin vif, une passion violente, comme la colère, sur-tout le passage d'un atmosphère chaud dans un atmosphère humide, peuvent rendre l'humeur morbifique beaucoup plus maligne et occasionner son transport sur des parties où les ravages qu'elle commettra seront beaucoup plus prompts et beaucoup plus dangereux qu'à l'extrémité du rectum.

On m'objectera sans doute que toutes les fois qu'on a essayé de guérir les hémorroïdes, quelques jours après se sont déclarées, soit des douleurs à la tête, soit des esquinancies, soit des maladies de poitrine, soit enfin la cardialgie (1) avec des engorgemens rebelles dans les viscères du bas-ventre; ces faits sont incontestables, mais ils prouvent en général un défaut

---

les accès revenant tous les jours, lui laissaient à peine trois heures d'intervalle, et le firent mourir à la fleur de son âge.

(1) Douleur au creux de l'estomac.

de méthode dans la manière de traiter cette maladie et non l'obligation de la laisser subsister.

Je le répète, la guérison des hémorroïdes ne peut être dangereuse si les remèdes sont pris parmi ceux qui ont la faculté de combattre avec succès l'humeur qui fait affluer le sang dans les vaisseaux hémorroïdaux et de l'évacuer par les selles, parce qu'alors il est impossible qu'il en résulte le moindre accident. Mais quoique l'humeur glaireuse doive être regardée comme la principale cause de la formation des hémorroïdes, et qu'elle soit très-âcre chez quelques sujets et même corrosive chez d'autres, ce qui la rend capable d'établir un foyer d'irritation très-actif; il peut arriver souvent néanmoins qu'elle n'ait qu'une influence secondaire et qu'elle soit attirée sur l'extrémité du rectum par l'action stimulante d'un vice qui lui serait absolument étranger; dans tous ces cas il faut s'occuper de l'évacuer, mais on ne serait que pallier le mal, si l'on n'avait pas égard aux circonstances qui ont précédées les hémorroïdes ou qui les accompagnent,

il est donc nécessaire de s'assurer avant de conseiller des remèdes, si elles n'appartiennent point uniquement au transport spontané de la matière de la sueur ou de la transpiration insensible sur le rectum, ou si elle ne serait point l'effet d'un vice étranger à cette cause comme les vices connus sous les noms de psorique ou galeux, dartreux et scorbutique (1).

Quoique beaucoup des faits que je vais rapporter se trouvent consignés dans mon ouvrage sur l'épilepsie, j'ai cru devoir leur donner une nouvelle place dans celui-ci ; 1°. parce qu'ils sont très-propres à étayer la théorie qui y est contenue ; et 2°. parce le nombre des personnes, qui se trouvent dans le cas de se le procurer, est beaucoup plus grand que celui que peut intéresser la lecture d'un traité sur le haut mal.

---

(1) Ces vices étant ceux qui forment souvent cette complication, je donnerai à la fin de cet ouvrage la description de leurs caractères particuliers.

De l'Épilepsie occasionnée par des chagrins vifs.

Si, comme je l'ai dit au commencement de cet ouvrage, toutes les fois que l'ame éprouve des peines vives, des affections extraordinaires capables de faire éprouver au cœur des contractions longues et fatigantes, il s'établit un foyer d'irritation vers lequel la matière de la sueur ou de la transpiration insensible est forcée de se porter, on ne pourra point admettre d'autre cause immédiate de l'épilepsie que l'humeur glaireuse, toutes les fois que cette maladie aura commencé, ou lorsqu'on est accablé de chagrins, ou que quelque tems après que la peau devient sèche et l'estomac se dérange; aussi ne doit-on pas être surpris qu'un grand nombre d'observateurs citent des faits à l'appui de ce sentiment.

M. Chaumel, médecin célèbre de la faculté de Paris, dit avoir traité une femme de 28 à 29 ans chez qui cette maladie reconnaissait pour cause de violens chagrins

qu'elle avait été forcée d'étouffer ; cette femme commença à être tourmentée de migraines qui duraient vingt-quatre heures et auxquelles succédait un vomissement de sang épais et noirâtre, sans effort et sans toux : la crise se terminait par une faiblesse et un évanouissement. Cette situation, qui fut la même pendant deux années, ne lui empêcha point d'avoir deux enfans vers le dernier tems de la grossesse, elle était plus sujette au vomissement de sang, toujours précédé d'une douleur vive dans la région du foie. En 1733 les chagrins redoublèrent, ce qui aggrava les accidens : il survint une jaunisse ; mais les accès étant venus quelques tems après, et la malade étant tombée dans l'évanouissement, on s'apperçut qu'elle était couverte d'une sueur épaisse, les linges dont on l'essuya furent teints dans l'instant même d'une couleur saffranique. La jaunisse se dissipa, ce qui fit croire *avec raison* à M. Chaumel, que l'épilepsie qui n'en fut pas détruite pour cela, était occasionnée par la bile arrêtée dans le foie, laquelle par son âcreté irritait le genre nerveux ; les accès commençaient

commençaient par des convulsions si fortes, que la tête était retirée sur l'épaule droite, ainsi que le bras du même côté, l'épine du dos courbée en arc ; la malade criait qu'on lui tirât les jambes et le bras droit ; mais, comme dans la plupart des maladies convulsives, la force des muscles était presqu'insurmontable; les convulsions auxquelles les vomissemens succédaient, se terminaient par l'évanouissement ; la crise passée, la malade se relevait sans se ressouvenir le plus souvent de ce qu'elle avait souffert ; elle reprenait son train de vie ordinaire, quoique fort languissante et fort abattue.

« Un de nos plus grands médecins, dit » M. Chomel, la voyait ; mais la guérison » qui ne pouvait être que fort lente, n'al- » lant pas assez vîte à son gré, elle se mit » entre les mains d'un homme qui promit » de la guérir en peu de tems ; elle n'eut » pas plutôt pris ses remèdes que les con- » vulsions augmentèrent et se firent sentir » dans tous les viscères du bas-ventre » avec des douleurs très-aiguës qui se com- » muniquaient jusqu'à la tête ; la malade

» était pendant des demi-heures sans rien
» voir. Au lieu de ses vomissemens ordi-
» naires, et lors même qu'ils arrivaient,
» il lui sortait souvent une grande quan-
» tité de sérosité sanguinolente, tantôt
» par le bout du sein droit, tantôt par le
» nombril et par l'ouraque qui se rouvrait,
» et alors la sérosité avait une forte odeur
» d'urine. Ces convulsions, toujours af-
» freuses, et ces sortes d'évacuations reve-
» nant deux fois par jour, la malade
» tomba dans un état qui ne laissait pres-
» que plus d'espoir, lorsque M. Chomel,
» qui appela pour conseil M. Astruc, la
» vit pour la première fois ; c'était en
» décembre 1733. Ces deux savans la trou-
» vèrent dans le commencement d'une
» grossesse, ce qui les étonna fort : néan-
» moins avec leurs soins sa santé devint
» beaucoup meilleure : il n'y eut qu'un ac-
» cident de remarquable dans le troisième
» mois de la grossesse, ce fut un vomis-
» sement accompagné de tant d'efforts,
» qu'il sortit par le nombril une once et
» demie de sang épais et caillé. Au mois
» d'août, elle accoucha d'un enfant très-

» sain, contre l'attente de tout le monde ;
» elle a eu pendant près de deux ans une
» santé assez chancelante ; le moindre
» chagrin lui causait des évanouissemens
» épileptiques : les lavemens et les plus
» légers purgatifs lui donnaient des con-
» vulsions ; mais elle n'avait pas ses an-
» ciennes évacuations extraordinaires (1)».

Tissot fait mention d'une femme chez qui un violent chagrin avait occasionné des accès bien graves ; elle en avait un toutes les fois que quelque chose lui faisait de la peine (2).

Douzième Observation.

Le citoyen S.... actuellement âgé de 55 ans, était épileptique depuis 12 ans ; tout avait été mis en usage pour le débarrasser de cette maladie, jusqu'au moment où il me consulta ; c'était au mois de décembre 1789 : comme il la devait à des chagrins vifs et à une très-grande ap-

(1) Acad. hist. 1732, pag. 49, art. 7.

(2) De l'Epilepsie, pag. 63.

plication à l'étude, et que d'ailleurs l'humeur glaireuse était chez lui fort abondante, j'espérai obtenir quelques succès en attaquant cette humeur que je considérai comme la cause immédiate des accidens qu'il éprouvait; ses crises se répétaient plus de deux fois par mois et duraient souvent trois ou quatre heures; je crus devoir prendre à son égard un ton d'assurance que je n'avais jamais avec ceux qui l'entouraient; je lui promis sa guérison en lui témoignant le desir que j'aurais de voir la fièvre venir au secours de la nature; je lui citai à ce sujet cet aphorisme d'Hyppocrate, *affectus nervorum febris sanat.* Cette idée lui parut si extraordinaire, que malgré que je le visse tous les jours, il ne me parlait plus de son traitement et peut-être n'en eut-il jamais été question, si une fièvre d'un caractère malin ne se fut manifestée quinze jours après. Ce fut alors que se rappelant ce que je lui avais dit dans notre premier entretien, il me pria de lui donner mes soins et me témoigna une confiance sans bornes. Je fus on ne peut mieux secondé,

mon malade eut plusieurs jours de suite la fièvre, dont les effets salutaires, joints à ceux que produisirent nécessairement des purgatifs doux unis à des toniques dont je lui fis faire un usage presque journalier pendant six semaines, contribuèrent beaucoup à détruire le foyer morbifique et à donner à l'humeur glaireuse la fluidité convenable à son évacuation, soit par la peau, soit par les selles; quoique depuis ce traitement il n'ait point été exempt d'inquiétudes très-vives pendant le cours de la révolution, il n'a pas eu la plus légère atteinte d'une maladie dont il ne croyait jamais pouvoir se débarrasser. Ainsi nous apprîmes, par notre propre expérience, que la fièvre opère dans certains cas, comme dans l'épilepsie, une crise très-avantageuse. Le tempérament de ce malade étant appauvri depuis long-tems, j'avais les plus grandes précautions à prendre, aussi ne le quittais-je guères; je me fis faire un lit dans sa chambre, afin d'observer d'avantage et lui porter des secours en cas de besoin. Pendant vingt jours il me fut impossible de reposer une heure de

suite, non qu'il fut violemment agité, comme j'aurais pu m'y attendre ; mais par les cris plaintifs et soutenus qu'il faisait : son sommeil n'en était point interrompu, et de son aveu il n'a eu à se plaindre, pendant tout le cours de son traitement, que de coliques légères qui commençaient un instant avant d'aller à la garde-robe, et qui finissaient avec l'évacuation ; ses selles et ses urines extrêmement noires et chargées de matières épaisses et gluantes, me confirmèrent dans l'opinion que j'avais toujours eu que l'épilepsie, ainsi que bien d'autres maladies du même genre, reconnaissent pour cause immédiate, lorsqu'elles sont déterminées par des affections morales, une humeur glaireuse qui par fois se résout dans la masse des liqueurs et circule avec elles (alors le malade est tranquille), et par fois se dépose en plus ou moins grande quantité sur l'organe où une affection vive de l'ame et de la nature de celles qui déterminent le systole du cœur (1), a établi un foyer d'irritation, ce qui nécessite la crise.

(1) Qui resserrent le cœur.

J'ai donné, il y a quatre ans avec le même succès, mes soins à un épileptique âgé de 30 ans, et d'un tempérament sanguin, qui devait à la même cause les accès d'épilepsie dont il était attaqué. Le sujet de son chagrin fut de voir une demoiselle, qu'il aimait tendrement, donner la préférence à son rival. « A peine eus-je appris, me dit-» il, l'infidélité de celle qui se disait mon » amie, que je sentis à la région du cœur, » et principalement à la fosse de l'estomac, un mal-aise inexprimable: tous » mes sens se troublèrent: un boulversement général dans toute la machine ne » tarda pas à se déclarer; ma bouche devint pâteuse, et je ressentis un froid » égal à celui que j'ai éprouvé quelquefois » au commencement des accès de fièvre. » C'était peu de tems après le dîner, que » j'appris cette nouvelle affreuse pour un » homme sensible; j'avais eu jusques-là » beaucoup d'appétit, mais mon estomac » se trouva tout-à-coup si dérangé, que, » malgré les efforts que je fis pour prendre » quelque nourriture, il ne voulut rien » recevoir. Je ne saurais vous peindre la

» situation de mon ame, pendant quinze
» jours que je ne pus me confier à per-
» sonne, et après lesquels arriva le pre-
» mier accès de ma triste maladie ; il y
» a actuellement six ans que j'ai à m'en
» plaindre ; cependant je dois vous dire
» qu'elle m'a laissé pendant ce laps de
» tems des intervalles assez longs ; je les
» ai attribués, depuis que j'ai lu votre
» Traité des Glaires, à des diarrhées glai-
» reuses que j'éprouvais par le seul bien-
» fait de la nature. Ce qui a achevé de
» me convaincre que les glaires étaient
» la cause immédiate de ma maladie,
» c'est que, depuis huit mois que je n'ai
» point eu de ces sortes d'évacuations,
» j'ai eu des accès violens ».

J'ai été consulté, il y a quatre ans, par une dame, âgée de 36 ans, dont le tempérament était sanguin ; après avoir pleuré pendant plusieurs jours la perte d'un fils qu'elle aimait tendrement, elle sentit peu-à-peu ses forces s'épuiser, son teint qui avait des couleurs assez vives les perdit insensiblement ; sa peau devint sèche, son estomac s'affaiblit, elle n'eut plus

d'appétit, ses nerfs s'affectèrent et les glaires se présentèrent en abondance dans ses selles et ses urines; cette femme, auparavant assez courageuse, était devenue si timide, qu'un enfant lui en aurait imposé; elle fit part de l'inquiétude que lui occasionnait sa situation à un médecin, qui lui ordonna des remèdes dont elle commençait déjà à éprouver des effets satisfaisans, lorqu'effrayée des propos injurieux d'un homme ivre, elle eut trente minutes après un accès d'épilepsie des plus violens dont je ne vis que la fin, elle en eut le lendemain un second en ma présence, mais beaucoup moins violent et qui ne dura pas plus de huit minutes.

Pour s'opposer au retour des accès, il fallait empêcher le foyer d'irritation de se fortifier et en détourner au plus vîte l'humeur glaireuse dont ses selles et ses urines paraissaient beaucoup moins chargées qu'à l'ordinaire; quoiqu'elle fut très-faible, je me décidai à la purger le même jour; elle obtint dans la nuit quatre évacuations presqu'entièrement glaireuses et qui débarrassèrent tellement son estomac,

que dès le lendemain l'appétit fut sensiblement meilleur, la digestion un peu moins lente et que des mouvemens de spasme qui, depuis vingt-quatre heures, paraissaient attaquer sans discontinuer toutes les parties de son corps, étaient presqu'entièrement dissipées ; aussi crus-je devoir en conclure qu'il n'y avait plus à craindre le retour des accès. Néanmoins je conseillai à cette femme de se purger de tems à autre pendant un an, aussi a-t-elle continué depuis de se porter aussi bien qu'avant la perte de son fils.

Il me serait facile de citer d'autres faits, pour prouver que l'épilepsie peut dépendre d'un chagrin vif et concentré ; mais dans la crainte de fatiguer l'attention du lecteur, je m'en tiendrai à ceux que je viens de rapporter, pour passer sur-le-champ aux faits relatifs à la trop grande contention d'esprit.

De l'Épilepsie occasionnée par la trop grande contention d'esprit.

J'ai dit également au commencement de cet ouvrage, que, toutes les fois que l'ame était extrêmement occupée, même d'objets qui ne lui déplaisaient pas, toutes les forces physiques se réunissaient au foyer établi par l'attention soutenue, et qu'il en résultait une faiblesse dans toutes les parties de l'organisation. J'ai dit encore que si la contention était trop long-tems prolongée, l'organe qui en était le siége et qui pouvait être la plupart du tems un des plus essentiels à la vie, accablé par le poids, souvent énorme, d'une portion de la matière de la transpiration insensible qui lui était apportée peu-à-peu par les fluides, forcés de suivre la direction du foyer irritant, se démunissait de la force réactive, qu'il ne pouvait, par conséquent, donner à cette humeur le degré d'impulsion dont elle a besoin pour reprendre son cours; il est donc facile de concevoir, d'après cela, comment toujours

accompagnée d'un principe acide, elle peut, en agaçant les nerfs du foyer même où elle se réduit en gelée, devenir la cause des accès d'épilepsie. Aussi doit-on ajouter foi à ceux des auteurs qui ont assuré que cette maladie dépendait souvent de la trop grande application de l'esprit. Gallien assure qu'en rétablissant l'estomac entièrement délabré d'un jeune grammairien, il le guérit d'une épilepsie dont il avait des accès toutes les fois qu'il pensait fortement, qu'il enseignait avec contention d'esprit, ou qu'il lui prenait des accès de colère. Si l'on en juge par le traitement qu'ordonna Gallien, on verra qu'il ne reconnaissait pour cause immédiate de la maladie de ce jeune homme, qu'une humeur pituiteuse ou glaireuse.

« Il y avait déjà trois mois que je n'a-
» vais eu de crise, m'écrivait, il y a
» quelque tems, un de mes malades, et
» je croyais toucher à ma guérison, lors-
» qu'à la suite d'une applicatiou longue
» et opiniâtre à un sujet difficile, je me
» suis vu atteint d'une nouvelle crise,
» beaucoup moins forte à la vérité que

» les précédentes ; mais qui ne m'a pas » moins convaincu que, pour guérir, il » fallait vivre dans l'insouciance ».

Ce malade d'un tempérament pituiteux, et par conséquent l'un de ceux qui, comme je l'ai dit ailleurs, sont les plus disposés à cette espèce de maladie, en était attaqué depuis cinq ans : il n'avait cessé, jusqu'à l'époque où il me consulta, d'avoir des crises tous les huit à dix jours, et quelquefois à des intervalles moins éloignés ; il y avait déjà trois mois qu'il était évacué tous les jours une ou deux fois ; ces évacuations ne l'avaient aucunement fatigué, j'avais reconnu que cette épilepsie dépendait d'une affection de l'ame ; je supposais sa guérison bien avancée, et j'étais d'autant plus porté à le croire, que sa peau, devenue sèche, avait repris son ancienne douceur, et que son caractère, mélancolique depuis sa maladie, commençait à redevenir accessible à la gaieté ; mais, sans doute, le foyer morbifique n'était pas entièrement détruit, quoïque les humeurs eussent contracté depuis trois mois l'habitude de se porter sur le tube intestinal,

et je craignais bien, que cette rechûte ne reculât de beaucoup sa guérison; mais heureusement ma crainte ne s'est point réalisée, le malade jouit aujourd'hui d'une santé parfaite, ainsi que me l'a mandé, il y a peu de jours, un de ses parens.

Je reçois à l'instant un mémoire à consulter que je crois devoir placer, il m'est adressé de la Rochelle par le médecin du malade qui en fait le sujet.

« Le citoyen B. âgé de vingt-cinq ans, avait passé tout le tems de sa vie sans nulle incommodité; dans son enfance il avait eu beaucoup de mal à la tête et au derrière de ses oreilles, ce qui l'avait tellement purgé qu'il était devenu très-robuste. On le mit de très-bonne heure dans différens colléges, et notamment dans celui de Saintes, où il resta jusqu'à l'âge de seize ans sans éprouver d'autre maladie que la fièvre réglée qu'il avait ordinairement chaque année vers le mois d'août; pendant ses études, qu'il suivit avec beaucoup de succès, sa santé ne fut jamais altérée; à l'âge de seize ans il rentra dans ses foyers où il passa une année entière

dans un parfait repos, depuis il s'adonna à l'étude des mathématiques, et en suivit les différens cours soit à Agen, soit à Bordeaux, sans éprouver la plus légère indisposition; quoique les alimens de première nécessité fussent devenus très-rares, et qu'il fut obligé de vivre dans les différentes pensions où il se trouva, de légumes, patates, cochon, etc. nourriture à laquelle il n'était pas accoutumé, cependant il n'en ressentit que beaucoup d'échauffement; pendant les vacances qu'il passa chez lui, on lui fit prendre beaucoup de lavage rafraîchissant; naturellement bilieux, il avait à cette époque la langue chargée et extrêmement jaune; le jeune homme prétendait avoir un besoin extrême d'être purgé, mais comme il était de très-bon appétit on ne le jugea pas nécessaire; il se rendit à Bordeaux, au mois de brumaire de l'an 3, pour subir les examens qui devaient avoir lieu, pour l'admission des élèves à l'Ecole Polythecnique; il travailla nuit et jour en attendant l'ouverture des examens, et passa même quatre nuits entières sans se coucher; il se crut bien

payé de ses peines puisqu'il fut admis, et que l'examinateur et les différens commissaires rendirent de lui les témoignages les plus flateurs; énorgueilli de ses premiers succès dans une carrière aussi épineuse, il voulut continuer de travailler avec une application si forcée, qu'il ne se donnait pas le tems de prendre le moindre délassement; il travailla au moins huit heures par jour pendant deux mois consécutifs.

» Devant partir pour Paris pour aller occuper la place qu'il avait obtenue à l'école, il revint chez ses parens pour prendre congé d'eux; pendant son voyage il eut beaucoup de mal d'estomac et finit par se trouver mal; un de ses amis, qui était avec lui dans la voiture, crut qu'il s'amusait, il le secoua, et il revint à lui; il avait resté un quart-d'heure sans connaissance: étant revenu à lui, son ami l'engagea à descendre de voiture, ce qu'il fit; après avoir marché, il fut entièrement remis, il ne fut nullement surpris de cet accident, parce qu'assez ordinairement la voiture lui faisait cet effet; il passa quinze jours chez lui en bonne santé, il est naturellement

turellement très-vif, gai et fort occupé de ses plaisirs ; un matin, en déjeûnant, il se trouva seul, il tomba comme un bâton de sa hauteur sans avoir ressenti aucun mal, il s'écrasa la figure, se mordit la langue, et resta sans connaissance pendant demi-heure ; revenu à lui, il ne ressentit d'autre mal qu'un grand étourdissement ; ses parens crurent, ainsi qu'un officier de santé qui fut appellé, que c'était l'effet d'une indigestion ; on fit prendre au malade beaucoup de thé, et on le tint à la diète toute la journée qu'il passa très-bien ; le soir, ayant voulu lire, il éprouva une autre attaque semblable à celle qu'il avait eu le matin, ce qui effraya beaucoup ses parens : il y eut deux officiers de santé appelés qui ordonnèrent un bain de jambes, des lavemens et enfin trois grains d'émétique, le malade vomit très-peu et passa assez bien la nuit, le matin on lui donna un purgatif ; demi-heure après qu'il l'eut pris, il éprouva encore une autre attaque, mais qui fut moins forte que les précédentes. Dans ses différens accès il tordait les bras, mordait sa langue et avait même un peu

d'écume sur la bouche ; il fut purgé quatre fois, rendit beaucoup de glaires, et il se trouva parfaitement rétabli, après avoir resté un mois entier chez lui sans éprouver le plus léger symptôme, il résolut d'entreprendre son voyage, il était si impatient de se rendre à Paris que ses parens cédérent à ses instances. Les officiers de santé jugèrent qu'il n'avait plus rien à craindre, il partit donc, fit toute la route en très-bonne santé, et a passé trois mois à Paris, suivant avec exactitude les cours de l'école polytechnique ; vers la fin de floréal dernier, il se trouva occupé par une sombre mélancolie : il disait à ses parens, dans une lettre qu'il leur écrivait à cette époque, *qu'il ne voyait plus la nature qu'à travers un crèpe funèbre.* Ayant veillé une nuit pour lire, il tomba la tête sur le parquet, il eut un accès très-violent, son ami qui était au lit, voyant qu'il ne se couchait pas, se leva et le trouva dans cet état, employa tous les moyens qui furent en son pouvoir, le jeune homme revint enfin, se coucha et dormit d'un sommeil très-tranquille, le lendemain en

se levant, il était d'un rouge pourpre, il avait les cheveux hérissés et était entièrement défiguré; il eut encore un accès dans le cours de la journée; plusieurs médecins très-instruits de la capitale ont entrepris infructueusement sa guérison, ses crises ont lieu jusqu'à deux et trois fois par mois ».

Je possède beaucoup d'autres mémoires dans lesquels il est question d'épilepsie que l'on croit devoir attribuer à des travaux forcés de l'imagination; dans tous on se plaint d'avoir la peau sèche, l'estomac plus ou moins délabré et beaucoup de glaires.

De l'Épilepsie occasionnée par la peur.

Si l'on fait attention à ce que j'ai dit des effets de la trop grande contention d'esprit, on verra que ceux de la peur, qui de toutes les causes morales capables de donner lieu à des accès d'épilepsie, est la plus multipliée, doit offrir les mêmes résultats; que le cœur se resserre et qu'il s'établit également un foyer d'irritation

qui force l'humeur de la transpiration à s'y porter ; que cette humeur toujours irritante peut, en agaçant les nerfs de l'organe même où elle se réduit en gelée, mettre en convulsion tous ceux qui entrent dans la constitution de la machine animale et occasionner des accès d'épilepsie ; mais si dans le premier cas ces accès n'ont lieu qu'au bout d'un certain tems, dans le dernier, ils se présentent avec la plus grande promptitude ; l'éclair n'a pas plus de rapidité, et l'on conçoit difficilement qu'une personne jusques-là bien portante soit renversée comme d'un coup de foudre à l'aspect d'un objet quelconque qui la surprend par son apparition inopinée.

Il y a quinze ans que j'ai failli me noyer, m'écrivait, le 17 brumaire an 5, un habitant de Montpellier. J'éprouvai, comme bien vous pensez, une grande frayeur, c'est depuis ce tems-là que j'éprouve des accès que l'on dit épileptiques, ils ont lieu tous les commencemens de lune ; toutes les fois que j'en ai, il me descend des glaires et des eaux du cerveau sur la poitrine, tous mes nerfs se roidissent,

je perds toute connaissance, une écume me sort par la bouche.

Le citoyen Amet, officier de santé, demeurant à Avignon, m'écrit, à la date du 23 ventôse an 7, qu'une fille âgée de vingt ans, éprouve depuis six des accès d'épilepsie, dont il croit que la cause immédiate est une humeur glaireuse; confiée, à l'âge de 14 ans, à un homme qui s'était chargé de la conduire de Toulouse à Avignon, elle se trouva avec cet homme dans une position alarmante pour sa pudeur, elle eut la force de résister, mais son ame en fut péniblement émue; elle n'éprouva rien d'affligeant que trois mois après qu'on reconnut l'épilepsie.

Les accès arrivaient au nombre de trois par mois, et avaient lieu au renouvellement, au plein et au déclin de la lune.

J'ai été consulté, il y a environ six mois, pour deux jeunes gens de Grenoble; le premier, épileptique depuis l'âge de onze ans, a été sujet, dès sa plus tendre enfance, à des convulsions qu'on attribua aux vers et qui étaient toujours suivies de

violens accès de fièvre ; doué d'un caractère très-sensible et d'une délicatesse de nerfs excessive, il fut de tout tems extrêmement craintif et pâlissait à la vue d'une arme à feu et de l'eau ; ce qui fit croire que la frayeur seule, et sur-tout celle de l'enfer, dont un confesseur fanatique le menaçait souvent, a produit l'état malheureux dans lequel il languissait, et qui a dégénéré depuis six ans en une espèce d'imbécillité qui l'a totalement privé de sa mémoire ; les médecins qui avaient lu mon traité sur l'épilepsie pensèrent que l'humeur glaireuse était la cause de ces crises, parce que, dans les plus grandes chaleurs, il ne transpirait pas, et que si dans cette saison sa peau devenait douce et humectée, elle l'était abondamment et seulement à la suite de plusieurs accès, ce qui n'est point la transpiration insensible ; que ses excrémens étaient toujours couverts de pélicules glaireuses, que son estomac digérait mal, sur-tout lorsque sa maladie voulait lui reprendre ; qu'enfin, l'odeur aigre, dont je parle dans le même ouvrage, était si fortement répandue dans

son appartement, que l'on n'a jamais pu réussir à l'en chasser.

Le second n'avait rien éprouvé jusqu'à l'âge de quinze ans et demi, on s'était seulement apperçu qu'il frémissait toutes les fois qu'il voyait tomber son frère, et depuis dix-huit mois seulement il avait eu sept accès. Ceux qui ont observé ce jeune homme et qui l'ont questionné, ont appris de lui que la crainte que lui avait inspirée pour lui-même l'état de son frère, était la seule cause de sa malheureuse situation. Néanmoins son physique ne paraît pas avoir autant souffert que celui de son frère, et les seuls signes qui annoncent la présence de l'humeur glaireuse, sont des vers qui le tourmentent assez souvent; il est vrai de dire que les travaux pénibles de la campagne auxquels il s'est livré par goût, et qui lui ont procuré des sueurs abondantes, contribuent beaucoup à la diminution de cette humeur; je suis même persuadé que sans ces sueurs, il aurait été bien plutôt attaqué de cette maladie.

J'ai reçu, le 12 frimaire dernier, un mémoire à consulter qui m'est adressé par

le cit. Roger, officier de santé, à Loches, département d'Indre et Loire; il y est question d'un jeune homme de 33 ans devenu depuis deux ans épileptique à la suite d'une frayeur occasionnée par la crainte de perdre la vie; trente voleurs, est-il dit dans ce mémoire, tentèrent de s'introduire chez lui vers minuit; comme ce jeune homme était receveur des douanes, ils lui supposaient de l'argent, toutes leurs tentatives furent inutiles, et pour cette fois-là ils se bornèrent à quelques coups de fusils qui l'effrayèrent beaucoup, mais qui ne produisirent dans son physique aucune altération sensible; il n'en fut pas ainsi un an après; les mêmes voleurs trouvèrent le moyen de s'introduire chez lui; après avoir tiré plusieurs coups de fusils, ils le saisirent au colet et le menacèrent de le tuer, s'il ne leur remettait le montant de sa recette; comme il s'y refusait toujours, il se vit près de périr, néanmoins ils se contentèrent de forcer la serrure de son bureau, et d'y enlever tout ce qu'ils trouvèrent d'argent; moins heureux que lors de sa première surprise, il éprouva à l'ins-

tant un mal-aise qui fut suivi, un mois après, d'une épilepsie dont les crises sont depuis ce tems devenues très-fréquentes; le malade ne transpire aucunement et son estomac se trouve surchargé de glaires qui le suffoquent; il est également dit dans ce mémoire que ce malade se livre souvent à la masturbation et qu'il en a tellement contracté l'habitude qu'on l'y surprend même dans le sommeil, ce qui est bien fait pour agraver la maladie.

J'ai encore eu occasion de voir, il y a quelque tems, un enfant de quatre ans qui fut attaqué de la même maladie par la frayeur que lui causa un violent coup de tonnerre; il lui survint presqu'aussi-tôt une diarrhée glaireuse, que je considérai comme la crise la plus favorable qui pût lui arriver, parce qu'elle annonçait la destruction du foyer et la résolution de l'humeur. Je crus devoir laisser pendant quelques jours un libre cours à cette évacuation, je la supprimai ensuite peu-à-peu par l'usage des remèdes propres à rétablir le ton des intestins et évacuer l'humeur glaireuse; voilà actuellement cinq ans et

demi que cet enfant n'a eu aucune attaque.

J'achèverai cet article par un fait que rapporte M. Tissot, dans son excellent traité de l'épilepsie; quoique fort long, je crois devoir le transcrire ici tout entier, parce qu'il prouve évidemment que l'humeur glaireuse joue effectivement le principal rôle dans les crises épileptiques, toutes les fois que cette maladie est déterminée par des causes morales. La voici.

« L'on m'a amené, en septembre 1769, » une étrangère âgée de 14 ans, dont la » maladie offre quelques singularités re- » marquables. Elle avait joui d'une très- » bonne santé jusqu'à l'âge de sept ans : » à cette époque, elle se trouva sur l'eau » en partie de plaisir avec d'autres jeunes » personnes, au moment d'un orage vio- » lent qui les effraya toutes beaucoup; » toutes vomirent, elle seule ne vomit » pas; quelques jours après, on remarqua » dans ses paupières, un mouvement qui » parut d'abord un tic, mais qu'on recon- » nut bientôt pour être convulsif. Deux » médecins très-habiles, aux soins des- » quels on la confia, ne purent empêcher

» qu'il ne parut au bout de quatre mois
» de vrais accès d'épilepsie, très-forts et
» très-fréquens, et qui durèrent plusieurs
» mois. Pendant une partie de ce tems,
» la jeune malade avait fréquemment dans
» l'intervalle des grands accès, de petits
» très-courts, marqués seulement par une
» perte instantanée de connaissance qui
» lui coupait la parole, avec un très-léger
» mouvement dans les yeux; souvent en
» revenant à elle, elle achevait la phrase
» au milieu de laquelle elle avait été in-
» terrompue; d'autres fois elle l'avait ou-
» bliée pendant une autre partie de ce
» même tems: ces accès instantanés ne la
» prenaient jamais que pendant qu'elle
» marchait; elle était arrêtée sans con-
» naissance pendant quelques secondes,
» et il y avait toujours un léger mouve-
» ment convulsif dans la jambe qui était
» en avant. Cependant les grands accès
» s'éloignaient, mais les petits étaient fré-
» quens, lorsqu'un jour, après en avoir
» eu plusieurs, la malade alla se baigner
» dans la rivière avec une femme de cham-
» bre; depuis cet instant, elle resta 21

» mois sans en avoir, ni de grands, ni de
» petits ; les grands reparurent après cet
» intervalle dans le moment du chagrin
» que lui causa la mort imprévue d'un
» père, et dès-lors ils ont continué et sont
» assez fréquens dès les premiers froids
» de l'automne jusqu'aux premiers jours
» chauds de l'été ; mais, pendant toute
» cette dernière saison, la malade n'en
» éprouve aucun et jouit d'une parfaite
» santé, à cela près qu'elle a le genre ner-
» veux très-mobile, s'attriste souvent, et
» s'effraye avec la plus grande facilité : les
» bains froids que le succès du premier
» avait indiqués, lui ont été inutiles dans
» cette rechûte (1) ».

On a dû faire attention que M. Tissot dit que toutes les jeunes personnes, excepté la malade, vomirent, et l'on ne peut pas croire que ce vomissement fut occasionné par un dérangement que l'on éprouve presque toujours lorsqu'on va sur l'eau pour la première fois, dérangement d'ailleurs qui n'arrive jamais que dans une

(1) Tissot, de l'Épilepsie, pag. 21, paragraphe V.

traversée un peu longue, et lorsque le vaisseau est agité. Ces jeunes personnes étaient en partie de plaisir; ce ne pouvait être que sur une rivière ou sur quelqu'étang : ce vomissement ne pût donc être occasionné que par la frayeur, dont l'effet, comme je l'ai dit plusieurs fois, est de resserrer le cœur et les conduits excrétoires, et de forcer la transpiration à rétrograder vers le centre où elle se réduit en gelée; j'ose donc assurer, d'après cette observation, que ces enfans ne vomirent qu'une humeur glaireuse, et que si celle qui ne vomit pas, devint épileptique, c'est que chez elle cette humeur se jetta sur les nerfs qu'elle agaça, et qu'il s'établit sur-le-champ un foyer d'irritation. Ce sentiment est confirmé par cette remarque bien importante de M. Tissot, que les grands accès, qui semblaient avoir entièrement disparu, et qui se renouvellèrent à la suite de chagrins vifs, n'étaient fréquens et n'avaient même lieu que dès les premiers froids de l'automne jusqu'aux premiers jours de l'été, saison où la chaleur de l'atmosphère dissout la matière glaireuse, la

met à même d'abandonner le foyer d'irritation, de se répandre dans le sang et les autres humeurs et de traverser librement les vaisseaux les plus déliés pour se confondre avec la masse universelle des fluides contenus dans l'atmosphère.

L'habitude de la masturbation peut donner lieu à la formation des Glaires.

Je crois avoir suffisamment démontré au commencement de cet ouvrage, comment la masturbation pouvait donner lieu à la formation des glaires, je ne dois donc plus m'occuper que de fournir des exemples de maladies glaireuses qui dérivent de cette source; quelques-uns des faits que je vais rapporter me sont parvenus long-tems avant mon traité sur la gonorrhée bénigne, je les y aurais placés si je n'en avais point eu d'autres qui paraissaient plus convenables à mon sujet et plus propres au but que je me proposais dans cet ouvrage, où j'ai tracé le traitement qu'il faut opposer aux accidens qui résultent de ce genre d'excès et le régime que doivent

adopter les personnes qui s'y sont livrées. Les faits qu'on va lire se trouvent donc dans des mémoires à consulter qui m'ont été adressés ; ils m'ont paru devoir tenir une place dans cet ouvrage où j'ai dû faire entrer tout ce qui a rapport aux causes et aux effets de la transpiration insensible, refluée dans la masse des humeurs.

Extrait d'un Mémoire.

Tarbes, département des Hautes-Pyrénées, le 6 janvier 1793.

« J'ai 38 ans, à l'âge de 14, au moment » où mon tempérament se développait, » je contractai la malheureuse habitude » de la masturbation ; éclairé six mois » après m'y être livré, par l'excellent traité » de M. Tissot, je cessai cet infame pra- » tique, mais ma santé était déjà très-at- » taquée ; aux pertes provoquées en suc- » cédaient d'involontaires ; la nature avait » pris une habitude qu'elle continua sans » y être excitée et même très-souvent la » nuit. Le mal ne fut pas arrêté dans son

» principe par la honte que j'avais d'en dé-
» clarer l'origine, la crainte seule de per-
» dre la vie me détermina trois ou quatre
» ans après à faire l'aveu de mon état;
» plusieurs remèdes furent employés, le
» quina, les bains froids, le lait: les ac-
» cidens se calmèrent; mais ne furent ja-
» mais arrêtés, j'éprouvai souvent des re-
» chutes, et la faiblesse des organes de la
» génération était si grande que j'avais
» malgré moi des pertes très-multipliées;
» cet état dura jusqu'à l'âge de vingt-sept
» ans que, pour plaire à mon père, je me
» mariai; je crois avoir exactement rempli
» tous les devoirs d'un époux attentif,
» mais je les ai rempli très-mal, quant aux
» obligations dont vous vous doutez, je
» puis même vous assurer que je n'ai ja-
» mais senti dans toute sa force le bonheur
» d'être homme; enfin, Monsieur, ma
» situation est on ne peut pas plus alar-
» mante, mon estomac surchargé de glai-
» res, ne fait que très-imparfaitement ses
» fonctions, ma peau est aride; je suis
» travaillé par des hémorroïdes qui fluent
» assez souvent, néanmoins mon sommeil
» et

» et mon appétit sont ordinairement assez
» bons ».

Saint-Paul, département des Pyrénées Orientales, 1er. jour complém. an 4.

« Les maux que je souffre sont des co-
» liques périodiques qui se font particu-
» lièrement sentir au moment ou la diges-
» tion commence à se faire, soit après le
» dîner, soit après le souper, et toujours
» accompagnées de vents qui semblent se
» glisser jusques dans les épaules et qui me
» donnent un mal-aise extraordinaire; la
» digestion achevée et les alimens pas-
» sés, les douleurs se calment et me voilà
» presque tranquille. Dans cet état de
» souffrance j'ai essayé les purgatifs de
» rhubarbe, de séné, etc. ces remèdes
» agissant avec succès, je me suis con-
» vaincu que les selles étaient chargées
» de glaires tantôt blanches comme de
» la graisse, tantôt grises, tantôt gluan-
» tes, et quelquefois très-tenantes;
» elles sont mêmes si dures qu'elles n'au-
» raient pu être écrasées que par la pres-
» sion. A cet état de souffrance se joint

» encore une chaleur excessive dans les » mains, des nuages ou des ombres mo- » biles dans les yeux, quand je fixe un » objet; des cuissons dans les urines, un » mal-être universellement répandu.

» Les causes de mon triste état me pa- » raissent bien décrites dans votre ouvrage, » je les attribue d'abord aux *delicta ju-* » *ventutis* et ensuite à une trop-grande ap- » plication à la lecture des ouvrages par- » ticulièrement philosophiques; quoique » je sache qu'elle m'incommode, je ne » puis y renoncer, alors il me prend des » impatiences comme des suffocations » et même une certaine crispation de » nerfs, etc. etc. ».

Bourges, 14 thermidor an 7.

« J'ai eu le malheur de me livrer à une » habitude aussi pernicieuse que destruc- » tive. Que de reproches n'ai-je pas à me » faire; mais le remords ne vient aujour- » d'hui que pour me troubler et augmen- » ter mes infirmités.

« Peut-être vous rendrai-je mal

» mon état, mais je saurai vous dire ce
» que j'ai éprouvé et ce que j'éprouve
» encore. Au surplus, si vous jugez à pro-
» pos que ce soit un médecin qui vous
» en rende compte, veuillez m'en ins-
» truire et je satisferai à vos demandes.

» J'avais à-peu-près quinze ans, lorsque
» je commençai à abuser de mon tempé-
» rament extrêmement fort, à cette hor-
» rible habitude se joignit une fièvre
» quarte ; après l'avoir gardée six mois elle
» céda à quelques purgations et à quel-
» ques verres de quinquina ; cette fièvre,
» quoique très-violente, ne diminua pas
» mes forces, et je continuai toujours
» cette détestable manœuvre ; quelques
» mois après j'eus une fièvre lente que les
» médecins caractérisèrent fièvre de nerfs,
» et qu'ils attribuèrent à la véritable cause ;
» on me fit prendre quelques bains tièdes
» qui me firent beaucoup de bien ; et
» quelques personnes m'ayant fait con-
» naître les dangers que je courais si j'a-
» busais encore de mes forces, lors je
» devins sage ; et je n'ai pas eu depuis à
» me reprocher mon inconduite.

» Il y avait à-peu-près deux mois que
» je jouissais d'une santé assez bonne,
» lorsque je fus attaqué de pollutions
» nocturnes. Mon inexpérience ne me fit
» pas prendre garde à cela, mais insen-
» siblement elles dégénérèrent en pertes in-
» volontaires et ensuite en pertes conti-
» nuelles, qui diminuèrent tant mes forces
» que je fus obligé de consulter un mé-
» decin qui me fit prendre beaucoup de
» sirop anti-scorbutique, et me conseilla
» ensuite de prendre les eaux de Pougues,
» seul remède dont j'ai éprouvé un peu
» de bien. Hélas! il n'y en a pas moins
» quatre ans que je mène une vie très-
» languissante; les deux premières années
» de ma maladie j'avais toujours froid
» même dans la canicule, je n'avais au-
» cune espèce de jouissances, les plaisirs
» m'étaient insipides, j'étais toujours en-
» nuyé, j'avais l'estomac extrêmement
» douloureux et il ne digérait pas; enfin
» j'étais tellement lassé de cette vie mo-
» notone, que la mort que je desirais
» serait devenue pour moi un bienfait. Ce-
» pendant depuis deux ans j'ai recouvré

» un peu de forces je ne suis plus fa-
» tigué de mon existence, mais je suis
» toujours sans vigueur, et je désespère
» de guérir de cette infirmité si invétérée;
» car il y a quatre ans que j'en suis at-
» taqué, mes selles sont constamment glai-
» reuses ».

Saint-Quentin, département de l'Aisne, le 28 pluviôse an 8.

« Je suis âgé d'environ trente ans; à
» l'âge de 14 ou 15 ans je ne pus résister
» au desir de me masturber très-souvent,
» ce qui, suivant moi, me causa une mi-
» graine qui me prit tous les quinze jours.
» Je voyageai et ne me livrai plus à ce
» genre de volupté, mais tout le mal était
» fait et cela n'empêcha point mes mi-
» graines de revenir deux fois par mois;
» mais depuis, une fièvre inflammatoire
» que j'ai essuyé à l'âge de 16 ans, j'ai
» cessé d'en éprouver jusqu'à l'âge de vingt
» ans que je me mariai et me livrai à des
» excès plus légitimes, mais non moins
» pernicieux qui portèrent dans ma cons-
» titution un délabrement tel que dans

» certain tems, sur-tout lorsqu'il était
» orageux, je me trouvais avec des éblouis-
» semens épouvantables et des étouffemens
» qui me mettaient hors d'état de manger
» même des choses très-légères; le scro-
» tum me fait souffrir de tems à autre; ces
» étouffemens me prennent aussi très-sou-
» vent sur-tout après avoir mangé. Je suis
» devenu très-maigre, je ne puis m'ex-
» poser à sortir sans avoir la crainte d'a-
» voir des faiblesses et des évanouisse-
» mens; j'ai toujours la bouche pâteuse,
» la langue couverte d'une humeur blan-
» châtre, j'éprouve un goût aigre, un
» mal-être général, une douleur souvent
» vive à l'estomac, des maux de reins et
» des frissons dans le dos; j'ai le ventre
» gonflé, je suis sujet à beaucoup de vents,
» j'éprouve des élancemens dans le fon-
» dement, je suis comme constipé, je ne
» vais à la garde-robe que par lavemens
» et ne rends que des glaires; je transpi-
» rais beaucoup aux pieds avant de me
» trouver dans cet état, aujourd'hui je
» transpire très-faiblement, je n'éprouve
» plus de migraines, mais j'ai souvent des

» sueurs qui me montent au front, et la
» peau de tout mon corps s'écaille. J'ai
» les nerfs qui me fatiguent, principale-
» ment à la gorge, j'ai par moment la
» tête aliénée, je ne dors que trois à quatre
» heures : en prenant mes repas dans le
» lit, ils me fatiguent moins ».

Paris, le 2 germinal an 6.

« Je restai innocent jusqu'à l'âge de
» onze ans et demi. Obligé de me sevrer
» à cet âge des jeux de l'enfance, je vêcus
» concentré et peu distrait ; le hasard seul
» me fit découvrir un jour des sensations
» que je recherchai depuis par des attou-
» chemens beaucoup trop multipliés. Je
» continuai cette manœuvre destructive
» jusqu'à l'âge de 25 ans, néanmoins je
» me sentais porté pour le sexe, mais la
» crainte et la honte, sentimens que fai-
» sait naître ma situation, peut-être même
» l'appréhension du mal qui aurait pu ré-
» sulter de cette manière beaucoup plus lé-
» gitime de me satisfaire, m'en éloignè-
» rent jusqu'à cet âge où une passion plus

» conforme aux lois de la nature, et des
» voyages que me conseilla de faire un
» médecin, me firent abandonner cette
» malheureuse habitude. De retour chez
» moi je me décidai enfin à me marier;
» sans doute que les excès auxquels je me
» suis livré sont la seule cause de la sté-
» rilité de mon épouse, peut-être bien
» même, ce que j'ignore, s'est-elle ren-
» due aussi coupable que moi, car l'un
» et l'autre nous sommes tourmentés de
» glaires et de vents en abondance; son
» estomac ainsi que le mien ne digèrent
» que difficilement, et nous éprouvons
» par fois des coliques très-violentes; mon
» épouse est sujette à de grands mal-aises
» toutes les fois que ses règles veulent
» venir ».

Je terminerai ce qui concerne la masturbation par trois faits, le premier, qui s'est passé sous mes yeux (1), prouve com-

(1) Les deux autres se trouvent consignés dans deux lettres qui m'ont été écrites il y a un an par les malades eux-mêmes, quelques jours après, qu'ils eurent lu dans le moniteur l'historique de la maladie et de la mort du jeune Pinglair.

bien il est nécessaire de surveiller les actions même les plus innocentes de l'âge le plus tendre, et de ne pas craindre, ainsi que plusieurs pères m'en ont fait l'aveu, d'effaroucher la pudeur, en faisant connaître à leurs propres enfans tout le mal qui peut résulter de cette malheureuse habitude.

Premier Fait.

Au mois de septembre 1792 (v. st.), j'ai eu occasion de voir un enfant, nommé Joseph Pinglair, demeurant rue des Cordeliers; cet enfant, qui me parut d'abord sombre et réfléchi, était livré à des spasmes violens que l'on avait attribué à des vers et à la dentition. Le genre d'efforts qu'il faisait pour expectorer, la nature de ses crachats d'une couleur d'un gris cendré et d'une consistance visqueuse qui n'est point naturelle à l'âge de six ou sept ans, me firent soupçonner une source différente de celle dont on s'était occupé; d'ailleurs, sa peau d'une sécheresse extraordinaire, annonçait qu'une cause vio-

lente avait pu seule déterminer le retour de la matière de la transpiration vers l'intérieur; aucune cause morale n'affectait ce sujet idolâtré, on lui avait épargné le travail, la contrainte, la contention d'esprit, en un mot tout ce qui pouvait le fatiguer. Je n'hésitai point à faire part de mes doutes à ses parens, qui depuis le surprirent plusieurs fois, et même pendant son sommeil, dans l'acte dont je l'avais soupçonné; la surveillance, les conseils, rien ne put vaincre cette funeste habitude dont il ne tarda pas à être la victime. L'arbrisseau qu'on prive de sève languit et meurt, de même l'homme, qui consume sans réserve les sucs destinés à son accroissement, détruit les fondemens de son existence. L'humeur de la transpiration insensible, soit par la faiblesse toujours croissante des organes, soit par l'obstruction de la plupart des conduits excréteurs, ne trouvant plus les moyens de se séparer de la masse des fluides dont elle augmentait l'acrimonie, continua de se porter sur les nerfs qu'elle désorganisa au point d'occasionner des crises assez sem-

blables à celles de l'épilepsie ; à ces crises qui l'ont tourmenté pendant cinq ans, succéda par métastase, après cinquante-trois jours de fièvre maligne, la démence la plus complette ; ce dernier état a duré jusqu'au 6 vendémiaire an 8, où par suite d'efforts infructueux faits par la nature, à une époque dont elle sait souvent tirer un parti bien avantageux (1), il succomba après six jours de maladie et quatre-vingt-seize heures de convulsions les plus affreuses.

Deuxième Fait.

Cassel, 22 germinal an 8.

« J'ai vu, dans quelques journaux, » votre observation sur le libertinage so- » litaire où vous citez un enfant de Paris, » qui en est mort à quinze ans. J'en suis » aussi malheureusement victime depuis » quelques années ; je n'excède guères » vingt ans ; vers l'âge de dix-sept,

(1) L'âge de puberté.

» un polisson ayant couché avec moi m'ap-
» prit cette maudite habitude à laquelle
» je continuai de me livrer le plus souvent
» possible, avec cela je faisais tous les
» jours un travail fort et pénible ; aussi
» quelques tems après, dès le commence-
» ment de ma dix-septième année, je tom-
» bai malade du soir au matin sans pou-
» voir remuer.

» Je fus près d'un mois dans cette si-
» tuation, ensuite il me vint un peu de
» force, je me mis à marcher avec peine
» à l'aide d'un bâton, et souvent je tom-
» bais, car mes jambes me refusaient le
» service et mes jarrets fléchissaient sous
» moi.

» Je fus pris au mois d'octobre et tout
» le printems suivant, je ne pus aller sans
» bâton, enfin la force m'est revenue pas-
» sablement dans les bras, mais il me
» reste toujours de grandes faiblesses dans
» les reins, cuisses et jambes, et par con-
» séquent aussi dans les jarrets, de ma-
» nière que je ne puis courir.

» Je suis maigre et me porterais néan-
» moins assez bien, si je n'avais toujours

» des douleurs, entr'autre une dans l'in-
» térieur de la partie du corps de l'é-
» paule gauche, qui, je crois, me causera
» la mort, parce qu'elle m'environne le
» cœur, etc. ».

Troisième Fait.

Alan, par Martres, département de la Haute-Garonne, 14 prairial an 8.

« Comme le jeune Pinglair, je me livrai
» dans mon bas âge, à un libertinage so-
» litaire; mais parvenu à l'âge de quinze
» et seize ans, je ne restai pas long-tems
» à m'appercevoir des suites qui pourraient
» s'ensuivre; Je me hâtai de renoncer ab-
» solument à ce commerce infame. Il me
» survint une légère surdité, des fréquens
» maux de tête, une toux très-grasse, mais
» évacuant les crachats avec beaucoup de
» facilité, une maigreur extrême; je n'hé-
» sitai pas d'attribuer tout cela à ma fu-
» neste habitude.

» Depuis l'époqne où j'ai abandonné
» l'usage de la masturbation, je suis sou-

» vent sujet pendant la nuit à des rêves
» lascifs qui m'occasionnent de fréquentes
» pertes de semence, ce qui conserve mon
» état de maigreur, ainsi que la sécheresse
» de la peau. Ma surdité n'est point, de-
» puis quelques tems, constante, et si elle
» me survient elle n'est pas de longue du-
» rée, la toux a presque totalement cessé ».

La gonorrhée bénigne et les fleurs blanches doivent être considérées comme des affections glaireuses.

La gonorrhée bénigne est chez l'homme ce que sont les fleurs blanches chez les femmes; ces écoulemens malheureusement trop multipliés, et devenus souvent la source des désordres qui règnent dans beaucoup de ménages, ont lieu, comme l'on sait, par les organes de la génération: parmi les causes qui peuvent les produire, celles qui agissent avec le plus d'activité sont les excès dans les plaisirs de l'amour, et principalement dans les habitudes dont nous venons de nous occuper: la trop longue contention d'esprit et le chagrin.

La matière de ces écoulemens n'est, comme l'ont pensé quelques auteurs, ni de la semence, ni de la lymphe, ce serait, ainsi que je l'ai dit dans mon traité de la gonorrhée, supposer un fait démenti par l'observation, beaucoup d'individus en conservant plusieurs années sans s'en trouver incommodés; ce serait offrir gratuitement à l'esprit une idée de destruction aussi prompte qu'effrayante, et affliger une foule de personnes qui ne doivent cette maladie qu'à des circonstances malheureuses, à des peines vives de l'ame, à un régime malfaisant qu'elles ont été forcées de suivre, à la mauvaise qualité de l'air et du climat qu'elles habitent, etc. etc. Je crois devoir rapporter ce que dit Ambroise Paré sur les différentes causes qui peuvent produire ces maladies (1). Voici comment

(1) Ce sentiment d'Ambroise Paré se trouve déjà consigné dans mon traité de la gonorrhée bénigne, ou j'ai tracé, ainsi que je l'ai déjà annoncé, le traitement que doivent suivre les hommes qui sont attaqués de cette maladie et les femmes qui se plaignent des fleurs blanches; je les invite à se le procurer.

s'exprime ce grand homme (1): son langage, quoique gaulois, est assez facile à entendre, pour que je sois dispensé de rédiger ses idées dans le langage actuel. « Les » causes des fleurs blanches, dit cet auteur, viennent souvent par la débilitation de la concoction de l'estomac ou » de tout le corps, et de grande tristesse, » ou pour avoir usé trop de viandes crues » et phlegmatiques. Le cours de ces fleurs, » combien qu'elles soient blanches, conserve le corps en santé, pourvu qu'ice- » lui soit modéré, à savoir qu'il ne soit » trop grand ni trop petit et n'aye nulle » acrimonie; autrement tel flux engendre » débilitation et lassitude universelle de » tout le corps, tristesse qui ne se peut » appaiser par la vergogne du découlement d'un tel flux d'humeurs ædemateuses aux jambes, et fait à d'aucunes » descendre la matrice en bas, ce que » nous avons par ci-devant appelé précipitation de matrice. Tel flux empêche

(1) De la Génération, liv. IV.

la

» la conception, parce qu'il corrompt la » semence ou la contraint de sortir : en » s'écoulant aussi, quelquefois acquiert » une acrimonie pour avoir demeurée cinq » ou six mois sans être évacuée, lequel » s'apostême au corps de la matrice ou » au col d'icelle, et acquiert pourriture, » laquelle est souvent jetée hors, qui » cause ulcères putrides et chancreuses à » aucunes femmes, se font apostêmes aux » aînes et hanches, qui est souvent cause » de leur mort, et le plus souvent pour » ne s'être montrées et déclarées à leurs » médecins et chirurgiens en tems oppor- » tuns, pour honte et vergogne qu'elles » ont à montrer leur mal.

» Par-tant, ajoute Ambroise Paré, les » maladies de la matrice sont difficiles à » connaître et difficiles à curer ; car la ma- » trice reçoit les plus grandes superfluités » de tout le corps, tant parce qu'elle est » partie débile, que parce qu'elle est si- » tuée en bas et à plusieurs vaisseaux qui » aboutissent en soi, et davantage est » naturellement sujette à purgation et

» fluxions (1) ». J'ai rapporté, dans l'ouvrage auquel je viens de renvoyer, l'exemple de plusieurs personnes qui ne pouvaient manger, avec excès, du lait et des fruits, même d'une excellente qualité, ni faire usage de boissons froides, sans être attaquées presqu'aussi-tôt de ce genre d'écoulement; d'autres qui, ayant à se plaindre de cette maladie depuis douze et quinze ans, sont beaucoup plus tourmentées toutes les fois qu'elles prennent de la bierre blanche, du syrop de groseille, ou de quelqu'autre boisson également acide et trop rafraîchissante.

---

(1) La pudeur mal-entendue, dont parle Ambroise Paré, se rencontre encore très-fréquemment de nos jours; je suis souvent consulté pour des accidens semblables, par des personnes qui, pour avoir fait longtems un mystère de leur maladie, lui ont laissé faire les plus fâcheux progrès.

On m'écrivit de Bordeaux, il y a quelque tems, qu'une dame, ci-devant religieuse, étoit, depuis plusieurs jours, dans des souffrances horribles, et que son médecin, qui n'a point été appelé assez tôt, craint beaucoup pour les jours de cette infortunée, victime d'une pudeur si préjudiciable.

Le passage subit d'une atmosphère tempérée dans une atmosphère froide et humide, peut de même, en resserrant les pores et les autres voies excrétoires, forcer la transpiration insensible à rétrograder, et à se jeter sur les organes de la génération. J'ai connu une dame qui, dans l'été, ne pouvait jamais rester quelques momens dans sa cave, sans avoir, pendant plusieurs jours, un écoulement qui ne cédait qu'à l'usage d'une boisson sudorifique ; je traite aujourd'hui deux hommes chez qui la même cause a produit les mêmes effets.

Caractères variés de la gonorrhée bénigne et des fleurs blanches.

La gonorrhée bénigne et les fleurs blanches présentent des qualités et des couleurs différentes, selon le plus ou le moins de séjour que fait l'humeur de la transpiration, selon la nature du vice qui la fait aborder sur les parties génitales, et de l'air qui l'altère : quelquefois cette humeur est aqueuse et très-fluide, d'autres

fois elle est dense et gluante, douce et bénigne, et ne cause point d'irritation; d'autres fois elle est âcre et irritante, et quelquefois corrosive, au point de ronger les parties sur lesquelles elle se dépose; il est cependant rare que cela arrive lorsque cette maladie est récente, quoique plusieurs auteurs parlent de faits semblables chez de jeunes filles mal réglées: j'en ai vu plusieurs dont les règles étaient retardées ou supprimées, qui m'ont assuré qu'elles éprouvaient des cuissons très-incommodes avec un très-grand échauffement, mais qui cessait d'exister, comme on le voit presque toujours, dès que les règles paraissent, ce qui dispense de faire des remèdes.

L'odeur de la matière de la gonorrhée et des fleurs blanches, dépend encore de son séjour plus ou moins long dans les parties génitales, quelquefois elle n'a aucune odeur, mais quelquefois aussi elle est d'une fétidité insupportable.

Il y a environ trois ans, une dame attaquée, depuis assez long-tems de fleurs blanches, vint me consulter; l'odeur de

la matière morbifique était si forte et si désagréable, que j'avais de la peine à résister auprès d'elle, elle-même s'en trouvait incommodée; cette femme avait un ulcère à la matrice; la même odeur ne se manifeste point aussi fréquemment chez les hommes. Fernel pensait que la couleur verdâtre de la matière des fleurs blanches était une preuve d'érosion et d'ulcère, mais cette assertion est souvent démentie par l'observation.

L'humeur glaireuse doit être considérée comme le seul gluten qui unit ensemble différentes terres, ce qui forme la pierre ou le calcul.

J'ai déjà dit que l'humeur pituiteuse ou glaireuse était la cause de la formation de la pierre, j'ai consulté beaucoup d'auteurs pour obtenir des notions à ce sujet; mais presque tous se sont bornés à citer les endroits ou le scalpel en a rencontré; néanmoins ce que quelques-uns disent du liquide dans lequel ils ont découvert des pierres, et la description qu'ils en ont faite,

viennent à l'appui de ce que j'ai avancé, et nous apprennent en même tems que le foie, les reins et la vessie ne sont point les seuls organes où elles se forment.

On lit dans les mémoires de l'Académie des Sciences 1706, page 509, qu'on trouva trente-trois petites pierres dans la vésicule du fiel d'un homme mort à la suite d'accès très-violens de frénésie qui se répétèrent très-souvent pendant deux années; ces pierres étaient, les unes grosses comme des noyaux de neffle, et les autres à-peu-près comme des grains d'orge, toutes de figures irrégulières, légères, friables, inflammables, qui ne parurent venir, selon l'auteur de l'article, que de la bile épaissie et grumelée. Cet homme avait passé sa vie dans des occupations continuelles qui exigeaient une grande contention d'esprit, et faisait assez souvent usage des liqueurs fortes.

M. Boirel, est-il dit dans le journal de Blégny, *nouv. découv.* 1679, juin, page 230, ayant été mandé au village de Beaurepaire, près Argentan, pour voir un homme sujet à une fièvre lente, il lui

trouva un abcès sous la langue, dont la grosseur était si considérable qu'il lui empêchait de fermer la bouche, et qui était si enflammé et si douloureux, qu'il lui excitait une salivation continuelle ; ce qui ayant obligé M. Boirel d'en faire l'ouverture, il en sortit une grande quantité de matière semblable au blanc d'œuf cru (album ovi), et une pierre d'une couleur blanche et raboteuse de la grosseur d'une amande couverte de sucre et à-peu-près de même figure ; les accidens se dissipèrent, et le malade fut guéri en quatre jours.

J'ai reçu, il y a six ans, d'un malade, des environs de Toulouse, une pierre grosse comme un pois ordinaire ; cette pierre s'était formée dans l'épaisseur de la lèvre inférieure. Elle me fut envoyée encore couverte d'une glaire blanche mais desséchée, au milieu de laquelle elle parut avoir pris naissance ; un chirurgien la retira par une incision faite à la partie, qui, depuis fort long-tems, était devenue très-douloureuse. Le malade avait eu des chagrins très-vifs, sa peau était constament

sèche, l'estomac faible, et ses selles en partie glaireuses.

Beaucoup de savans célèbres, parmi lesquels on remarque en France les citoyens Fourcroix et Vauquelin, s'occupent depuis quelque tems de découvrir tant la nature du gluten qui unit ensemble les particules terreuses formant la partie solide de la pierre, que celle de ces mêmes terres dont la diversité leur a paru former autant d'espèces de pierre ou calcul; d'après les données que leur ont fourni leur expérience sur cette matière importante, ils se sont livrés et se livrent encore à la recherche de remèdes propres à dissoudre ces sortes de concrétions dans quelles parties qu'elles se rencontrent; déjà quelques essais en ont démontré la possibilité: mais ce qui retarde sans doute la publication du résultat complet de leurs travaux, c'est qu'on n'a point encore découvert le moyen de mettre les organes à l'abri de l'action délétaire des dissolvents reconnus.

Traitement des Hémorroïdes.

Lorsqu'après un mûr examen, les hémorroïdes paraîtront évidemment dépendre de *l'humeur glaireuse seule*, soit que les vaisseaux soient ouverts, soit qu'ils soient seulement tuméfiés, avec ou sans douleur (1), on commencera le traitement de cette maladie par la décoction n°. 1, dont le malade prendra cinq verres par jour, deux à jeun, le troisième une heure avant dîné, et les deux derniers cinq heures après ; on observera de mettre entre ces deux verres, ainsi qu'entre ceux du matin, un intervalle d'une heure.

Après avoir pris cette boisson deux jours, on y ajoutera des purgatifs doux que l'on choisira dans la classe des raisineux, et que l'on combinera avec les toniques, ainsi que je l'ai recommandé au commen-

(1) Cependant si les douleurs avaient des intervalles marqués et un peu longs, il vaudrait mieux les attendre.

cement de cet ouvrage. On les continuera nn mois au moins sans interruption ; s'il arrivait cependant que le malade s'en trouvât fatigué ou échauffé, il les suspendrait, de tems à autre, deux ou trois jours de suite.

Quant à la boisson, il la continuera tous les jours ; s'il arrivait encore qu'elle l'échauffât trop, ce qui se connaîtrait, ou à la sécheresse de la bouche, ou à une grande altération, ou à des cuissons en urinant, ou à la couleur extrêmement rouge des urines, on lui substituerait la boisson n°. 2 ; mais comme cette boisson est encore échauffante, quoique beaucoup moins que la première, dans le cas où elle ne diminuerait point les accidens dont je viens de parler, il faudrait lui faire prendre l'infusion n°. 3, à laquelle je préviens qu'on ne doit avoir recours que lorsqu'on l'a jugée absolument nécessaire, parce qu'elle doit être seulemet considérée comme le correctif des boissons précédentes, et non comme un médicament indiqué dans la cure de cette maladie. On peut donc prendre indifféremment avec l'une ou

l'autre *de ces boissons* des purgatifs unis aux toniques ; c'est au médecin d'ailleurs, à juger, d'après les effets de ces remèdes, du tems qu'ils doivent être continués et des circonstances où ils doivent les employer.

Après avoir évacué le malade pendant un mois, on ne fera usage des purgatifs que d'un jour l'un pendant la première quinzaine, de deux jours l'un la seconde, et de quatre en quatre jours le reste du tems, jusqu'à parfaite guérison.

Tel est le traitement simple des hémorroïdes ; mais il est des moyens secondaires qui ne doivent point être négligés, comme les demi-bains tiédes, les bains même entiers, lorsque le sujet est d'un tempérament billeux et sec ; j'observe néanmoins qu'on ne doit y recourir que le second mois du traitement, et ne les prendre jamais entiers les jours où l'on se purgera ; lorsqu'on les prendra même à demi, ce ne sera, pour les jours de purgation, que le soir, une heure avant souper, ou le matin une demi-heure avant de prendre le premier verre de la décoction.

On peut encore venir au secours de la nature par des remèdes extérieurs propres à diviser l'humeur hémorroïdale, et la résoudre dans la masse des liqueurs; en voici un indiqué par Borellus, que j'ai toujours employé avec succès.

Remède de Borellus.

Prenez cloportes quatre onces,
Racines, ou barbes de poireaux, une once et demie,
Huile d'olive quatre onces.

Concassez ces racines et les cloportes, faites-les bouillir dans une demi-livre d'huile de lin pendant une heure, retirez ensuite du feu, laissez reposer, passez dans un linge, et vous en servez au besoin.

Ce remède n'a pas seulement la propriété de diviser l'humeur, il est encore anodin, et je lui ai vu calmer les douleurs les plus vives.

Décoction, N°. 1.

Prenez une demi-once de salsepareille, faites-la bouillir un quart-d'heure dans une pinte d'eau, laissez reposer une demi-heure, passez dans un linge, et en formez cinq verres à prendre aux heures indiquées ci-dessus.

Décoction, N°. 2.

Racines de bardanne,
Et de chardon bénit.

De chacune une demi-once, pour la même quantité d'eau que pour la décoction précédente; ces deux racines n'ont besoin de bouillir que deux minutes; on doit aussi laisser reposer demi-heure, et passer dans un linge.

Infusion, N. 3.

Fleurs de violette,
De guimauve,
De tussilage,
De bouillon blanc.

Deux pincées de chacune de ces fleurs pour une pinte et demie d'eau, il suffit que ces quatre fleurs éprouvent un bouillon ou deux; on laissera reposer un quart-d'heure; cette infusion devra aussi être passée dans un linge; on en formera neuf doses, à prendre quatre le matin à jeun, de vingt minutes en vingt minutes, deux avant diné, et trois autres cinq heures après; ces trois doses, ainsi que les deux que je conseille avant dîné, doivent être également prises de vingt minutes en vingt minutes.

Du traitement composé ou relatif des hémorroïdes, dans les cas où elles seraient provoquées par un vice dartreux ou galeux.

Après avoir pris tous les renseignemens que l'on croira nécessaires pour s'assurer si les hémorroïdes sont occasionnées par un vice dartreux ou psorique (galeux), on fera commencer le traitement par la décoction n°. 4, désignée ci-dessous, qu'on divisera en six verres, à prendre aux heures indiquées dans le traitement simple pour les deux premières boissons ; à cette décoction on devra ajouter, de trois jours en trois jours, pendant un mois, deux gros de follicules, et deux gros de sel d'epsom, ou seulement un gros de ces purgatifs, si le malade était d'un tempérament délicat, et s'il était sujet à des maux de nerfs.

Le second mois du traitement, on commencera à attaquer l'humeur glaireuse; et comme on doit avoir beaucoup d'égards pour l'extrémité du rectum, dont les vais-

seaux se trouvent être le siège de l'humeur morbifique, et dont les nerfs, plus que par tout ailleurs, sont faciles à irriter, on n'emploiera les purgatifs, sur-tout en commençant, qu'à très-petite dose. Il faut absolument, pour guérir cette maladie, que l'on soit évacué au moins une fois par jour, on devra donc augmenter la dose jusqu'à ce qu'on ait reconnu celle qui convient pour procurer les deux évacuations qui devront avoir lieu un mois entier, à moins que le malade ne se trouve fatigué, ce qui exigerait de tems à autre une suspension de quelques jours.

Le premier jour où l'on commencera à évacuer l'humeur glaireuse, on mettra le malade à l'usage de la composition n°. 5; après ces deux mois de traitement, on lui fera-prendre d'un jour l'un quinze bains tièdes, et il ne fera plus usage, jusqu'à parfaite guérison, que de la décoction n°. 4; aux heures indiquées pour celle n°. 1; on ajoutera à cette décoction la follicule et le sel d'epsom.

Décoction,

Décoction, N°. 4.

Racines fraîches de patience,
Et de bardanne.

Pour environ une pinte d'eau ; la racine de bardanne doit bouillir deux minutes, la patience n'a besoin que d'infuser, on laisse reposer une demi-heure, on passe dans un linge fin, et le malade en prend aux heures indiquées ci-dessus.

Composition, N°. 5.

Sel marin et chaux vive, deux onces de chaque, réduits l'un et l'autre en poudre très-fine ; fleur de souffre idem : on mêle ensemble ces trois objets, et on en forme seize doses de trois gros chaque ; on partage chaque dose en deux portions, une pour le matin, et l'autre pour le soir ; on compose avec ce mélange, et quantité suffisante d'huile d'olive, une espèce d'onguent, dont le malade se frotte les articulations jusqu'à ce que tout soit intro-

duit dans le sang ; comme le traitement dure un mois, on prépare deux fois le même remède.

Décoction, N°. 6.

Fleurs de scabieuse, une bonne pincée.
Fumeterre,
Cresson de fontaine,
Et cerfeuil, } une petite poignée de chaque.

Pour une pinte d'eau ; faire bouillir les trois premières plantes une minute, le cerfeuil n'a besoin d'éprouver qu'un ou deux bouillons.

Caractères qui appartiennent aux vices galeux (ou psoriques) et dartreux.

Du vice psorique.

Quoique peu de personnes ignorent ce qu'on entend par gale et dartres, je ne

me crois pas dispensé d'en donner ici une courte description ; je pense même que ceux que cet ouvrage intéresse seront bien aise de l'avoir sous les yeux.

On nomme *gale*, une maladie de la peau, dont les symptômes constans sont des pustules entre les doigts, aux mains, aux poignets, aux bras, aux jarrets, aux cuisses, aux jambes, et souvent par tout le corps, excepté au visage, avec une grande démangeaison sur-tout aux parties qui en sont couvertes.

On en distingue deux espèces ; gale canine, gale sèche, et gratelle sont les noms qui ont été donnés à la première, parce que les chiens y sont sujets, qu'elle suppure peu, et qu'on se gratte sans cesse ; on nomme la seconde espèce, grosse gale ou gale humide.

Des Dartres.

On distingue plusieurs espèces de dartres ; on les appelle discrètes, quand elles sont séparées les unes des autres, comme on le voit quelquefois, lorsqu'elles ont leur

siège sur le visage; on reconnaît aisément ces sortes de dartres, parce qu'elles s'élèvent en pointes, qu'elles ont une base enflammée, dont la rougeur et la douleur disparaissent dès qu'elles ont jeté la petite quantité d'humeurs qu'elles contenaient, après quoi elles se sèchent d'elles-mêmes.

On les nomme confluentes, lorsque les pustules sont réunies plusieurs ensemble en formes circulaires ou ovales; ces dartres sont ordinairement malignes, elles rongent quelquefois la partie où elles sont placées, ce qui leur fait aussi donner le nom de dartres rongeantes; elles sont accompagnées de grandes démangeaisons qui se changent souvent en douleurs très-vives.

Il existe encore une autre espèce de dartre, qu'on nomme milliaire; c'est celle dont les boutons sont petits, ramassés et accompagnés communément d'inflammation; les boutons se remplissent d'une matière blanchâtre, se couvrent ensuite d'une croûte ronde, c'est ce qui forme la dartre.

Traitement composé des hémorroïdes compliquées avec le scorbut.

S'il est une complication morbifiqne qui mérite la plus grande attention, c'est sans contredit celle des hémorroïdes avec le scorbut, sur-tout lorsqu'elles fluent, puisqu'à l'atonie se trouve jointe la dissolution du sang, et que ce dernier accident ne peut faire que des progrès très-rapides. Deux indications se présentent dans la cure de cette maladie; celle de consolider le système vasculaire, d'augmenter la consistance du sang, en rapprochant ses molécules rouges, et celle de débarrasser ce fluide d'une sérosité trop abondante. Les remèdes propres à évacuer l'humeur glaireuse ne peuvent jouer, comme purgatifs, qu'un rôle secondaire, il faut absolument avoir recours aux remèdes indiqués dans le scorbut; voici comment je me suis toujours comporté en pareille circonstance.

Je commence le traitement par la décoction n°. 7. Je la fais prendre seule au malade trois jours de suite, et aux heures

indiquées dans le traitement simple ; le quatrième jour jusqu'au douzième, je fais ajouter un gros et demi de sel de duobus (ce sel doit être jeté dans cette boisson en la retirant du feu), et le treizième jour je fais purger le malade avec une once de sirop de fleurs de pêcher, et une demi-once d'huile de palma-christi ; si cette médecine ne fatigue pas trop, on la réitère deux jours après ; le malade continue ensuite la même boisson jusqu'au vingtième jour de son traitement, et le vingt-unième on lui fait prendre la décoction, n°. 2, qu'il doit continuer jusqu'à parfaite guérison, ainsi que l'opiat, n°. 3.

Décoction, n°. 7.

Racines de chardon roland
Et d'aunée, de chacune une demi-once,
Feuilles de bourrache
Et de buglose, de chacune une poignée.
Feuilles d'alleluia,
De cresson de fontaine
Et de cochlearia, de chacune une demi-poignée.

Pour pinte d'eau ; les racines de chardon

roland et d'aunée doivent bouillir 4 minutes, et le reste une minute; de sorte qu'on les ajoutera aux racines, une minute avant de tirer la cafetière du feu; on laissera reposer demi-heure pour passer ensuite dans un linge.

Décoction, N°. 8.

Racines de pimprenelle blanche,
D'aunée,
De valeriane,
De Bardanne,
De raifort sauvage, de chaque trois onces;
Cresson de fontaine,
Cochlearia,
Pecabunga,
Fumeterre,
Asinthe minor,
Petite centaurée, de chaque une petite poignée.

Mettez le tout dans une cucurbite de cuivre étamée; ajoutez-y trois gros de sel ammoniac en poudre, versez dix pintes de bon vin rouge ordinaire, couvrez la

cucurbite avec du linge et un parchemin mouillé ; passez-le au bain-marie, ou au bain de cendre très-doux ; laissez-le infuser pendant douze heures, ayant soin de remuer le vaisseau de tems en tems ; laissez refroidir sans déboucher, et passez le tout à froid. Mettez ce vin au frais dans des bouteilles que vous aurez soin de bien boucher; la dose est d'un petit verre deux fois le jour, le matin à jeun, et cinq heures après avoir dîné ; on continuera ce remède, ainsi que l'opiat, jusqu'à parfaite guérison.

Opiat, N°. 9.

Prenez safrant de mars apéritif, 2 gros.
Gomme ammoniac, idem.
Jalap, 3 scrupules.
Rhubarbe, en poudre, idem.

Faites une masse pillulaire avec suffisante quantité de sirop de fleurs de pêcher ; la dose est pour chaque jour d'un scrupule divisé en bols de six grains. Ces

bols seront pris le matin à jeun, pendant quinze jours, et ensuite d'un jour l'un jusqu'à la fin du traitement ; si le malade se trouvait fatigué ou échauffé, on les lui ferait suspendre ; dans le cas où il ne serait point évacué au moins une fois chaque jour, on augmenterait successivement la dose du jalap.

Pendant l'usage de ce vin et de cet opiat, le malade adoptera pour boisson ordinaire l'infusion suivante, à l'exception de ses repas, où il boira du vin trempé.

Infusion.

Fleurs de violette,
Fleurs de tilleul, une pincée de chaque.

Pour pinte d'eau, ces fleurs n'ont besoin que d'infuser ; on passe dans un linge, après avoir laissé reposer une demi-heure, et on y ajoute une once de sirop anti-scorbutique ; dans le cas où le malade se trouverait trop échauffé, on

substituerait à ce sirop une once de miel de Narbonne.

Les bains sont-ils nécessaires dans le traitement des hémorroïdes ?

J'ai déjà dit que les bains pouvaient concourir à la guérison des hémorroïdes, surtout dans les grandes chaleurs, et uniquement lorsque le malade est d'un tempérament billieux et sec ; ils deviennent presque toujours indispensables, lorsqu'on ne peut douter de la présence d'un vice dartreux ou psorique ; mais ils sont inutiles, et même dangereux, lorsque les hémorroïdes sont compliquées avec le scorbut, à moins que le vice ne soit entièrement détruit.

Ce que je viens de dire des bains, je ne le dirai pas de l'exercice, qui, lorsqu'il est pris avec modération, peut être grandement utile dans cette maladie, puisqu'il tend à donner de la force et de l'énergie aux solides, et à ranimer la transpiration ; personne ne doute que l'exercice

rend robuste, et l'expérience prouve tous les jours que la plupart de ceux qui n'en prennent point sont faibles et délicats. Si, comme je l'ai dit dans mon ouvrage sur la Gonorrhée bénigne, et les fleurs blanches, ces maladies résistent à toute espèce de remède, et cèdent à un exercice doux, égal, et plus ou moins prolongé ; à plus forte raison les personnes qui sont attaquées des hémorroïdes doivent-elles avoir recours à ce moyen, puisqu'elles éprouvent tous les jours que le repos les augmente (1); il faut donc de toute nécessité que ces malades, sur-tout ceux qui ont la fibre naturellement lâche, considèrent l'exercice, sinon comme une jouissance,

---

(1) Des employés dans les bureaux, et tous ceux qui, par état, sont forcés d'être long-tems assis, ont observé que la chaleur du siége augmentait le gonflement des veines hémorroïdales, et très-souvent même les douleurs, ce qui a fait imaginer à plusieurs un bourrelet creux, de manière que l'anus est élevé deux pouces au-dessus du siége. Je conseille à ceux qui se trouvent dans le même cas, d'adopter la même méthode.

au moins comme remède dont ils peuvent espérer le plus grand bien.

Caractère du scorbut.

On connaît le scorbut au relâchement, au gonflement, à la lividité et au saignement des gencives; les dents sont ordinairement noires, tiennent peu dans les alvéoles, et chez beaucoup de sujets elles tombent; quelques-uns ont des ulcères à la bouche avec une très-grande puanteur; d'autres ont des taches rouges, livides, et quelquefois jaunes sur la peau, et éprouvent en même tems des douleurs vagues, et des lassitudes dans les bras et dans les jambes; d'autres enfin, et ce sont les plus malades, ont des ulcères en différentes parties du corps; quelques-uns de leurs membres sont attaqués de la gangrène sèche, et leurs os se carient. On peut donc assurer que ces derniers, qui ont presque toujours le malheur de se plaindre des autres accidens, sont attaqués du scorbut confirmé, tandis que les autres n'ont, à proprement parler, qu'une dis-

position pour laquelle on ne doit pas moins faire suivre le traitement que nous venons d'indiquer, pour ceux chez qui cette maladie est compliquée, ou est devenue la cause première des hémorroïdes. On connaît encore le scorbut confirmé au visage pâle et bouffi, à des gencives rouges, sanguinolantes et ulcérées; si on les presse tant soit peu, il en sort de la sanie; je les ai vu quelquefois si lâches, qu'on pouvait les ôter aisément de leurs alvéoles; les jambes, les cuisses, les bras et la poitrine sont couverts de taches rouges, ou plutôt noires ou livides; le nez, ainsi que la bouche, sont pleins d'ulcères; les malades respirent difficilement, ou ressentent des douleurs vagues par tout le corps; leur haleine, leurs selles et leurs urines sont d'une fétidité insupportable; on sent à la langue et à la gorge, une difficulté d'avaler qui est habituelle; ils sont sujets à la fièvre, aux défaillances, aux hémorragies, comme le flux hémorroïdal et des saignemens de nez.

Du traitement de l'Asthme.

On doit avoir égard à deux états dans le traitement de l'asthme, le paroxisme et le repos.

Médicamens à employer dans le paroxisme ou accès de l'Asthme.

Le paroxisme ou accès de l'asthme étant occasionné par la saturation complète du foyer d'irritation établi sur la poitrine ou les parties qui l'environnent, il faudra tout mettre en usage pour débarrasser ce foyer, et faire prendre aux humeurs qui s'y portent une direction différente; c'est dans ces vues que la saignée a d'abord été conseillée; mais comme l'humeur de la transpiration, plutôt que le sang, est la principale cause de cette maladie, on ne doit se décider à diminuer le volume de ce fluide (diminution qui a presque toujours des inconvéniens, parce qu'il y a peu de tempéramens à qui elle convienne),

qu'après avoir eu recours aux moyens qui peuvent remplir les mêmes indications, et dont les effets ne peuvent jamais nuire; aussi on commencera le traitement de l'asthme par le lavement, n°. 10; on fera prendre ensuite l'infusion, n°. 11; on tentera les bains de pieds; on mettra dans l'eau tiède une poignée de sel marin.

Mais avant d'entrer dans ce bain, qui doit être raisonnablement chaud, et surtout pendant que le malade y sera, on lui fera prendre l'infusion; et l'on s'occupera de conduire les humeurs sur les intestins et les évacuer par les selles, afin de seconder par là l'effet du lavement que je viens de conseiller. On sent combien peuvent être utiles des moyens dérivatifs, et propres en même tems à débarrasser les fluides de la sabure glaireuse dont ils sont surchargés.

Quelques auteurs ont recommandé de faire vomir dans le paroxisme; mais outre qu'une pareille évacuation ne produit pas toujours l'effet qu'on en attend, elle peut aggraver la maladie, en favorisant la disposition qu'a la matière de la transpira-

tion à se porter sur la partie supérieure du tronc; il vaut donc bien mieux (et l'expérience me l'a toujours prouvé), conduire les humeurs sur le tube intestinal, et les évacuer par cette voie.

On peut avoir recours à des cordiaux, à des potions propres à diviser l'humeur glaireuse; aussi indiquerai-je bientôt la potion cordiale et le loch recommandés par Helvétius, remèdes que j'ai employé avec succès dans le dernier degré de l'asthme; c'est-à-dire dans cet état où le malade est obligé de se tenir sur le séant et de faire des efforts en élevant les épaules pour inspirer l'air.

Lavement, N°. 1.

Prenez une petite poignée de seneçon, de pariétaire et de poirée ou bette, égale quantité pour chaque lavement; ces plantes doivent bouillir deux minutes seulement, dans une quantité d'eau qu'on jugera suffisante pour remplir la seringue; on délayera, dans la décoction, deux onces de miel mercuriel, et une de léni-

tif

tif fin, ou à sa place égale quantité de diaphœnich ou d'hiérapicra; j'observe qu'il ne faudrait pas donner au malade le lavement entier, sur-tout s'il avait le ventre gros et tendu, parce qu'il y aurait à craindre que les intestins, trop remplis, et par conséquent très-délicats, ne pressassent trop le diaphragme contre la partie inférieure de la poitrine, ce qui rendrait la respiration encore plus difficile; il convient donc quelquefois de ne donner au malade que la moitié du lavement, pour lui donner l'autre moitié aussi-tôt qu'il aura commencé à se vider.

Infusion, N°. 12.

Prenez fleurs de tussilage,
De coquelicot,
De pied-de-chat,
Buglose,
Sureau,
Et de bouillon blanc,
} De chaque une pincée.
Une once de miel de Narbonne.

Pour pinte d'eau; toutes ces fleurs n'ont besoin d'éprouver qu'un ou deux bouillons; on laisse infuser un quart-d'heure,

on passe dans un linge, on en forme six doses que le malade prendra de demi-heure en demi-heure, si cette boisson passe bien.

POTIONS ET LOCHS

RECOMMANDÉS PAR HELVÉTIUS.

Potion.

Prenez un gros de gomme ammoniaque,
Eau distillée de racine de brionne,
De feuilles de véronique,
De fleurs de tussilage et de coquelicot, } Une once de chaque.
Cloportes préparées, un gros,
Tartre vitriolé porphyrizé, demi-gros,
Confection alkerme, deux gros,
Sirop d'érésimum, une once et demie.

On mêlera bien le tout, et on en donnera au malade de deux en deux heures une cuillerée ; on n'oubliera pas de remuer la bouteille toutes les fois qu'on en versera dans la cuillèr.

Loch pour faciliter l'expectoration.

Prenez sirop d'athéa de fernel et d'hissope, de chacun deux onces,
Huile récente d'amande douce, *idem.*
De poudre d'hyssope, un scrupule.
De blanc de baleine,
Et dantihétique de potérius, de chacun un gros.

Mêlez le tout exactement, et conservez-le dans une bouteille bien bouchée; pour se servir de ce loch, on prend un bâton de réglisse applati et effilé par le bout, on le trempe dans cette composition, et on en humecte la bouche quinze ou vingt fois, soit le jour, soit la nuit, dans le cas où les malades ne dorment que difficilement.

Telle est la conduite que l'on devrait tenir dans le paroxisme ou l'accès de l'asthme, qui, chez quelques sujets, est périodique, et chez d'autres est subordonné à certaines températures de l'atmosphère, ce qui fait que les uns se trouvent moins mal que les autres dans un atmosphère humide, et les autres dans un

air vif. Aussi n'est-ce pas sans raison (abstraction faite de l'idée qui admet une différence entre les causes morbifiques de l'asthme) qu'on a divisé cette affection en sèche et en humide.

Conduite que doivent tenir les asthmatiques hors l'accès.

Si dans le paroxisme de l'asthme on doit faire les plus grands efforts pour débarrasser la poitrine de la grande quantité d'humeurs qui la surchargent, afin d'éviter la suffocation, on ne doit pas moins faire des remèdes lorsque la crise est passée, et que les humeurs ont presqu'entièrement abandonné le foyer d'irritation pour reprendre leur cours dans la masse des fluides ; car si la nature n'a pas eu assez d'énergie pour empêcher la formation de l'humeur glaireuse et son transport sur la poitrine, ou sur les parties qui correspondent immédiatement avec cet organe, on doit s'attendre à des accès dont la gravité ne peut aller qu'en augmentant, si l'on ne chasse point cette humeur du

sang, et si l'on ne fait rien pour détruire, ou tout au moins pour rendre moins actif le foyer dont je viens de parler ; voici donc ce qu'on devra faire dans le repos.

A l'exception des repas, où l'on boira toujours de bon vin trempé, on adoptera, pour sa boisson ordinaire, la décoction, n°. 3, qui sera partagée en six doses pour chaque jour, si la personne est attaquée de l'asthme vulgairement appelé sec ; et en trois doses si l'on est attaqué de l'asthme humide.

Mais comme dans cette maladie la matière morbifique ne jouit pas chez tous les sujets de la même fluidité ; dans le premier cas, c'est-à-dire lorsque l'asthme sera sec, il faudra prendre cette boisson seule pendant quatre jours de suite, et le cinquième on commencera à purger le malade ; tandis que dans l'asthme humide, on pourra commencer l'usage des évacuans, dès le deuxième jour ; dans les deux cas, les malades doivent obtenir au moins une selle par jour.

Dans l'asthme sec, l'humeur ayant beaucoup plus de densité, et étant, par consé-

quent, beaucoup plus dificile à évacuer, on ne saurait trop délayer ; il serait même bon de boire beaucoup plus que je ne l'ai dit de la décoction dont je viens de parler, si elle passe aisément, et si l'estomac ne s'en trouve point affaibli.

Après avoir été évacué ainsi tous les jours, pendant trois semaines, on ne se purgera plus que trois jours consécutifs, par exemple, les primidi, les duodi et les tridi de chaque décade, et les sept autres jours on prendrait la décoction, n°. 3 (1). On continuera de cette manière six mois de suite ; au bout de ce tems on ne se purgera plus que tous les mois pendant cinq jours de suite, et on adoptera pour sa boisson ordinaire, l'infusion, n°. 4 (2) ; cette boisson, ainsi que les purgatifs, seront continués jusqu'à ce qu'on ait lieu d'être satisfait du mieux qu'on éprouvera.

---

(1) Cette décoction est indiquée page 174 de cet Ouvrage.

(2) Cette infusion est indiquée page 177.

Décoction, n°. 12.

Une demi-once racine de bardanne.
Une grosse carotte rouge.

ou huit petites, lorsqu'elles ne sont pas plus grosses que le petit doigt (on doit jeter le cœur des grosses carottes, les petites seront employées toute entières.).

Pour pinte d'eau, faire bouillir ces deux racines deux minutes, laisser infuser demi-heure, passer dans un linge fin.

Infusion, n°. 13.

Lierre terrestre,
Feuilles d'hissope,
Et bouillon blanc. } de chaque une pincée.

Pour la même quantité d'eau que pour la boisson précédente, et observer les mêmes formalités.

Je viens d'indiquer les moyens qu'on doit employer pendant le paroxisme de l'asthme et dans les intervalles qui les sé-

parent ; je dois encore donner des conseils relatifs à l'air qu'ils doivent respirer.

De la nécessité de choisir l'air qui convient aux asthmatiques.

Nous avons dit que l'asthme devait être divisé en sec et en humide ; cette distinction, aussi précieuse que facile à faire dans ce genre de maladie, ne saurait être perdue de vue, sans compromettre la tranquillité des malades. Un air vif convient dans l'asthme humide, tandis qu'un air épais est le seul qui soit propre à l'asthme sec ; de sorte que l'on peut en conclure que l'air vif, en donnant du ton aux vaisseaux, accélère la circulation du sang, d'où dépend nécessairement une transpiration plus abondante ; et que l'air humide divise l'humeur morbifique, donne de la souplesse aux solides, et produit le même effet que l'air vif dans le premier cas.

Du traitement de la Goutte.

Je n'appellerai point curatifs les moyens que je vais proposer pour la goutte, parce que je connais trop la difficulté de guérir cette maladie, et que d'ailleurs peu de malades voudraient s'astreindre à un traitement qui serait peut être de plusieurs années; mais ceux que je proposerai sont si doux, que dans le cas où ils ne rempliraient point entièrement le but qu'on se proposerait par leur usage, ils sont incapables de nuire.

Comment doit-on considérer la Goutte?

On doit considérer l'humeur goutteuse sous deux points de vue; ou elle circule presqu'entièrement avec la masse des fluides, ce qui établit le repos; ou elle est déposée sur les articulations, ce qui provoque le paroxisme et l'entretient; les remèdes doivent donc varier suivant ces deux circonstances.

Conduite à tenir dans le paroxisme de la goutte et le repos.

Il n'est point de cas où l'on doive plus strictement suivre les prèceptes que renferme cet aphorisme d'Hypocrate, *quando natura laborat non turbare opportet*, que lorsque l'humeur goutteuse est fixée sur les articulations en assez grande quantité pour former la crise ; car, outre qu'on n'a pas une très-grande certitude sur les effets des médicamens qu'on pourrait employer à l'intérieur, on doit craindre de contrarier les intentions de la nature, qui d'ailleurs est si puissante, qu'on l'a vue vaincre seule cette humeur, et dissiper, sans retour, les accidens qu'elle occasionne ; aussi une infusion légère de fleur de sureau miellée, lorsque le malade est d'un tempérament pituiteux ou phlegmatique, et une infusion de fleurs de violette également miellée, lorsqu'il est d'un tempérament billieux et sec, des cataplasmes composés d'émolliens et de résolutifs, des frictions légèrement faites avec une flanelle

imprégnée des vapeurs d'herbes qui ont les mêmes propriétés, sont-ils les seuls moyens que je conseille pendant la durée du paroxisme ou l'accès ; mais il n'en est pas de même lorsqu'il est terminé.

Traitement de la goutte, hors du paroxisme.

Après avoir laissé reposer le malade quinze jours, et avoir donné le tems aux liquides de reprendre leur équilibre ordinaire, il faut attaquer l'humeur ; et si je puis m'exprimer de cette manière, profiter de la retraite qu'elle a faite sur plusieurs points, parce qu'alors elle n'est plus secondée par l'action stimulante du foyer morbifique ; mais comme la goutte, ainsi que les hémorroïdes, peut être occasionnée par des vices étrangers à la transpiration insensible, il faudra, avant de rien entreprendre, en étudier le caractère, et faire adopter un traitement analogue. Je me bornerai à tracer ici celui qui doit être suivi, lorsque la goutte ne peut être attribuée qu'à cette humeur ; que c'est elle

qui produit la douleur et l'engorgement souvent considérables des articulations ; et lorsque la goutte est compliquée avec les vices psorique, scorbutique ou dartreux, ce qui exige encore la distinction de traitement simple et de traitement composé de la goutte.

Traitement simple de la goutte.

Si le tempérament est billieux, on commencera le traitement simple de la goutte par la décoction, n°. 14, ou par celle, n°. 15, s'il était pituiteux ou phlegmatique. On continuera l'une ou l'autre de ces boissons six semaines sans interruption ; après en avoir fait usage, le phlegmatique pendant deux jours, et le billieux quatre jours, on attaquera l'humeur glaireuse, en prenant les précautions dont j'ai déjà parlé. Je prie le lecteur de se rappeler qu'il suffit qu'il ait chaque jour deux évacuations.

Après avoir continué ainsi pendant six semaines, celui qui sera d'un tempérament bilieux et sec, adoptera pour bois-

son l'infusion, n°. 16, et le phelgmatique celle n°. 17. Il ne sera plus nécessaire qu'ils soient évacués tous les jours comme auparavant; aussi suffirait-il de l'être d'un jour l'un, les quinze jours suivans; de deux jours l'un, le troisième mois; de quatre en quatre jours, le quatrième mois; de six en six jours, le cinquième mois; et tous les dix jours, si ses affaires ne s'y opposent point: je l'invite sur-tout à ne point se laisser séduire par l'apparence du mieux, qui ne serait que momentané, s'il s'abandonnait trop tôt aux seules forces de la nature; il doit continuer les remèdes deux ans au moins, il suffit d'y recourir le premier mois de chaque saison, et en se purgeant tous les trois ou quatre jours pendant le courant de ce mois.

Décoction, n°. 14.

Une petite poignée de chicorée sauvage,
De fleurs de mélilot,
De violette,
Et de bouillon blanc } une pincée de chaque.

Pour pinte d'eau, ces fleurs n'ont besoin d'éprouver que trois ou quatre bouillons, on laissera reposer demi-heure, on passera dans un linge, on en formera six verres qu'on prendra trois à jeun à une demi-heure ou trois quarts d'heures d'intervalle, selon qu'elle passera facilement, un quatrième une heure avant dîner et les deux derniers cinq heures.

Décoction, n°. 15.

C'est la décoction de carotte, indiquée plus haut, à laquelle on ajoutera la saponaire une petite poignée, et la fleur de tussilage une pincée.

Infusion, *n°*. 16.

Fleur de violette, une pincée.
Feuilles de poirée, } Une petite poignée de
Et de cerfeuil, } de chaque.

Pour quatre verres, faire bouillir la poirée quatre minutes, le cerfeuil et la violette n'ont besoin que d'infuser; ces quatre verres seront pris tous les jours sans discontinuer, et autant qu'il sera possible, on en boira deux à jeun, le troisième une heure avant dîner, et le dernier cinq heures après.

Décoction, *n°*. 17.

Hissope, } de chaque une pincée.
Tilleuil, }
Véronique mâle, une petite poignée.
Une once de bon miel.

Pour une pinte d'eau, ces trois objets ne doivent qu'infuser.

TRAITEMENT RELATIF

De la Goutte.

Conduite à tenir dans la goutte, lorsqu'elle appartient aux vices dartreux ou psorique.

On conçoit qu'ayant dans la goutte la même complication à combattre que dans les hémorroïdes, les mêmes moyens, sauf quelques modifications commandées par la différence des parties qu'occupe la matière morbifique, doivent être mis en usage; je ne changerai donc ni les boissons, ni les ingrédiens qui doivent composer l'espèce de pommade avec laquelle on doit se frictionner. Voici comment on se conduira.

Après les quinze premiers jours qui suivront la crise, le malade commencera son traitement par la boisson désignée par le n°. 14 (dans le traitement relatif ou composé des hémorroïdes); on préparera, et dosera de la manière prescrite au même endroit.

endroit. Après avoir pris cette boisson trois jours, on prendra des purgations douces que l'on continuera six semaines sans interruption, à moins que le malade, dégoûté ou fatigué, ne desire une suspension de quelques jours; mais j'observe que la décoction ne doit point être suspendue.

Les six semaines accomplies, le malade prendra des bains tièdes au nombre de neuf; ces bains achevés, le surlendemain il se purgera et prendra la même décoction qu'il aura continuée pendant les bains; après s'être purgé trois jours de suite, il commencera à employer la composition, n°. 2 (1), qu'il continuera six semaines; pendant tout ce tems, il adoptera, pour boisson, une infusion légère de fleur de sureau et de miel de Narbonne, si le tempérament était billieux et sec, ou une infusion de fleur de violette également avec le miel, s'il était

(1) C'est celle qui est indiquée après la boisson n°. 1, dans le traitement composé ou relatif des hémorroïdes.

phlegmatique ou pituiteux : il doit en prendre chaque jour au moins six verres. Après s'être ainsi frictionné, il reprendra la boisson, n°. 14, à laquelle il ajoutera :

Fleurs de scabieuse, une bonne pincée.
Fumeterre
Et cresson, } de chaque une poignée.

Tous les quinze jours il y jettera les purgatifs que j'ai recommandé et qu'il continuera cinq jours de suite ; je l'engage à ne point abandonner cette boisson, ainsi que les purgatifs, avant dix-huit mois ou deux ans ; il suffira d'en prendre deux verres à jeun les jours où ce médicament n'y aura point été étendu.

On pourra de tems à autre, dans les chaleurs de l'été, prendre des bains tièdes.

DU TRAITEMENT DE LA GOUTTE,

Compliquée avec le scorbut.

Les remèdes que j'ai indiqués, dans le traitement des hémorroïdes compliquées avec le scorbut (1), sont ceux que je conseille dans la maladie qui fait le sujet de cet article; aussi suivra-t-on le traitement que j'ai prescrit pour le premier accident. Mais j'observe qu'on ne doit jamais purger dans le paroxisme ou accès, il faut, en attendant sa terminaison, se borner à donner au malade les boissons désignées page 106 et 107.

Les vers prennent naissance dans les Glaires.

J'ai dit que les vers prenaient naissance dans la saburre glaireuse, sentiment que

(1) J'ai tracé plus haut les caractères qui appartiennent au vice scorbutique, il est donc aisé, en consultant ce tabbleau, de prononcer sur ce genre de complication.

j'ai la satisfaction de voir manifesté par tous ceux qui ont eu occasion de parler de ce genre d'insectes. Il est en effet difficile de leur assigner d'autre matrice : aussi observe-t-on que les enfans naturellement glaireux sont plus sujets aux vers que les adultes ; et que si parmi ces derniers, il en est qui ont également à s'en plaindre, l'humeur glaireuse est chez eux de toute évidence. Les vermifuges, qui ont le plus de réputation, sont en général les toniques, dont quelques-uns sont amers, mais si ces remèdes atteignent les vers éclos, ils n'atteignent que faiblement ceux qui ne le sont point ; enveloppés dans l'humeur glaireuse, celle-ci les garantit de l'action délétaire de leurs sels ; il faut donc évacuer cette humeur, si l'on veut détruire le mal dans sa racine : c'est dans cette intention que je conseillerai d'unir les amers aux minoratifs, qui d'ailleurs fortifieront l'estomac toujours faible, des personnes tourmentées de ces sortes d'insectes.

Tableau que doivent consulter les personnes qui ont à se plaindre des Glaires.

Je crois utile de placer dans cet Ouvrage les alimens qui conviennent aux personnes glaireuses, comme ceux qu'elles peuvent quelquefois se permettre, ou dont elles doivent entièrement s'abstenir. J'appellerai les premiers alimens convenables, les seconds alimens d'indulgence, et les derniers alimens nuisibles. J'observe néanmoins que leur choix est souvent subordonné à la nature de l'air, à celle du tempérament et à la gravité des accidens, par exemple, lorsque la maladie est lègère et qu'on habite un climat dont l'air est vif, on est bien moins obligé de se priver de certains mets, que lorsque l'estomac est surchargé de glaires et que l'on vit dans un pays dont l'air est très-humide.

Alimens convenables.

Le bœuf, *bouilli ou rôti.*

Le mouton, *bouilli, rôti ou grillé.*

La poularde.
Le poulet.
Le dindonneau.
Le pigeon.

Ces quatre sortes de volailles doivent se manger de la même manière.

La perdrix rouge et grise.
La caille.
La bécasse.
La bécassine.
Le pluvier.
Le tourtereau.
Le ramereau.
Le râle d'eau.
Le râle de genêt.
Le merle.
La grive.
La mauviette *et tous les petits oiseaux gras.*
La sole.
La limande.
La perche *.
Le brochet *.

* Grillés ou cuits au vin blanc avec sauce au beurre frais ou à l'huile ; on peut à la place du vinaigre mettre du jus de citron.

Le barbillon.
Le carlet.
Le merlan.
Le turbot.
Le saumon.
La flay.
Le guignard ; *en un mot, tous les poissons qui passent pour très-légers.*
Les œufs mols.
Les asperges.
Les carrotes frites au beurre frais.
Le beurre frais pour les déjeûners.
Les artichaux.
Les oignons blancs.
Le céleri.
Le cresson.

La chicorée sauvage.
Les raisins de toute espèce.
Le bon vin blanc ou rouge.
Le chocolat.
Le sirop de capillaire.

Alimens d'indulgence.

Le chevreuil.
Le daim.
Le sanglier.
Le marcassin.
L'outarde.
Le canard sauvage.
La sarcelle.
La poule d'eau.
La morue blanche.
La raie.
La carpe en petite quantité.
La truite, *idem.*
Le saumon, *idem.*
L'alose.
Le cabillaud.
La crevete ou salico.
Ce poisson arrive tout cuit à Paris.
L'éperlan.
La vive.
Le ronget ou grondin.
Le mulet.
Les lentilles.
Les limaçons.
Les fèves.
Le scorsonère.
Les panais.
Les champignons.
Les confitures ou marmelades d'abricots, de prunes de Reine-Claude et de poire de rousselet.
La gelée de pommes de Rouen.
Les prunes de moyeu de Bourgogne.

Les ragoûts de toute espèce.
Le veau.
L'agneau.
Le porc.
Le cochon de lait.
Le chevreau et toute espèce de charcuiteries.
Le palais de bœuf.
Les riz de veau.
Les pieds de mouton et de veau.
Le gras double.
Les crêtes de coq.
Le lait.
L'anguille.
L'Hareng saur.
Les moules.
L'omar ou écrevisse de mer.
Les farineux, comme pois, fèves de marais, Haricots, etc.

EXPLICATION (1)

De quelques-uns des termes techniques dont j'ai eu besoin de me servir dans le cours de cet Ouvrage, et qu'il est essentiel de connaître pour l'intelligence du sujet que j'ai traité.

Atonie; sans force, sans ressorts.
Conduits excréteurs ou excrétoires; ce

(1) Cette explication n'est utile que pour ceux qui ne possèdent point le Dictionnaire de Médecine.

sont ceux qui donnent issue aux sucs, aux liqueurs, aux humeurs séparées de la masse du sang dans les glandes et les différens couloirs du corps. On les distingue des vaisseaux sécrétoires en ce que ceux-ci séparent et filtrent les humeurs de la masse du sang, au lieu que les excrétoires les reçoivent après qu'elles ont été filtrées, et ensuite les vuident et les déchargent.

Catalepsie; c'est une affection soporeuse dans cette maladie, on conserve l'attitude où l'on se trouvait lorsqu'on est entré dans cet état; semblable à une statue, le cataleptique demeure les yeux ouverts, mais il ne voit point, il ne sent rien, il n'entend point, et ne fait aucun mouvement; mais quand on le pousse, il se meut, fait un pas ou deux, et reste dans la situation où il se trouve. Si l'on remue ses bras, ses jambes, il les tient roides dans l'attitude qu'on leur donne; son regard est fixe, la respiration, quoique libre, est lente; son pouls est plein, cette maladie n'est pas fréquente, elle attaque principalement les mélancoliques.

Cardialgie; douleur violente qu'on

sent à l'orifice supérieur (région qu'on nomme vulgairement la fourchette ou le creux de l'estomac), accompagnée de défaillances, de palpitations de cœur, de sueurs froides, et d'inquiétudes si grandes, qu'on sent à chaque instant le besoin de changer de place.

Déglutition ; action par laquelle on avale les alimens.

Emophtysie ; crachement de sang causé par la rupture ou l'érosion de quelques vaisseaux du poumon, ordinairement accompagné de toux.

Le rectum ; c'est le nom du dernier de tous les intestins ; c'est lui qui, en se terminant, forme ce qu'on appelle l'anus.

Manie ; délire perpétuel et furieux sans fièvre.

Metastase ; on entend par cette expression le changement d'une maladie en une autre qui lui succède immédiatement. Ce changement se fait par le transport de la matière morbifique, dans un autre endroit que celui qui était le foyer de la maladie.

Phtisie ; ce terme signifie en général

toute sorte de maigreur et de consomption du corps.

Purgatifs hydragogues ; purgatifs qu'on employe dans l'hydropisie pour purger les eaux ou sérosités.

Scrotum ; enveloppe cutanée, ou la peau qui renferme les testicules, et qu'on appelle vulgairement bourses.

Spasme est la même chose que convulsion.

Strangurie ; évacuation d'urine qui se fait goutte à goutte, avec ardeur, douleur, et de grands efforts.

Vaisseaux utérins ; ceux qui se distribuent à la matrice.

TABLE

DES ARTICLES.

ART. I. *Ce que c'est que les Glaires.* page 1

ART. II. *Des Causes les plus ordinaires de cette humeur.* 5

ART. III. *De la trop grande application à l'étude comme cause des Glaires.* 8

ART. IV. *Des peines vives de l'ame, comme cause des Glaires.* 10

ART. V. *Des excès dans les plaisirs, comme cause des Glaires.* 12

ART. VI. *Signes qui indiquent la présence des Glaires.* 16

ART. VII. *Action des Glaires sur les nerfs.* 20

ART. VII. *Effets des Glaires sur le moral.* 21

ART. IX. *De l'évacuation de l'humeur glaireuse.* 22

Observation relative à des vomissemens multipliés. page 27
— *à une perte rouge.* 32
— *à un ulcère chancreux.* 34
— *à un flux de ventre glaireux opiniâtre.* 38
— *à une colique d'estomac et des intestins.* 39
Catarrhe de la vessie qui a donné lieu à plusieurs méprises. 52
Crachemens et pissemens de sang successifs et multipliés occasionnés par la qualité corrosive de l'humeur glaireuse. 56
Fleurs blanches causées par une très-grande frayeur et considérées comme un accident vénérien. 71
Observation relative à une hydropisie anasarque. 72
— *à une hydropisie ascite.* 73
— *à la combinaison des glaires avec l'humeur laiteuse.* 83
De l'asthme ou de la difficulté de respirer. 87
De la goutte. 94
Des hémorroïdes. 98

De l'épilepsie occasionnée par des chagrins vifs. page 111
— *par la trop grande contention d'esprit.* 125
— *par la peur.* 131
L'habitude de la masturbation peut donner lieu à la formation des Glaires. 142
Caractères variés de la gonorrhée bénigne et des fleurs blanches. 163
L'humeur glaireuse doit être considérée comme le seul gluten qui unit ensemble différentes terres, ce qui forme la pierre ou le calcul. 165
Traitement des hémorroïdes. 169
Du traitement composé ou relatif des hémorroïdes dans le cas où elles seraient provoquées par un vice dartreux ou psorique. 175
Caractères qui appartiennent aux vices galeux (ou psoriques) et dartreux. 178
Du vice psorique. idem.
Des dartres. 179
Traitement composé des hémorroïdes compliquées avec le scorbut. 181
Les bains sont-ils nécessaires dans le traitement des hémorroïdes. 186

Caractère du scorbut. page 188
Conduite que doivent tenir les asthmatiques hors l'accès. 196
De la nécessité de choisir l'air qui convient aux asthmatiques. 200
Du traitement de la goutte. 201
Comment doit-on considérer la goutte. Id.
Conduite à tenir dans le paroxisme de la goutte et le repos. 202
Traitement de la goutte hors le paroxisme. 203
Traitement simple de la goutte. 204
Traitement relatif de la goutte. 208
Du traitement de la goutte, compliquée avec le scorbut. 211
Les vers prennent naissance dans les Glaires. Idem.
Tableau que doivent consulter les personnes qui ont à se plaindre des Glaires. 213
Explication de quelques-uns des termes techniques dont j'ai eu besoin de me servir dans le cours de cet Ouvrage, et qu'il est essentiel de connaître pour l'intelligence du sujet que j'ai traité. 216

Fin de la Table.

Fautes essentielles à corriger.

PAGE 4, dans la note, ligne 5, au lieu de *elles renferment*, lisez, *ils renferment.*

Page 16, dans la note, ligne 7, au lieu de *qu'elle est tenue*, lisez, *qu'elle est retenue.*

Page 19, dans la note, ligne 7, au lieu de *toutes les périodes*, lisez, *tous les périodes.*

Page 70, ligne 3, au lieu de *taché en jaune ou en vert*, lisez, *était couvert de taches jaunes ou vertes.*

Page 99, ligne 14, au lieu de *assez corrosif*, lisez, *assez corrosive.*

Page 108, ligne 6, au lieu de *atmosphère chaud*, lisez, *atmosphère chaude.*

Page 116, ligne 7, au lieu de *se répétaient plus de deux fois par mois*, lisez, *ne se répétaient pas plus de deux fois par mois.*

Page 122, ligne 4, au lieu de *aussi a-t-elle continué*, lisez, *elle a continué.*

çant à l'embraſſer, les ſentimens que j'ai conſervés pour toi ne ſont guères differents de l'amour. Si le Ciel ne t'offre pas un mari qui ſoit capable de répondre à la perfection des tiens, je te promets que tu trouveras dans le fond inépuiſable de mon cœur de quoi remplir toute l'étendue de tes deſirs. Et loin d'avoir à craindre une rivale dans ta mere, je te garantis qu'elle y mettra du ſien pour te convaincre que je ſuis le plus paſſionné de tes amans.

Mais, continuai-je d'un ton plus tranquile, en reprenant ma place auprès d'elle, ſi les loix de la terre & du ciel nous forcent de ne rien ajouter à cette qualité, pourquoi perdrions-nous l'eſpoir de vous trouver un mari digne de vous, & tel que vous le deſirez pour être heureuſe? Les vertus qui peuvent vous toucher ſont moins rares dans notre ſexe, que vous ne vous l'êtes figuré. Vous vous défiez trop des apparences. Souvent l'homme le plus aimable aux yeux même de la raiſon, ſe trouve forcé par la tyrannie de quelques modes frivoles, à prendre un extérieur qu'il condamne le premier, & par lequel on lui feroit tort de juger de ſes prin-

de ma Nation, qui chez moi par le ſeul

J'étois de ma fille, dans la ſituation que j'ai repréſentée; & voyant entrer quatre Médecins, que je pris pour mes conſultans ordinaires, je me retirai à quelque diſtance pour leur laiſſer de la liberté dans leurs premieres obſervations. L'empreſſement avec lequel on les avoit amenés, ne leur permit pas non plus de s'arrêter d'abord à me faire un compliment. J'entendis les queſtions qu'ils firent à Cécile, & rien ne me parut nouveau dans tout leur procédé. Cependant le Duc, ému apparemment par la vue de ce qu'il aimoit, s'étoit ſaiſi de la main de ma fille, ſous prétexte d'obſerver ſon pouls, & laiſſoit à peine aux autres le tems de la prendre à leur tour. Il gardoit le ſilence; mais lorſque les autres eurent ceſſé leurs interrogations, & qu'ils parurent prêts à s'eloigner du lit pour ſe communiquer leurs raiſonnemens, il en fit un aſſez mauvais, dont la concluſion fut que le ſiége de la maladie étant à ſon avis dans l'eſtomac, qui lui paroiſſoit faire mal ſes fonctions,